



CASTEL-PELESCH



LE CHATEAU ROYAL

DE

SINAIA.



# CASTEL-PELESCH

RÉSIDENCE D'ÉTÉ

DU ROI CHARLES I<sup>ER</sup> DE ROUMANIE

A SINAIA



NOTICE DESCRIPTIVE ET HISTORIQUE

PAR

LÉO BACHELIN

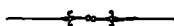
AVEC 27 EAUX-FORTES ET 38 GRAVURES SUR BOIS

PARIS

FIRMIN DIDOT & C<sup>IE</sup>

1893

## Table des matières.



	Pages		Pages
<p>I. Sinaïa. — La vallée de la Prahova. — Paysages. — Comparaison entre les Carpathes et les Alpes. — Types populaires roumains: le berger, le paysan et le Tzigane. — Situation de Castel-Pelesch. — Silhouette du château dans le site . . . . .</p>	1—11	<p>Dépendances. — Avenues, routes et sentiers. — La prairie de la Reine. — Parcs classiques et parcs anglais. — La terrasse et le jardin devant le château . . . . .</p>	40—47
<p>II. Le monastère de Sinaïa, pied-à-terre du Roi Charles et de la Reine Elisabeth avant et pendant la construction de Castel-Pelesch. — Histoire et description du monastère. — Première visite du Roi Charles à Sinaïa. . . . .</p>	12—18	<p>VII. Plan général du château. — Abords. — La méniane sud-est et la cour d'honneur. — Le vestibule. — Le grand escalier. — Portraits ancestraux. — Le corridor du rez-de-chaussée. — La cour intérieure avec sa fontaine. — La salle à manger. — Le billard. — La chambre turque. — La salle de fêtes en style mauresque. — Le grand salon. — Le boudoir Louis XV. . . . .</p>	48—58
<p>III. Milieu légendaire. — Les <i>Contes du Pelesch</i> de Carmen Sylva. — Légendes des monts et des eaux. — Le Pelesch: son histoire racontée par Carmen Sylva. — La <i>Servitude de Pelesch</i>. . . . .</p>	19—26	<p>VIII. La salle de musique. — Sa décoration picturale. — Une soirée littéraire dans la salle de musique, d'après un récit de Carmen Sylva . . . . .</p>	59—64
<p>IV. Histoire de la construction de Castel-Pelesch. — Emplacement et fondation. — Difficultés que présentait le terrain, miné par les sources. — Pose de la pierre angulaire le 22 août 1875. — L'acte de fondation. — Un document relatif à la construction . . . . .</p>	27—33	<p>IX. La bibliothèque et le cabinet de travail du Roi. — Le Roi chez lui. — Le théâtre. — Les peintures décoratives de MM. Klimt et Matsch . . . . .</p>	65—72
<p>V. Suite de l'histoire de la construction du château. — Pendant la guerre pour l'indépendance le travail chôme. — Dépenses faites pour achever l'œuvre. — Inauguration de Castel-Pelesch, le 7 octobre 1883 . . . . .</p>	34—39	<p>X. Le petit escalier. — Les trophées et les statues qui le décorent. — Le corridor du second étage avec la bibliothèque commune. — Les appartements des hôtes princiers. — Le salon sud-est. — Le boudoir de la Reine. — Une page de Pierre Loti. — La <i>Trinkstube</i> dans la grande tour. — Les appartements du Prince héritier . . . . .</p>	73—79
<p>VI. Aménagement du parc. — Travaux de drainage et de nivellements. —</p>			

	Pages		Pages
XI. Le fenêtrage artistique du château. — Les vitraux, complément nécessaire de la boiserie dans le style renais- sance allemande. — Description de l'ensemble du vitrage coloré. — La poésie des rayons et des ombres. — Éffets de soleil et de clair de lune sur le château. — L'éclairage élec- trique. — Castel-Pesch pendant une fête de nuit .....	80—88	XII. Considérations générales sur les rési- dences et les châteaux du temps passé et d'aujourd'hui. — L'architecture de Castel-Pesch. — Son caractère distinctif: les perfectionnements les plus modernes du confort accom- modés au meilleur goût d'autrefois. — Conclusion .....	89—93
		TABLES DES ILLUSTRATIONS: gravures sur bois, eaux-fortes hors texte .....	95—99





## AVANT-PROPOS.



Noter la genèse de cet ouvrage sera en indiquer le but et l'intention ; raconter comment il a été composé sera en expliquer la nature et la forme.

C'était au mois de juillet 1890. Répondant à une gracieuse invitation du Roi et de la Reine de Roumanie, M. de Falke, l'éminent directeur du Musée d'Art et d'Industrie de Vienne, était venu passer quelques jours au château royal de Sinaïa. Saisi d'admiration pour cette originale résidence, installée avec un art si parfait au milieu d'une nature si grandiose, il fut pris du désir d'en consigner l'harmonieuse ordonnance dans une monographie artistique et littéraire, digne de l'œuvre réalisée.

Le Roi Charles, qui nourrissait le même dessein depuis longtemps, fut heureux non seulement d'approuver, mais encore de seconder ce projet qui, sans son bienveillant appui, n'aurait pu être exécuté.



L'ouvrage conçu fut aussitôt commencé, et le Souverain a bien daigné suivre, pas à pas, le travail et témoigner le plus vif intérêt à son achèvement, par de précieux avis sur le texte et de délicates observations sur les gravures. Plus de deux années ont été consacrées à parfaire la seule partie illustrative du livre : c'est assez dire quelle place elle y occupe.

Pour les planches hors texte, on a employé l'eau-forte qui a pris de notre temps un si brillant essor ; pour les autres, on a recouru à la gravure sur bois qui, en dépit de procédés plus récents, n'a rien perdu de son charme particulier et de ses immuables qualités.

Conformément aux désirs du Roi, estampes et aqua-tintes ont été exécutées à l'École d'Art et d'Industrie du Musée impérial et royal de Vienne, sous la direction des professeurs William Unger et Guillaume Hecht qui ont déjà signé, comme aquafortistes, tant de belles planches.

De leurs élèves qui ont collaboré à la présente publication, il convient citer MM. Alphons, Bayer, Groh, Kayser, Goldfeld, Juppe, Schulmeister, qui tous jouissent pareillement d'un renom honorable dans leur art. Le tirage même des eaux-fortes a été fait dans les ateliers de la «Société pour reproduction artistique» de Vienne.

Pour le texte que l'on va lire, il a été rédigé, en vue de cette édition-ci, d'après le manuscrit de M. de Falke, et, sans en être la traduction littérale, il en reproduit du moins le ton et l'esprit. L'auteur ne pouvait, d'ailleurs, mieux faire que de s'inspirer d'un écrivain dont l'œuvre entière montre l'érudition précise d'un Viollet-le-Duc, unie au



sens esthétique d'un Havard, et, s'il ne s'est pas tenu, de tout point, à l'exposé de son prédécesseur, c'est que l'adaptation de l'ouvrage allemand au public français comportait, avec un certain nombre de développements accessoires, quelques changements importants dans la disposition générale.

Aux lecteurs de juger, du reste, si le livre tel qu'il est, atteint son but, et dans quelle mesure le burin et la plume se sont acquittés de leur tâche.

Bucarest, juin 1893.

Léo Bachelin

Bibliothécaire de S. M. le Roi Charles I<sup>er</sup>  
de Roumanie.





Effigie de la médaille inaugurale de Castel-Pesch.

## I.

**C**est au cœur des Carpathes, loin de l'étouffante chaleur de la plaine roumaine, dans l'air pur des alpestres altitudes que le Roi et la Reine de Roumanie ont eu l'heureuse idée de bâtir leur résidence d'été — ce château de Pelesch<sup>1)</sup> qui passe à juste titre pour une merveille parmi les châteaux modernes et dont ce livre doit précisément fixer le souvenir par le verbe et l'image.

S'il est plus connu à l'étranger sous le nom de Sinaïa, c'est qu'il se trouve à proximité de cette petite ville, toute récente, mais devenue déjà, comme on sait, un séjour estival très fréquenté, où l'on vient en villégiature d'un peu partout, mais en particulier de Bucarest. Pour les touristes, c'est un centre d'excursions; sous le rapport pittoresque, c'est un élégant village de villas, tel qu'il n'y en a pas deux en Europe. Et ces villas avec leurs frais jardins — celles-ci à terrasses balustrées, celles-là à pignons légers, les unes à tourelles élancées, les autres à galeries aériennes — ont toutes surgi en cet endroit, à l'américaine, en moins de quinze ans, et cela grâce à l'initiative du Souverain; car, sans le Roi Charles, jamais pareille génération de bâtisses ne se fût produite dans cet évasement de vallée, qui serait encore la clairière déserte de jadis. Mais s'il a donné l'exemple, ses sujets l'ont suivi avec empressement. Aussi n'est-il guère de Roumains aisés qui n'aient tenu à honneur d'avoir leur villa à Sinaïa, et — le prince Demètre Ghica en tête — tous se sont construits là, chacun selon son goût, en s'inspirant parfois du style même du château royal, de charmantes

<sup>1)</sup> Prononcez Pélèche.

demeures : chalets coquets, petits châteaux, fantaisistes bastides, rustiques maisonnettes. Mais, plus modestes ou plus somptueuses, ces habitations trahissent toutes, par leur capricieuse architecture, leurs multiformes silhouettes variant de l'une à l'autre, non la maison de rapport, mais la maison de plaisance, où l'on s'en vient couler d'agréables loisirs entre gens du même monde.

Pour ceux qui n'ont pas le bonheur de posséder pignon au soleil, il y a de grands hôtels, entourés de vastes promenades publiques; une musique y joue le matin ou l'après-midi, ainsi que dans tous les séjours balnéaires, et, le soir, la ville, éclairée déjà à l'électricité, rayonne de lumière, au sein de ses montagnes et de ses forêts sombres.

Et toute cette station mondaine qui donne, plus que nulle autre, une impression de vie luxueuse et facile, est dominée par la silhouette humble et recueillie d'un vieux monastère qui seul rappelle les siècles de solitude écoulés. Quant au château royal, il est invisible de la ville même; il faut ou s'élever, ou entrer dans la gorge où il est retiré, pour l'apercevoir.

De Bucarest, on atteint Sinaïa en moins de quatre heures de chemin de fer; de Kronstadt, en Transylvanie, on y arrive plus vite encore; de Prédéal, la station frontière, il ne faut pas trente minutes. Mais pour être bref, ce trajet n'en est que plus intéressant. Il vous fait passer rapidement des vues carpathaines les plus sauvages aux sites les plus riants et les plus civilisés. La ligne court le long du fleuve — la Prahova<sup>1)</sup> — dans la direction du nord au sud, le traversant à plusieurs reprises, pour ne s'en écarter définitivement que beaucoup plus bas, lorsqu'il entre dans la plaine roumaine.

Par le thalweg, sur la grand'route et la voie ferrée qui relie l'Autriche-Hongrie à la Roumanie, circule la foule bruyante des gens affairés, tandis que les vallées latérales, la plupart inhabitées, ont à peine été entamées par la culture. Celle du Pelesch seule fait exception. Mais le voyageur, montant de Bucarest ou descendant de Kronstadt, ne s'en douterait guère. Comment saurait-il d'ailleurs, s'il n'est prévenu, qu'il côtoie l'une des plus enchanteresses et des plus artistiques résidences du monde, car, si proche qu'il en soit, il n'en découvre pas le moindre clocheton, tant elle est bien cachée dans les replis de la gorge; et pourtant, il n'y a, de la gare et de la chaussée, que quelques pas à faire pour y parvenir.

Pour la Prahova, c'est un fleuve de montagne dans toute la force du terme : ici impétueux, là sage; aujourd'hui révolté, demain pacifique. A le voir, on devine tout de suite qu'il peut à l'occasion emporter les ponts les mieux établis et démolir les berges les mieux assises. Au milieu d'un large lit de galets, pareil à celui des ravines dans les Alpes ou des gaves dans les Pyrénées, il serpente et se fraie sa coulée. Des deux côtés, se précipitent vers ses rives des ruisseaux et des torrents écumants, accourus du lointain bleu des combes ou cascading du haut des rochers.

<sup>1)</sup> Prononcez Prakhova.





Site carpathain : les Bouceci avec Sinaia, le monastère et le château.

Au delà des prairies et des friches qui tapissent le pied de la montagne, les pentes sont boisées de sapins et de hêtres. A son faite, la chaîne est crénelée par des escarpements rocheux ou s'arrondit en dos d'âne, couvert d'herbe drue ou de pins aroles. Les excursionnistes pourront y cueillir plusieurs spécimens de la flore alpestre : des gentianes, des saxifrages, des rhododendrons, des fleurs-de-neige — *l'Edelweiss* des Allemands — auquel les Roumains ont donné le nom de « fleur-de-la-reine ». C'est sur ces pacages élevés que les bergers paissent en été leurs troupeaux de moutons qu'ils ramènent dans la plaine en automne. Par place, dans les anfractuosités des cimes et dans les crevasses des gorges noires — car nous sommes au centre des hautes Carpathes — blanchissent des amas de neige que même les soleils de juillet ne parviennent pas à fondre.

Là-haut, dans les rochers, nichent les aigles ; des chamois vaguent par bandes sur les alpages et, dans les forêts impénétrables, de nombreux ours ont encore leur repaire.

En bas, dans la vallée, où, il y a une trentaine d'années, on ne trouvait pour tout chemin que le lit pierreux du fleuve et les pistes tracées par les troupeaux — car les légions romaines n'ont pas pénétré par ici en Transylvanie avec leur culture et leur civilisation, mais par le cours plus rapproché de l'Olto — on trouve maintenant une belle chaussée construite par le prince Stirbey et déjà utilisée pendant la guerre de Crimée, puis une voie ferrée créée sous le règne du Roi Charles, des villes et des villages, des métairies et des fabriques, bref, tous les témoignages de l'activité moderne avec l'aisance qui en résulte.

A Azouga, on fabrique du drap, du verre et du ciment ; à Bousteni<sup>1)</sup>, du papier ; à Sinaïa, des poteries et des clous ; à Câmpina, on exploite du pétrole ; dans toute la région, une des plus riches de la Roumanie, on voit, le long de la ligne, des moulins, des scieries, des briqueteries, des carrières et des fours à chaux en travail.

A Bousteni, la dernière station avant d'arriver à Sinaïa depuis Kronstadt, un hôtel tout récent et des villas toutes neuves annoncent une ville de plaisance en formation. Une jolie église orthodoxe à deux coupes coiffées d'un toit plaisant à saillie plane captive les regards. Elle est de style byzantin, ainsi que le presbytère construit à côté ; et tout cet ensemble que complètent une école spacieuse, fort bien aménagée, et un bel atelier de travaux manuels, est une dotation du Roi. Des fermes avenantes s'enlèvent avec leurs galeries sur la verdure des prés et des bois, et attestent, par l'éclat du neuf, l'avènement d'une nouvelle ère de prospérité. Tout cela est propre, typique, exemplaire, créé pour servir de modèle et de précepte, comme c'est le cas en effet, grâce à la prévoyance de l'Administration des Domaines de la Couronne. Une culture consciente et voulue, qui cherche le bien dans le meilleur, a pénétré dans ce coin du pays, transformant la hutte en maison, le hameau en village, le torrent en force motrice, les friches en prairies.

Et l'air biblique et primitif du berger que l'on rencontre, pas plus que l'air sauvage des Tziganes que l'on aperçoit çà et là, campés autour d'un feu ou en vagabondage par les

<sup>1)</sup> Prononcez Boushténi.





Ecole de Bousteni.

routes, ne nous donneront le change sur le progrès moderne qui s'accomplit ici; car ces types populaires ne sont que les derniers restes vénérables d'une très vieille civilisation qui s'en va. Vestiges de la vie nomade ou patriarcale d'antan, survivant dans la jeune civilisation naissante, ils marquent — et nous nous en réjouissons — le milieu actuel d'un cachet à la fois pittoresque et oriental. C'est d'ailleurs en plein courant XIX<sup>e</sup> siècle, et XIX<sup>e</sup> siècle occidental, que Sinaïa, le Baden-Baden roumain, va nous transporter.

Comme le berger, le paysan n'a guère changé non plus : c'est encore le type du colon de jadis que nous reconnaissons dans cet homme au visage basané, à la peau tannée par le grand air, aux sourcils en broussaille et qui laisse, comme anciennement, croître sa chevelure très longue, afin d'abriter de boucles et de mèches sa nuque courbée sur le sillon. Son costume aussi est demeuré le même, de tout point semblable encore à celui que portent les Daces sur les bas-reliefs de la colonne Trajane et du Tropéum d'Adam Klissi<sup>1)</sup> : une chemise, serrée à la taille par une large ceinture de cuir, flotte comme une blouse sur d'amples braies ou sur d'étroites culottes fourrées dans des bas de laine; pour chaussure, une paire de sandales ficelées aux pieds et nouées à la jambe par des lacets de cuir. Sur la tête, ou le bonnet de peau de mouton, ou un feutre rond. Et il a eu raison de garder cette simple et antique vêtue, car elle est tout à fait appropriée au climat où il vit et à la vie qu'il mène — à peu près la même aussi que celle de son ancêtre du premier siècle. Si en été ces vêtements sont de toile blanche, en hiver ils sont de laine de même couleur; mais, été comme hiver, ce paysan traînera toujours après lui sa veste fourrée ou son manteau de bure, dont il s'enveloppe pendant la nuit pour dormir sur le sol, et qu'il a d'ailleurs souvent l'occasion d'endosser dans ces hautes régions; car les changements de température y sont très brusques et les averses très fréquentes. Alors un vent glacé souffle par la vallée, chassant les nuages, frissonnant dans les herbes et faisant vibrer sourdement les grandes forêts sombres. Aussitôt le groupe du Caraïman prend cet aspect grave et fatal qui lui a, sans doute, valu son nom d'«iman noir». Les nuées issent et montent des vallées qui l'entourent, envahissant les hauteurs et obscurcissant sa cime grandiose et sinistre, tandis que la Prahova précipite avec rage ses flots verts, hérissés d'écume sous les coups de fouet du vent.

Tel qu'il est, ce paysage a un caractère très spécial. Ce ne sont ni les larges croupes, ni les monotones vallées du Jura avec leurs crevasses et leurs entonnoirs, ni les bondissements superbes des Alpes ou des Pyrénées aux roches vives, avec leurs pics et leurs aiguilles d'un seul bloc énormes dressés sur le ciel. De formation plus récente, les Carpathes

<sup>1)</sup> Ce monument dont on a retrouvé les ruines aux environs de Constanza (Kustenjë) rappelle par sa forme les Mausolées d'Auguste et d'Adrien. Mais, plutôt qu'un monument funéraire, il devait être un monument triomphal, le signe visible et imposant de la conquête romaine, proclamée aux yeux des Daces par un trophée formidable, couronnant une vaste construction cylindrique, décorée d'une frise à bas-reliefs. M. Tocilescu, professeur à l'Université de Bucarest, aidé des archéologues viennois Niemann et Benndorf, prépare une monographie sur ce remarquable édifice, qu'il est aussi question de réédifier sur une des places de Bucarest.



sont aussi de moins solide structure que les Alpes. Cela saute aux yeux à première vue. Des Alpes — songez un instant aux pics du Cervin ou des Diablerets — lavées par les pluies séculaires, il ne subsiste plus que les massifs primitifs, dénudés, dévastés ou recouverts de neiges éternelles. Les eaux, les avalanches et les éboulements ont déblayé les hauts massifs et charrié au loin toutes les couches géologiques de date postérieure; de sorte qu'il ne reste plus debout que l'ossature granitique, que le squelette primitif de la montagne, dépouillée depuis longtemps de ses chairs. Les Carpathes, elles, présentent avec leurs croupes mamelonnées, leurs flancs opulents un tout autre phénomène. Construites de roches moins dures, elles sont en voie de s'effriter et affectent déjà par endroits, surtout en Transylvanie, l'apparence d'énormes collines. Le travail qui s'accomplit ici est loin d'être achevé du reste, et il se passera encore bien du temps avant que les terrains meubles aient pris leur assiette. Les mouvements sédimentaires sont encore très visibles dans les failles et les dévaloirs qui, les jours de pluie, roulent et vomissent de copieuses quantités de terreux et de pierres dans le lit des fleuves. Ces éboulis — rognures détritiques des masses calcaires d'en haut, des chistes marneux d'en bas — ont exhaussé le lit des vallées, se sont accumulés à la base des monts qu'ils ont enfouie et sur leurs versants qu'ils ont alourdis. De ces larges sédiments, envahis aux grandes altitudes par l'herbe drue et courte des pacages et aux régions inférieures par de vastes forêts, émergent les pics et les coupeaux de la chaîne comme des mornes gris, arides et dénudés. A voir cet immobile rempart de crêtes ébréchées, déchiquetées, tourmentées, on dirait les vestiges de quelque forteresse de géants en ruine, créneaux frustes encore debout parmi les décombres mille fois séculaires amoncelés autour d'eux. Les montagnards de ces vallées ont pittoresquement traduit cet aspect géologique, en distinguant entre la «gencive» et la «dent» de la montagne. C'est à la structure même des Carpathes et à ce particulier procès de leur décomposition qu'il faut attribuer l'impression caractéristique de solitude inviolée et de décrépitude virginale qu'elles produisent. Moins élevées que les Basses-Alpes, elles sont aussi imposantes d'aspect que les Hautes. Mais leur grandeur a plus d'aménité et de monotonie, car les formes brisées et précises — cristallines — n'apparaissent que dans les anfractuosités des cimes âpres et sauvages; les vallées dans leur ensemble, à part quelques gorges resserrées, reproduisent plutôt, en leurs ondulations calmes, les lignes douces des collines, mais avec plus d'ampleur. Pas de lacs aux contours nets, aux rives escarpées, captifs dans des cirques de rochers, mais des torrents qui deviennent bientôt des rivières et forment, çà et là, des *baltes*<sup>1)</sup> et des marais.

Sinaïa est situé dans la partie la plus accidentée de la vallée de la Prahova; et la gorge latérale, formée là par le Pelesch qui donne son nom au castel, est assurément un des sites carpathains les plus sauvagement poétiques que l'on puisse voir, avec les hautes cimes qui le dominant, les bois profonds qui l'envahissent et le torrent écumant qui y bruit.

<sup>1)</sup> C'est ainsi que l'on nomme les lacs et les lagunes, formés par les fleuves dans la plaine; de là aussi la désignation bien connue de Mer *Baltique*.

Nulle part on ne saurait respirer un air plus pur et boire à des sources plus fraîches que dans ce coin de montagne; nulle part aussi, dans notre vieille Europe, on ne trouvera, comme ici, une demeure toute moderne, enfouie dans l'ombre d'immenses forêts vierges, indéfrichées et indéfrichables où, depuis des siècles, des sapins géants, tombant de vieillesse, écroulés les uns sur les autres, gisent là vêtus de mousses et de fougères parmi la nouvelle futaie qui s'élève.

Aussi est-ce une vraie surprise pour l'œil et pour l'esprit que de découvrir dans cette solitude altière un pareil édifice, établi au flanc d'une combe écartée, dominé par l'abrupte crête de rocs infranchissables — et surtout un édifice d'une aussi vaste et élégante silhouette. On se croirait, au premier abord, transporté au pays des fées, devant quelque palais chimérique dont la vision soudaine produit, à mesure que l'on approche, l'effet inattendu d'un changement à vue, d'un tableau merveilleux qui apparaît.

Ravi et fasciné, on ne sait qu'admirer davantage du décor grandiose qui envoûte l'édifice, ou de l'édifice lui-même envoûté par ce décor. La vérité, c'est que l'un est si intimement lié à l'autre qu'ils forment désormais un tout inséparable d'une surprenante beauté.

Le castel est, pour employer l'expression des peintres, comme la fabrique idéale de cette scénerie sauvage et poétique. Il a été architecturé sur le site avec un tel sentiment du paysage qu'on le dirait issu de ce paysage lui-même. Le génie de la montagne semble en avoir inspiré le plan et la coupe, tant ce plan et cette coupe répondent de style et d'aspect au romantisme du lieu. A voir l'harmonie qui règne entre cette nature alpestre et cette œuvre d'art, on dirait qu'un beau jour, sous le coup d'une baguette magique, la roche primitive s'est changée en muraille pour former les fondations, le sapin séculaire en charpente pour s'agencer en touffes, les berceaux des arbres en consoles pour se disposer en galeries, l'éternel torrent en aqueducs pour jaillir en jets d'eau.

Dans ce milieu fait de contrastes, aux lignes tourmentées et heurtées, au débouché d'une gorge torrentueuse, pleine du bruit des eaux passantes, avec les faîtes dentelés des sapins pour entourage et le cirque sourcilieux des Bouceci<sup>1)</sup> pour horizon, il fallait une construction aux lignes également rompues et capricieuses. Quelque villa dans le goût italien comme celles de Florence ou de Rome, un château dans le style français comme ceux des bords de la Loire ou de la Seine auraient détonné dans cette ambiance accidentée et fruste. L'amplitude des façades, les nobles symétries des portes et des fenêtres, le parallélisme des corniches, des plinthes et des toitures eussent été hors de cadre ici.

Conseillé par un sentiment très juste du pittoresque local, le Roi Charles a récusé, dans les projets qui lui ont été présentés, les dessins aux lignes planes, pour donner lui-même l'idée d'un château aux lignes verticales, plus en harmonie avec celles du paysage environnant. N'a-t-on pas depuis longtemps observé que, si rien n'a plus de grâce sereine qu'un temple grec sur la plage, rien n'a plus chevaleresque apparence qu'un manoir

<sup>1)</sup> Prononcez Boutshétshi.





Le château vu du sud-est avec l'aile gauche au premier plan.

médiéval juché sur la montagne? Aussi est-ce avec un goût artistique, à la fois très sûr et très éclairé, que le Souverain a renoncé aux solennelles ordonnances des édifices de renaissance classique dont les élévations et les profils, tracés qu'ils semblent sur l'infini de la mer et de la plaine, conviennent surtout aux horizons maritimes et campaniens; pour commander à son architecte de s'inspirer, en composant la silhouette de Castel-Pelesch, non de la renaissance italienne, mais de la renaissance allemande, où de nombreux ressouvenirs des formes gothiques ont persisté jusqu'en plein XVI<sup>e</sup> siècle dans les profils élancés, les combles à pignon et le faîtage à tourelles. Et ce sont précisément ces éléments-là qui ont été mis à profit dans la construction de Sinaïa, avec autant de savoir que d'à-propos et une sobriété pleine de tact.

Un massif donjon carré s'élève à l'angle du château et commande par sa haute taille à toute la toiture du bâtiment. Mais c'est un donjon pacifique qui n'a gardé de la féodalité guerrière que la semblance poétique. Sans rien de menaçant ou de provoquant, quoique solidement appareillé, il est loin de produire l'effet maussade des grosses tours grises des vieux manoirs, postées comme des chevaliers de pierre au coin des remparts. Décoratif avant tout, il sert de bonne grâce d'horloge et de beffroi. Les grandes fenêtres dont il est percé — au lieu des meurtrières louches d'autrefois; les charmantes galeries qui courent autour des quatre faces — au lieu des créneaux et des échauguettes d'antan; les gracieux grillages en fer forgé qui décorent les fenêtres — au lieu des lourdes ferronneries défensives de jadis; — tout cela révèle un aménagement intérieur. Nous y trouverons, en effet, de splendides salons et de luxueux appartements. Mais tout inoffensif et humanisé qu'il est, ce donjon suffit à donner au castel un cachet seigneurial, moyen-âge et princier des mieux imaginés.

Quant aux combles — grands toits à pignons mansardés et percés de hautes lucarnes à fermes élégantes — ils donnent à cette résidence royale un caractère de home intime et familial. Ils la protègent, et ils l'abritent du chaud et du froid sous leur manteau d'ardoise, chevronné noir et rouge — sombre sous la pluie, outre-mer aux reflets d'argent sous le soleil.

Mais ce qui, dans cette construction et dès l'extérieur, frappe surtout, c'est l'heureux emploi du bois : les vérandas reliant de colonne en colonne les principaux corps du bâtiment, les sveltes galeries suspendues comme des ponts aux étages des tours et des tourelles, les boiseries ajourées qui enrichissent balustres et corniches, les poutres apparentes dans les murs briquetés, les pannes et les chevrons enchevêtrés qui étayent les pignons, l'ensemble de cette architecture ligneuse qui revêt la maçonnerie comme d'une dentelle amenuisée, imprime par sa légèreté à ce castel un air rustique et simple qui plaît d'autant plus qu'il est mieux approprié à l'idyllisme montagnoux du site.

Elle est donc à la fois seigneuriale et moderne, monumentale et fantaisiste cette résidence carpathaine, avec ses grands corps d'habitation flanqués de tours, avec ses balcons en encorbellement, ses toits sommés de clochetons, éperonnés aux angles de gargouilles chimériques et hérissés aux faîtes d'épis et de fleurs en fer forgé.



Ajoutons encore qu'elle s'élève sur une base solide, en gros moellons, massive comme les fondements d'une vieille bastille, de sorte que l'on sent réunis, en l'extérieur même de l'édifice, la force et la grâce, l'agréable et l'utile. Et, s'il est vrai que l'architecture de la montagne c'est le chalet, et celle du rocher le château-fort, on peut dire que Castel-Pelesch qui commence en forteresse pour finir en chalet, marie ces deux éléments d'une façon très heureuse. C'est précisément ce qui rend sa silhouette si avenante et variée à l'œil, dans le paysage à la fois romantique et sylvestre qui l'entoure.



## II.



Mais le Roi et la Reine sont venus à Sinaïa passer l'été bien avant que Castel-Pelesch existât. Faute d'autre demeure dans cette solitude, c'est au monastère qu'ils éalisaient domicile. Ce vieux couvent fut donc leur première résidence, et déjà à ce titre, sans parler de l'intérêt pittoresque qu'il offre, il mérite un moment d'attention.

Vu du château, juché qu'il est sur un chaînon de la montagne — n'était la coupole de l'église qui domine la toiture — on le prendrait, volontiers, pour quelque manoir médiéval avec son quadrilatère de murs bas, blanchis à la chaux, percés de rares fenêtres; avec ses façades fortifiées par des ressauts et munis d'étroites poternes. On devine, d'ailleurs, bien vite à son aspect qu'il a été fondé, non seulement pour servir d'asile religieux, mais aussi, selon les occurrences, de refuge contre les brigands ou contre les envahisseurs turcs, non moins que d'hôtellerie pour les voyageurs en route à travers les défilés des Carpathes.

Si l'on en croyait la légende, toujours portée à donner un recul mystérieux aux choses, l'origine de cette pieuse citadelle se perdrait dans la nuit des temps; mais si l'on s'en tient à l'histoire plus terre à terre, on verra qu'elle est d'un âge relativement récent. Si récente qu'elle soit cependant, elle remonte néanmoins à une époque où ces vallées des Carpathes n'étaient guère autre chose qu'un repaire de bandits. Que disent, en effet, les vieilles chartes? —

A les écouter<sup>1)</sup>, le premier établissement de moines grecs dans la partie inférieure de la Prahova daterait du XIV<sup>e</sup> siècle. Mais déjà alors, quelques-uns d'entre eux, s'aventurant vers le haut de la vallée, auraient bâti aussi sur les pentes des Bouceci quelques ermitages et constitué de la sorte le noyau d'une nouvelle communauté.

Bien qu'il ne soit pas encore question dans les documents d'un monastère proprement dit avant le XVI<sup>e</sup> siècle, il est très probable qu'il en existait déjà un dès le XV<sup>e</sup>, et sur l'emplacement même de l'actuel. Des rares renseignements que l'on possède sur cette ancienne colonie religieuse, il ressort en tout cas que les anachorètes qui la composaient,

<sup>1)</sup> Voir la monographie de l'archimandrite GENADIE ENACEANO *Sinaea: Istoria santei monastiri lucrata dupre documentele vechi și noi și adausa cu traditiunile locale respective*. Bucuresci, 1881.

avaient une église commune dédiée à saint Nicolas «le protecteur des hommes dans leurs luttes avec la nature», — patronage qui désigne assez expressivement dans quel milieu inculte ces moines courageux étaient venus se fixer. Saint Nicolas fut de ce fait aussi le premier nom du monastère de Sinaïa et du hameau qui se forma là dans la suite. Ce monastère toutefois ne prit de l'importance que plus tard, à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, grâce à une rénovation qu'il subit alors. Cette rénovation, presque une nouvelle fondation, est due à Michel Cantacuzène, un des descendants de cette nombreuse famille émigrée de Byzance en Valachie au XVI<sup>e</sup> siècle et dont le nom est resté depuis ce temps intimement lié à l'histoire politique et religieuse du pays. C'est à l'un des rejetons de cette illustre lignée, renommée pour sa piété et son amour des lettres que la Roumanie doit, entre autres œuvres civilisatrices, aussi une des premières traductions de la Bible en langue vulgaire.

Mais, pour faire connaissance avec le fondateur du monastère de Sinaïa, il n'est pas superflu d'entrer dans quelques détails sur l'histoire de ses ancêtres. Son père Constantin Cantacuzène est bien connu dans les annales roumaines par ses luttes acharnées avec le prince Grégoire Ghica, son contemporain et rival. Poursuivi par lui jusque dans ses derniers retranchements, il finit par se réfugier dans les forêts environnantes de Bucarest, où il dut se tenir caché plusieurs jours de suite. Traqué sans relâche, poussé à bout, il fit dans son angoisse, à la Sainte Vierge, la promesse de lui élever un monastère, si elle le sauvait. Il en réchappa et bâtit effectivement le couvent de Cotroceni<sup>1)</sup>, qui signifie *cachette*, ainsi nommé, soit en mémoire de l'évènement, soit parce qu'il était comme enfoui dans une forêt.



Le monastère de Sinaïa.

<sup>1)</sup> Prononcez Cotrotshéni.



Et c'est une singulière coïncidence qu'à Bucarest, comme à Sinaïa, un monastère fondé par la famille Cantacuzène ait été le premier pied-à-terre du Prince Charles, le futur Roi de Roumanie.

Quelques années après, ce Constantin Cantacuzène mourut, assassiné par un Léordéni, mais laissant deux fils qui sont célèbres dans l'histoire du pays.

L'un, Serban, auteur d'intéressants mémoires, voïvode de Valachie de 1679 à 1688, qui succomba comme son père de mort violente, fut un prince des plus remarquables et des plus soucieux du bien-être intellectuel et social de son peuple. Il suffit de rappeler qu'il a introduit la culture du maïs dans ses états pour marquer, d'un mot, l'influence durable qu'il a exercée sur l'évolution économique de la Roumanie.

L'autre, Michel, nous intéresse ici tout particulièrement. Après avoir été quelques années le *Spatar*, soit le ministre de la guerre de son frère, il eut de graves démêlés avec le voïvode Duca et fut contraint de se sauver par la vallée de la Prahova jusqu'à Brassov.<sup>1)</sup>

C'est pendant cette fuite qu'il fit pour la première fois, dit-on, connaissance avec la colonie monastique des Bouceci. A l'instar de son père, en un péril semblable, il promit à la Vierge, si elle le délivrait de ses ennemis, de lui dédier également un couvent. Notons en passant que, fort dévot, il en avait déjà fondé un, celui de Coltzea à Bucarest, avec la petite église encore debout à l'entrée du nouvel hôpital de ce nom et devant laquelle on lui a érigé la statue dont il était digne. Un autre fait à rappeler, c'est que, pendant le règne de son frère, il avait aussi accompli un pèlerinage en Terre-Sainte et visité à cette occasion le monastère du Mont-Sinaï «qui s'élève dans la solitude comme une prière au désert». De la station qu'il fit dans ce pieux asile, il garda un souvenir impérissable, et l'aspect de ce vénérable sanctuaire le saisit au point qu'il conçut aussitôt le projet d'en bâtir un pareil dans les Carpathes et de lui donner le nom même de la montagne biblique, résolution qu'il exécuta effectivement quelques années après.

Voilà à la suite de quels événements naquît dans la vallée de la Prahova, presque inhabitée encore à cette époque, mais servant déjà de passage entre la Hongrie et la Valachie, le modeste monastère qu'on peut y voir encore. Fondé en 1692 et achevé en 1698, il remplaça la très pauvre et très insignifiante installation première. L'acte de fondation qui nous a été conservé consigne en termes d'une brève éloquence les faits que nous venons de rappeler.

«Moi, le plus infime des serviteurs de Dieu, le Spatar Michel Cantacuzène, j'ai avec l'aide du Tout-Puissant, non de mes propres ressources, mais de celles qu'Il m'a prêtées, posé les fondations de ce monastère, et de coeur et d'âme, autant qu'il dépendait de moi, je l'ai édifié de fond en comble dans ce lieu désert, au-dessus des eaux de la Prahova, au pied des cimes du Bouceci. Pour sa ressemblance avec le grand monastère du Mont-Sinaï, je l'ai appelé Sinaïa, et l'ayant placé sous le vocable de l'Assomption, je l'ai dédié à Notre-Dame, Mère de Dieu, à qui toute gloire et toutes louanges.»

<sup>1)</sup> Nom roumain de Kronstadt que l'on prononce Brashov.

Ce monastère construit par Michel Cantacuzène est digne d'être visité, et nul étranger, se rendant au château, ne manquera d'y jeter un coup d'œil : il se compose d'un carré oblong de murailles, nues au dehors, abritant à l'intérieur des rangées de cellules disposées en galeries autour du préau, au centre duquel s'élève une *bissérique*<sup>1)</sup>, très touchante en sa modeste et vieillotte apparence. Au mur du narthex, à droite et à gauche de la porte d'entrée, on verra de vieilles fresques représentant le fondateur au milieu de sa famille, toute une série de types curieux : hommes, femmes et enfants en anciens costumes. Au reste, ce couvent offre, dans l'ensemble comme dans le détail, la même disposition générale que tant d'autres en Orient. La seule anomalie, c'est qu'on trouvera encore dans la cour intérieure une seconde chapelle, encastrée dans le mur d'enceinte : très petite celle-là, très sombre et très vieille. Manifestement d'origine plus ancienne, elle est sans doute un reste du premier couvent, peut-être la fameuse chapelle de Saint-Nicolas qui, lors de la rénovation du monastère, aura été englobée par piété dans la nouvelle construction de Michel Cantacuzène.

Quoi qu'il en soit, avec ses galeries, ses longs toits bas, sa jolie loggia, ce monastère est encore tel qu'il était, il y a deux siècles, — à part les fenêtres en encorbellement et la toiture en saillie dont on a doté tout récemment la façade d'entrée.

De peu d'apparence, perdu dans un coin de montagne désert où l'on ne rencontrait que quelques huttes de bergers sur les hauteurs et de rustiques scieries au bord du fleuve, il a subsisté ainsi, pendant près de deux siècles, n'ayant pour tout entourage que la nature livrée à elle-même : au fond de la vallée l'éternel grondement des eaux de la Prahova ; à ses côtés le cours impétueux du Pelesch ; vis-à-vis les flots affolés de la Rea ; derrière, la forêt primitive et les hautes montagnes.

De 1843 à 1846 seulement, le solitaire édifice du XVII<sup>e</sup> siècle s'est augmenté d'un second quadrilatère de cellules, entourant une troisième église plus spacieuse, moins caractéristique toutefois que les deux autres. Et c'est dans cet état, avec ces deux corps de bâtiments distincts, l'un ancien, l'autre nouveau, que le prince Charles a trouvé le monastère de Sinaïa quand il y descendit pour la première fois. Si, comparé aux autres couvents du pays, il n'a pas dû lui paraître bien grand, il lui a néanmoins laissé un souvenir durable, puisque il y est revenu souvent et que c'est dans le voisinage qu'il a fini par établir sa résidence d'été.

Une revue allemande<sup>2)</sup> qui a publié d'intéressantes notes au jour le jour sur la vie du Roi Charles de Roumanie, raconte ainsi sa première visite à Sinaïa. C'était le 5 août 1866.

«Départ à cinq heures du matin dans une voiture de poste attelée de huit chevaux. Le Prince connaît déjà la route jusqu'à Ploesti où il arrive à neuf heures.

«Il y est reçu solennellement par les autorités et visite l'hôpital où se trouvent aussi deux cholériques. L'épidémie n'a pas pénétré, du reste, plus avant et Bucarest est encore indemne.»

<sup>1)</sup> C'est là le vrai nom des églises orthodoxes.

<sup>2)</sup> *Deutsche Revue*, Mai 1892.

Après plusieurs haltes sur les terres de quelques grands boyards, échelonnées le long de la route, le Prince arriva à Baicoi, d'où une chaussée bien établie conduit, par Câmpina et Comarnic, à Sinaia. «Les grandes eaux de l'année 1865 avaient détruit plusieurs ponts de pierre, de façon que l'on dut souvent traverser la rivière à gué au milieu des galets charriés par les torrents; au delà de Comarnic, la route, bâtie en corniche au flanc de la montagne, avait été dégradée sur plusieurs points, de sorte que la circulation était devenue difficile et même dangereuse par places. Mais les postillons roumains réussirent, avec leurs petits chevaux intrépides, à franchir les passages les plus mauvais. Bientôt la vallée s'élargit et le couvent solitaire de Sinaia à 1000<sup>m</sup> d'altitude apparut aux yeux des voyageurs, juché sur un contrefort de la montagne, dominé par le massif des Bouceci dont la plus haute cime est encore couverte de neige à cette saison.»

Soudain les cloches retentissent. De la tour du monastère, on a aperçu l'équipage du Prince. Les chevaux, déjà fatigués, gravissent avec peine le chemin, raviné par les pluies, qui mène sur la colline où s'élève le monastère.

«Dans la cour du couvent les moines, le prieur en tête, escorté de ses diacres en grand ornat, reçoivent le Prince. On lui présente la croix et l'évangile à baiser. Après un court service religieux dans l'église, le Prince est conduit dans les modestes cellules blanchies à la chaux du monastère. Sept heures ayant sonné, on lui sert un souper dont le menu n'est pas précisément très-riche : de la *mamaliga* (le plat national, une bouillie de maïs), des truites et du poulet. Le pain avait été amené, attendu que dans toute la contrée on ne peut rien trouver.»

La charte de fondation, dont nous avons cité plus haut le préambule, mentionne aussi la dotation foncière faite au couvent pour l'entretien de la confrérie et des bâtiments. Ce premier fonds du monastère s'accrût encore avec le temps par des legs postérieurs. Pendant de longues années, l'ensemble de ces domaines conventuels fut cultivé par des serfs adjudés au couvent par l'hospodar. Conformément à un décret édicté par Constantin Brancovan en 1701, ces serfs étaient tenus à des corvées et à des redevances diverses : à eux de fournir au monastère le miel, la cire, le bois, le foin, le beurre, le blé, les bestiaux, les charriots de guerre et les armes nécessaires à le défendre, sans oublier la quote-part du tribut au suzerain, le Sultan. Ce même prince accorda à la communauté une garde de 40 hommes, ce qui prouve que le monastère n'était pas toujours à l'abri des coups de main du fait des Arnauts, des Turcs et des brigands.

Sous le rapport administratif, le monastère de Sinaia bénéficiait d'une situation à part, attendu qu'il ne fut jamais, comme la plupart des autres couvents, un fief des Lieux-Saints tributaire de l'étranger. Placé sous la tutelle bienveillante de la riche confrérie de Coltzea à Bucarest, qui contrôlait son administration par un hégoumène délégué, il pouvait au moins, sans être absolument autonome, dépenser le gros de ses revenus à sa guise et au profit du pays même. Lors de la sécularisation des biens ecclésiastiques, cette épitropie, exercée sur Sinaia, passa des moines de Coltzea à l'Ephorie des Hôpitaux dont le couvent relève aujourd'hui.



Et c'est elle qui, pendant ces deux dernières années, a rénové, avec plus de zèle progressiste que d'à-propos artistique, l'ancien édifice, en l'enjolivant de décors et de bâtisses polychromes, qui cadrent peut-être avec l'architecture fantaisiste d'une station mondaine, mais nullement avec l'humble silhouette et la tranquille harmonie des vieux toits gris et des longs murs blancs d'un monastère.

Au point de vue religieux, la petite confrérie des Bouceci jouissait de la même indépendance que les autres communautés monastiques. On sait que l'Eglise orientale ne reconnaît qu'une seule règle, celle de saint Basile. Mais, s'il n'y a pas d'autre ordre en Orient, cet ordre unique admet au moins deux degrés dans la pratique; de sorte que l'on distingue, malgré tout, deux catégories de moines: les ermites, soumis à la règle dans toute sa rigueur, et les caloyers, réunis en confrérie, sous une discipline moins sévère.

A Sinaïa, on trouvait jadis, au dire des chroniques, des religieux de ces deux sortes. Aujourd'hui, les anachorètes ont disparu; il ne reste plus, et encore en nombre réduit, que des cénobites, vivant en commun sous la direction d'un prieur.

Autrefois, ce prieur, désigné par la communauté, ne pouvait entrer en charge que sur l'approbation de la maison mère de Coltzea, que sur une sorte d'exéquatur par lequel celle-ci maintenait ses prérogatives. Actuellement c'est le Synode qui confirme l'élu du couvent.

Parmi les prieurs qui se sont succédé depuis deux siècles, il en est qui sont des figures historiques, dignes d'être mentionnées: ainsi Nicodème, qui a pris une part très active à la nouvelle fondation du couvent; Onuphre, qui a reçu le Roi Charles et la Reine Elisabeth



Préau du monastère de Sinaïa.

comme hôtes et dont il sera encore question plus loin; enfin Niphon, le prieur actuel, un esprit ouvert aux idées modernes et dont les études sur Sinaïa et les environs montrent que les moines orthodoxes sont, à l'heure présente, moins réfractaires à la culture intellectuelle que précédemment.

Quelques vieillards à barbe grisonnante, coiffés du *potcap*<sup>1)</sup> envoilé de crêpe, et vêtus de longues robes brunes ou noires, voués à une vie de routinière et pacifique dévotion, tels sont aujourd'hui les plus proches voisins du château royal. Demeurés ce qu'ils étaient jadis, eux seuls, dans ce milieu qui s'est transformé, n'ont point changé et survivent, comme un souvenir du passé, dans les murs de leur couvent, en train de se rajeunir lui aussi. Selon le vœu du fondateur, ils ont pour perpétuelle mission de prier pour le prince régnant «à l'exemple de Moïse, priant sur la montagne sacrée, pendant que Josué combattait dans la plaine».

Nous ne doutons pas qu'ils n'aient en tout temps accompli ce devoir avec joie, et que leur encens, montant dans l'air pur, ne soit agréable à Dieu. Mais répandre la vie et la culture dans cette solitude abandonnée n'était pas dans leur caractère : qu'on leur pardonne donc, si, contents de leur sort, trop absorbés d'ailleurs par la pratique de leurs exercices pieux, ils n'y ont même pas songé. Il a fallu l'arrivée du couple princier pour ajouter aux beautés virginales de la nature les agréments aimables de la civilisation.

---

<sup>1)</sup> Sorte de bonnet cylindrique que portent les moines et les prêtres orthodoxes.

## III.



est en 1871 que le couple princier vint pour la première fois, comme nous venons de l'indiquer, passer l'été à Sinaïa. Pour le recevoir, on avait aménagé quelques cellules du nouveau cloître que, malgré leur exiguité, on rendit confortables, en les meublant artistement de tapis et de bibelots. Les Souverains ayant pris ce séjour dans la haute montagne, au milieu des grandes forêts, en particulière affection, l'idée d'y installer quelque part une résidence ne tarda pas à surgir dans leur esprit.

Bien souvent leurs promenades avaient dû les conduire le long du Pelesch, qui bruit dans le ravin, sous les murs du couvent. Et la combe qu'il forme là semblait comme préparée à souhait pour un palais enchanté — assez isolée pour être à perpétuité une retraite en pleine nature, assez large vers le bas pour offrir l'emplacement d'un château royal avec ses dépendances et son parc. Aussi bien est-ce dans ce val romantique, fermé du côté de la Prahova par un éperon naturel de la montagne, et grandiosement entouré vers le fond par les cimes rocheuses des Bouceci, que le Roi résolut de bâtir son castel, auquel il a donné le nom même du torrent, le créateur originel et primordial du site où devait s'élever la résidence.

Le Pelesch est du reste, si bref que soit son cours, un torrent qui joint aux charmes frustes de la nature les naïves poésies du folklore. On peut dire qu'à défaut d'un milieu historique, en voie de se former d'ailleurs, il existait ici un milieu légendaire des plus remarquables, tout à fait digne d'un Souverain qui a conquis sa couronne sur les champs de bataille et d'une Reine qui a enrichi la sienne du diadème des poètes.

Dans la *Légende des Siècles* de Victor Hugo il y a, sur la construction du Temple, quatre vers épiques qui finissent par cette antithèse : Moïse demande à Dieu un artiste et Dieu lui en donne deux :

«L'un sculptait le réel et l'autre l'idéal.»

Ce vers formule à merveille, me semble-t-il, la double mais concordante activité, les divers mais inséparables mérites du Roi et de la Reine de Roumanie pour leur pays et pour



leur peuple; il pourrait aussi, avec un égal à-propos, marquer la part respective que chacun d'eux ont eue dans la construction de Castel-Pelesch : pendant que le Roi Charles, en sculpteur du réel, édifiait en effet, en même temps qu'un solide royaume, un château de poutres et de moellons, la Reine Elisabeth, elle, en révélatrice d'idéal, s'est plu à tisser à ce royaume, comme à ce château, une robe éthérée de contes et de légendes.



Avenue Carmen Sylva avec le pont sur le Pelesch.

Sous le nom de Carmen Sylva, que porte suggestivement une des avenues qui mène au castel, elle a dit les particulières beautés de ce site carpathain, de façon à le marquer pour toujours du sceau de sa belle âme. Depuis qu'elle a passé par cette gorge, ainsi qu'une fée de la méditation, semant les fleurs du rêve sur sa route, il n'est pas de cime, pas de grotte, pas de cours d'eau qui n'ait son histoire gracieuse ou fantastique. Tantôt c'est un vieux conte populaire que la Souveraine a recueilli, avant qu'il s'efface de la mémoire du peuple, tantôt c'est un conte nouveau qu'elle a imaginé de toutes pièces; toujours c'est quelque ingénieuse pensée, mêlée aux choses comme un parfum, quelque invention sublime, ajoutée à la nature comme une âme.

Elle a bien voulu nous raconter, elle-même, combien

souvent elle s'est assise sur les rives du Pelesch pour noter les histoires qu'ébruitent ses flots jaseurs.

«Pendant de longues heures je suis restée près de lui à l'écouter; parfois il m'a semblé voir une ondinettes que j'ai reconnue à ses doigts menus, à ses pieds rosés, aux boucles de ses cheveux, et, en prêtant l'oreille, je l'ai entendue qui me murmurait un chant merveilleux.

«Aujourd'hui je veux vous raconter tout cela. Ce que dit le Pelesch n'est d'ailleurs pas un secret, puisque tant de gens le savent, puisque les fougères, les mousses, les myosotis, les hêtres et les sapins le savent aussi; et pour ceux qui n'en ont pas encore connaissance qu'ils l'apprennent du vent qui remue les feuilles jusqu'à ce qu'elles aient tout raconté, ou des oiseaux qui s'en vont le répétant, par dessus neuf pays et neuf mers, jusques où cessent les tempêtes, jusques où les pensées se perdent dans le ciel.

«C'est un gracieux compagnon que le Pelesch; avec sa chevelure dénouée et ses yeux d'un bleu profond, il s'élançait et gambade à travers le ravin, si sauvage, si emporté qu'il semble dans son exubérance vouloir traverser le monde entier comme un tourbillon; et, s'il est si joyeux et si fort, c'est qu'il est né dans les profondeurs d'une puissante montagne. On assure qu'il vient d'un lac souterrain habité par les ondines; et quand on reste assis longtemps près du Pelesch, si longtemps qu'on en oublie le monde, on peut très distinctement entendre chanter ces ondines. Parfois aussi l'une ou l'autre d'entre elles descend le fleuve, embarquée sur une large feuille, filant par dessus les chutes d'eau pour aller voir le vaste monde; mais celui-là seul peut l'apercevoir qui est né au son des cloches et n'a pas de mauvaise pensée.

«Quant au Pelesch, il est le confident de ces ondines, mais ne se fait pas faute de trahir leurs secrets, car il bavarde, sans cesse et toujours, avec les fleurs, les arbres, les oiseaux, les vents, voire même avec la mousse de ses cailloux, et avec lui-même, quand personne ne l'écoute. Mais il aime qu'on s'émerveille de ses historiettes et vous les répète, d'ailleurs, volontiers. Jamais las, il est généreux de ses flots qu'il donne aux hommes, aux animaux, aux plantes, et que, sans compter, il épanche par masses éternelles. Combien en répand-il? — il ne s'en soucie guère, car il sait bien que là, dans les profondeurs de la montagne, est le grand lac qui ne s'épuisera pas, aussi longtemps que les Bouceci ne seront pas poussière et que la mer ne couvrira pas les Carpathes.»

Comme les eaux qui passent, les montagnes qui demeurent ont ainsi leurs légendes *carmen-sylvestres*. Ces cimes aux profils fantastiques ont d'ailleurs frappé l'imagination populaire qui les a sacrées de noms pittoresques — le Vîrful cu Dor, le Carăiman, la Furnica, l'Omul, la Piatra arsa<sup>1)</sup> —, et sur chacune de ces cimes les bergers savent d'étranges histoires dont Carmen Sylva s'est également inspirée, de vraies légendes arcadiennes, aussi touchantes que les fables grecques de Daphnis et d'Endymion et plus merveilleuses souvent, à cause du surnaturel chrétien qui s'y ajoute. Supérieures à la réalité, ces naïves mythologies semblent avoir été ravies dans une apothéose poétique sur les plus hauts sommets. On dirait qu'effarouchées par le bruit de la vallée, elles ont pris leur essor vers ces régions éthérées où les aigles ont bâti leurs aires; et réfugiées là-haut, dans ces altitudes désertes et silencieuses — déjà le pays du rêve — elles vivent et vivront immuablement d'air libre et de

<sup>1)</sup> Le Pic des Regrets ou du Désir, l'Iman noir, la Fourmi, l'Homme, la Roche Brulée. — Une fois pour toutes nous faisons observer, que l'*u* roumain se prononce comme l'*u* italien, c'est-à-dire *ou*.

lumière, planant — insaisissables mais immortelles — comme des âmes ailées autour des escarpements solitaires.

Voici, par exemple, la fable du *Vîrful cu Dor* ou *Pic du Désir* — gravée en crevasses indestructibles aux rocs de cette cime altière par le plus grand des poètes, le peuple folkloriste :

Un berger paria sept juments de passer l'hiver sur la montagne, loin de sa bien-aimée et de son troupeau. L'automne venu, ses camarades descendirent vers la plaine; lui, s'en alla tout seul, après avoir dit adieu à ses moutons, sur le faite du *Vîrful cu Dor*. Il y bâtit une hutte pour s'abriter du vent et de la neige; mais, de l'aube au couchant, il restait devant sa porte à songer à sa bien-aimée et à ses brebis absentes; et, de jour en jour, le printemps lui paraissait plus lent à venir, plus interminable l'attente. Il avait beau moduler sur sa flûte l'appel mélancolique du berger, ou propager de vallée en vallée l'écho du *boutchoum*<sup>1)</sup>, nul bêlement n'y répondait, et il se consumait de long ennui. Avec le temps, il guérit, il est vrai, du mal d'amour, mais nullement du regret de ses ouailles qu'il ne pouvait pas oublier, comme il avait oublié sa mie. Et, des heures entières, il se tenait immobile au sommet de la montagne, les yeux obstinément fixés là-bas, vers la plaine, où son troupeau s'en était allé. Enfin, après qu'il eut languï longtemps dans la solitude, il vit le printemps s'annoncer. Un jour qu'il sondait encore l'horizon, à l'accoutumée, il lui sembla qu'un bruit de sonnailles, lointain et doux, montait de la vallée; c'étaient les sonnailles de ses chères brebis que lui ramenaient ses compagnons. Aussitôt qu'il les aperçut avec leurs agnelets, il tendit les bras vers elles, poussa un cri de joie, mais un cri si profond, que dans ce cri il exhala son âme; et lorsque ses camarades furent proches, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre, les mains tendues, les yeux fixes : il était mort, le beau berger, mort du regret de son troupeau.

Et cette montagne qui a vu naître et mourir tant de bergers, est devenue comme le tumulus symbolique du pâtre des Carpathes qui s'en va, jouant de ses pipeaux, au cours de l'année, de la plaine aux monts et des monts au Danube. Et n'est-il pas sublime qu'une population pastorale ait élevé pour tombeau la montagne éternelle à son pâtre idéal?

Si la légende de *Vîrful cu Dor* tout humaine, corporise les mélancolies du «*cioban*»,<sup>2)</sup> vagues et inconscientes comme les *doïnes*<sup>3)</sup> plaintives qu'il chante, la légende de l'*Omul*, elle, plus religieuse, répercute plutôt les angoisses macabres qui hantent encore son esprit.

Il s'agit toujours d'un berger. Perdu sur la crête des Bouceci, il ne trouvait pas de chemin pour redescendre, et se répandit en imprécations contre les œuvres de Dieu. Alors Dieu, pour le punir, le pétrifia sur place, dans cette solitude rupêtre. De ce jour les rochers d'alentour sont mornes et désolés comme un sol maudit; le soleil brûle ce désert de rocaïlles grises de ses dards implacables. Nul bruit, nulle ombre n'y passent. Mais, la nuit,

<sup>1)</sup> C'est le cor des Alpes des bergers carpathains, fait comme celui-là d'écorce d'arbre roulée en spirale.

<sup>2)</sup> Désigne le pâtre en roumain et suggère l'idée d'un berger vêtu d'un bisquain de peau de chèvre ou de mouton.

<sup>3)</sup> Complaintes populaires, à refrains périodiques, souverainement tristes en leurs tonalités mineures.



quand Satan sort des enfers pour cabaler dans les ténèbres, à l'heure où les morts vaguent hors de leurs sépulcres, les âmes damnées de tous ceux qui ont succombé de malemort dans les estocades de la montagne et expiré dans l'impénitence finale, remontent du gouffre de la Malaïesti, gravissent de roc en roc les cimes, pour tâcher d'ascender au ciel. Elles clament miséricorde à leur Juge Suprême et remplissent les nuits étoilées de leurs lamentations douloureuses. Mais chaque prière est changée aussitôt en imprécation, chaque requête en blasphème; car le Diable, perché sur le pic le plus élevé, se réjouissant et riant des tortures de ses suppôts, frappe d'un éclair de flamme bleue les oraisons à mesure qu'elles éclosent aux lèvres blêmes des suppliants. Mais, tandis que Béalzébuth veille ainsi jalousement sur son gibier d'Enfer, un ange de grâce se tient penché aux portes célestes, prêt à recueillir les moindres paroles de repentir qui pourraient monter jusqu'à lui. Et, dès qu'il perçoit une plainte, il vole, pareil à une étoile filante, sur la terre pour emporter à Dieu l'âme dont elle émane. Et voici des années que dure cette pêche aux âmes, car Satan, le maître en astuces, ne lâche pas sa proie de sitôt; c'est tout au plus, si tous les cent ans un de ces pauvres damnés en réchappe. . .

«Et malheur à qui, pendant ces nuits de sabbat, traverserait la montagne, il n'aurait plus ni joie ni repos, et mourrait jeune.»

Non loin de l'Omul se dressent les Gépîi, deux puissants pitons de forme similaire, entre lesquels l'Urlatoare (la Hurlieuse) roule écumeuse et grondante vers la plaine. Ces deux rochers étaient jadis des frères, raconte-t-on, des frères jumeaux, seigneurs de la montagne, et ils se ressemblaient à s'y méprendre. Or tous deux tombèrent amoureux d'une jeune fille chevaleresque qui parcourait les forêts comme une Diane chasseresse. Mais l'amour fraternel qui les unissait fit que chacun abandonna la partie en faveur de son rival. Pour la jeune fille, elle était pareillement très embarrassée, ne sachant lequel préférer de ces deux frères qui se ressemblaient tant, car elle les aimait tous deux d'un égal amour. Dans sa perplexité et pour laisser le choix au destin, elle s'élança dans l'abîme en s'écriant : «Celui qui me tirera du gouffre, sera mon époux!» Mais, ô miracle! en tombant elle se changea en une cascade écumante, poudroyant dans l'air comme un voile de fiancée. . .

«Les Gépîi voulurent se précipiter à sa suite, mais n'y parvinrent pas, car soudain ils furent mués en rochers, tels qu'on les voit aujourd'hui s'enlever sur le ciel. Leur mère, qui ne voulut plus vivre seule, supplia le ciel de lui donner la mort, et, les bras ouverts, elle tomba à terre embrassant ses enfants. Et là, où elle était tombée, elle se changea en une mousse épaisse et molle qui s'étendit toujours de plus en plus et enveloppa à demi les rochers. C'est ainsi qu'on les voit encore et qu'on les verra toujours : la sauvage et blanche fiancée l'Urlatoare, les fils prêts au sacrifice, les Gépîi et leur tendre et inséparable mère.»

Quant à la Furnica — la Fourmi — qui domine, à droite, le val du Pelesch, elle a aussi sa légende : des fourmis l'auraient élevée, une à une, cette montagne, pour y cacher une jeune fille, Viorica, une orpheline que par pitié elles avaient adoptée. Plus tard elles la

trouvèrent si aimable qu'elles en firent leur reine et ne voulurent plus la laisser partir, pas même lorsqu'un Prince Charmant vint solliciter sa main. Viorica supplia les fourmis de lui rendre la liberté, mais elles furent sourdes à ses prières; et, de crainte que ses gémissements ne parvinssent au dehors, elles élevèrent de plus en plus haut la montagne.

De la plus grande cime du massif, du Caraïman, la Reine-poète raconte la significative légende suivante, sans doute d'un bout à l'autre de son invention.

L'énorme montagne, aux roches escarpées, fut jadis l'habitable d'un géant enchanteur. Quand il soufflait dans sa cornemuse, les prés et les bois d'alentour verdoyaient et fleurissaient d'allégresse, à moins que bêtes et plantes ne tremblaient d'effroi. Pour peuple, cet ogre — qui était un bon ogre et non un mauvais comme tant d'autres — avait une vaste famille d'enfants qu'il aimait tendrement; mais, un beau jour, ces enfants s'avisèrent de dire comme les hommes : « Ceci est à moi », et de se disputer. Pour les mettre d'accord, Caraiman s'efforça de faire à chacun la part égale au banquet de la vie. Mais ce fut, hélas! bien pis encore; les paresseux, qui en peu de temps avaient perdu leur bien, envièrent le sort des actifs qui s'étaient enrichis. Une lutte s'engagea où plusieurs furent massacrés. Ne réussissant pas dans ses entreprises, le paternel géant en fut très affligé et pleura toutes les larmes de son cœur qui s'épanchèrent en rivières vers la mer. Pour comble de malheur, les enfants, devenus des hommes, se révoltèrent contre leur père et voulurent lui enlever la cornemuse enchantée avec laquelle il les avait, tour à tour, charmés et châtiés. N'y parvenant pas, ils y percèrent un tout petit trou, pendant que le géant dormait. Aussitôt une tempête telle se déchaîna qu'on ne pouvait distinguer la mer, la terre et le ciel.

« Quant au géant, il dort encore, sa cornemuse sous le bras — le bloc de rocher roulé à mi-côte — et parfois elle résonne encore, lorsque la tempête s'y engouffre et descend dans la vallée de la Prahova. »

Tel ce conte, dans lequel est débattue, sous le couvert de la fiction, la grande question sociale qui s'agite aux flancs de toutes les montagnes où habitent des hommes.

C'est ainsi que l'on trouvera dans les *Contes du Pelesch* de Carmen Sylva<sup>1)</sup> encore beaucoup d'autres récits semblables sur l'Omul, la Valea Cerbului (vallée du cerf), la Rea, la Piatra Arsa et la Grotte de la Jalómitza.

Si nous ne les résumons pas tous, c'est que nous avons hâte de revenir aux bords du Pelesch, pour raconter comment le torrent sauvage a été domestiqué. C'est encore Carmen Sylva qui nous le dira, car, après nous avoir dit la poésie du fleuve inculte, elle nous a narré aussi — et non sans une profonde sympathie pour les choses de la nature — son graduel asservissement à la civilisation. Et ce récit, on le trouvera dans un charmant livre *La Servitude de Pelesch*<sup>2)</sup> auquel nous emprunterons quelques détails sur la façon dont le torrent, jadis libre et indompté, a été peu à peu contraint à faire œuvre de sa force.

<sup>1)</sup> Traduction française par L. et F. Salles; Paris, chez Ernest Leroux, 1884.

<sup>2)</sup> Traduction française par L. Bachelin et J. Brun; Paris, chez Alphonse Lemerre, 1893.

« Une fois donc que j'étais de nouveau assise au bord du Pelesch, je lui fis part de ce qu'on allait faire. Songe un peu, mon cher Pelesch, ils projettent de bâtir un grand château, ici-même, où nous avons passé, jusqu'à présent, de si bons moments en tête-à-tête, nous deux tout seuls. Figure-toi, ils veulent démolir les rochers, raser la forêt, et c'est toi-même qui devra scier en morceaux les pauvres arbres qu'ils vont couper.



Aile ouest du château avec le grand jet d'eau.

« Le Pelesch voulut regimber, mais en vain, il dut finalement se soumettre au travail. Lui, qui ne s'entendait qu'à déraciner des arbres, rouler des rochers, jouer aux boules avec les galets, crever des digues, emporter des ponts et à tant d'autres besognes pareilles, aussi utiles qu'agréables, on le força de faire marcher des scieries; on l'emprisonna dans des



bassins et l'amena dans des tuyaux sur les chantiers; il fut contraint de courir par toute la bâtisse comme un *saccagiu*<sup>1)</sup> jusque sur les plus hauts échafaudages, et c'est encore lui qui, garrotté dans des conduites, alimente le château et toutes ses dépendances.

«Et dès lors il est devenu sage, et, entré tout à fait au service du Roi, il exécute ses ordres sans hésiter. Le Roi ordonne-t-il : «Pelesch, un peu d'eau!» aussitôt le Pelesch de monter quatre à quatre jusqu'au toit; «Pelesch, de la lumière!» aussitôt le Pelesch de se jeter sur les turbines d'où jaillit la flamme électrique. Faut-il une cascade? — il saute, il bondit; faut-il un lac? — il s'étale en nappe bleue. Ici, il coule en fontaine; là, il jaillit en jet d'eau, et, jusque sur la table royale, il agite un frais et gracieux panache d'écume, et met un murmure de source dans la vasque en marbre de la salle mauresque.»

Et voilà de quelle ingénieuse façon, dans ce coin de montagnes retiré, forces et beautés de la nature ont été enrôlées au service de l'homme pour l'agrément de la vie et sans perte pour l'art.

---

<sup>1)</sup> Prononcez *saccadjou* ; porteurs d'eau qui roulent par les rues de Bucarest leur tonneau sur une charette à deux roues, entre lesquelles ils se tiennent en équilibre avec autant de grâce que les conducteurs de bige antiques.

## IV.



Si l'on en croit une anecdote souvent racontée, ce ne serait pas seulement la beauté du site qui aurait déterminé le Roi et la Reine de Roumanie à édifier leur château d'été dans la vallée du Pelesch; le souvenir pieux qu'ils ont gardé de la Princesse défunte, le seul enfant qu'ils aient eu, n'aurait pas été étranger à ce choix.

La *Servitude de Pelesch*, ce conte autobiographique que nous avons déjà cité plusieurs fois, contient à cet égard un passage très significatif : «A quoi servent les campanules? — A carillonner, répondit le torrent. Ce sont des cloches qui sonnent chaque fois que les fées ont mis un enfant au monde, car ce sont les fées — les fées capricieuses — qui nous apportent les enfants; elles les couchent dans des nids de fleurs et alors drelin dindin, sonnez clochettes, — et elles de tinter jusqu'à ce que les mamans aient trouvé le cher trésor qui leur est dévolu. Pour moi aussi, elles ont carillonné une fois, les campanules, et j'ai trouvé un petit bébé adorablement gentil. Il était comme un elf, si mignon et si tendre, et il avait de si charmantes idées, de si jolies paroles à fleur des lèvres! Et j'étais si heureuse, si heureuse! Mais le Pelesch n'a pas voulu me le laisser; il en était jaloux et il me l'a pris, oui, me l'a pris; l'enfant appelait tout le temps : «Pelesch, Pelesch!» et un jour il s'en est allé avec lui très loin... et n'est pas revenu. Et depuis lors, d'année en année, je me suis assise sur les bords du Pelesch, espérant toujours le voir réapparaître, mais en vain; et mes cheveux sont devenus gris tant j'ai attendu, ils sont devenus gris mes cheveux.»

Pour préciser le trait auquel la Reine allude ici, il suffira d'ouvrir la biographie de Carmen Sylva par la baronne de Stackelberg. Après nous avoir dit la naissance bénie de cette petite fille, l'auteur nous raconte aussi la maladie qui l'enleva si jeune à l'amour de ses parents et surtout de sa mère. Et d'après ce récit, il paraîtrait que la douce enfant, torturée par la fièvre scarlatine, se serait écriée à plusieurs reprises pendant sa nuit d'agonie : «Je veux aller à Sinaïa boire de l'eau du Pelesch.»

Tous ces souvenirs, inoubliables au coeur des parents, n'ont pas été sans contribuer beaucoup — on le comprendra — à rendre le val du Pelesch cher aux Souverains.

4\*

Mais ce ne fut pas tout que de décréter un château dans ce coin de montagnes frustes; la grande audace c'était de mettre ce royal projet à exécution. Que l'on songe un peu aux innombrables difficultés que présentait en soi cette entreprise, outre toutes celles qui surgirent, imprévues, au cours des travaux, et l'on se fera une idée de la lutte héroïque qui s'engagea là entre l'homme et la nature. Il fallut, tout d'abord, établir des voies d'accès depuis la route qui longe la Prahova, puis créer l'emplacement même du château par de vastes terrassements. Le chemin de fer n'étant pas encore construit, amener des matériaux dans ce coin perdu des Carpathes, était chose fort compliquée. La chaussée elle-même n'offrait pas grande sécurité : à tout moment les pluies d'orage, les flots de boue et de pierres charriés par les torrents débordés affouillaient les levées ou détruisaient les ponts. Les bonnes gens, et même les gens du métier, traitaient déjà de folle équipée le dessein du Souverain. Mais celui-ci, une fois décidé, n'était pas homme à abandonner la partie; il eut considéré cela comme une défaite, et, avec une volonté ferme et une persévérance inébranlable, ne se laissant déconcerter par aucun obstacle, il mena à bien cette hasardeuse aventure.

Il nous reste à marquer quelques épisodes de cette campagne, où le vainqueur de Plewna se montra aussi expert aux arts de la paix qu'à la science des batailles.

C'est en 1873 que le Roi, alors encore Prince, acquit la terre de Sinaïa et, cette même année déjà, il confia à un architecte, M. Doderer, professeur à l'Ecole polytechnique de Vienne, le soin d'élaborer des plans pour le nouveau château d'été qu'il projetait de bâtir. En même temps, comme il s'agissait d'employer autant que possible des matériaux extraits de la terre même de Sinaïa, le Prince nommait une commission chargée d'explorer le domaine à ce point de vue. Cette commission, composée de l'architecte même, de M. Stöhr, sculpteur de la Cour, et de M. Louis Basset, secrétaire particulier du Prince, présenta à celui-ci un mémoire spécifiant que le bois et la pierre, la chaux, le sable et la terre glaise se trouvaient en abondance et à proximité même de l'emplacement choisi; que le tuf, le marbre blanc, seuls, devaient être importés de plus loin.

Ce point acquis, sans différer, on attaqua l'ouvrage : on installa des scieries sur la Prahova et sur le Pelesch pour débiter le bois de construction; on ouvrit des carrières dans les flancs des Bouceci pour en tirer les moellons; dans la vallée même du Pelesch, on construisit des demeures pour les maîtres de l'œuvre, des baraques pour les ouvriers, des hangars pour les matériaux, des fours à chaux et des briqueteries. En quelques mois naquit ainsi dans cette solitude sauvage une sorte de village improvisé.

Trois à quatre cents ouvriers étaient occupés à creuser, à bâtir, à niveler, à tailler la pierre ou le bois; car il ne s'agissait pas seulement d'édifier un château, mais de créer une installation de grand style, avec toutes les dépendances qu'elle comporte : écuries, corps de garde, communs, maisons pour les employés, pavillon de chasse et parc carrossable.

Cette première période de la construction fut, il va sans dire, la plus pénible. Les hommes du métier désespéraient même d'arriver à vaincre les éléments — la terre et l'eau, rebelles au frein. Carmen Sylva, qui n'a rien omis de ce qui est survenu dans le val du



Pelesch, a pittoresquement décrit les déboires et les déconvenues des ouvriers au début des travaux.

« Les hommes s'imaginèrent donc qu'ils seraient plus forts que tous les ruisselets ameutés et ils commencèrent à creuser les fondements. Mais ils avaient mal fait leur compte. Pendant la journée, il est vrai, les sources étaient bien sages : pas une ne bougeait; on pouvait travailler, évider, remblayer et jeter la terre hors des fossés; mais, la nuit venue, le Pelesch donnait le signal du fond de la vallée, et tous les ruisselets de se répéter le mot d'ordre en sourdine et de marcher, à l'assaut comme un seul homme. En quelques heures le tour était joué... patatras! talus et glacis, tout s'éboulait au fond des tranchées, et c'était à recommencer.



Le château dans ses fondations.

« Un jour même, un énorme pan de la montagne se mit à glisser vers la vallée avec tout ce qu'il y avait dessus. Et ces luttes corps à corps avec les gnomes et les titans des Bouceci durèrent, bel et bien, deux années. Mais, malgré tous les mécomptes, les hommes continuèrent à fouiller toujours plus profondément, et ils posèrent des fondations comme pour une forteresse. Ils firent des couloirs et des galeries, où l'on pouvait marcher debout, avec des voûtes qui auraient résisté à un bombardement.»

Les difficultés furent telles, un moment, que l'on crut devoir prendre l'avis de spécialistes en la matière. Une commission d'experts, composée de techniciens et d'ingénieurs, examina le terrain à nouveau.

Après de nombreux forages, elle constata que la couche de glaise supérieure avait une profondeur de cinq mètres et demi, mais que plus la sonde enfonçait, plus le terrain se révélait pierreux et solide, de sorte que M. Charlier, un ingénieur français attaché alors au service des chemins de fer roumains et chargé de diriger l'expertise, put faire un rapport favorable au projet du Roi, démontrant que les éboulements étaient neutralisables sur la surface mouvante.

Malgré l'avis contraire de quelques-uns des spécialistes consultés qui, plus timorés, allaient jusqu'à proposer l'abandon de cet emplacement périlleux pour recommencer ailleurs sur nouveaux frais, le Roi, plus confiant, que ces prophètes de malheur, dans les moyens de la science moderne, ne se laissa pas décourager par tant de prédictions alarmantes, et l'œuvre fut poursuivie. Inutile d'ajouter que le succès final a donné raison au Souverain.

Pour se rendre compte des difficultés rencontrées, il est nécessaire de rappeler que sur la pente, presque à pic, où devait s'élever le château, il n'y avait pas la moindre esplanade pour y asseoir l'édifice avec ses avenues et ses jardins. Cet emplacement dut être créé, à flanc du coteau, par une coupe profonde dans la montagne et par de larges remblais.

En dépit de toutes ces complications, les travaux progressèrent au point qu'avec la belle saison 1875, la platée du château était achevée. Ajoutons qu'à cette date le pavillon de chasse était déjà sous toit et les fondations des écuries également posées.

Le 22 août de cette même année, la construction parut suffisamment avancée pour qu'on pût poser solennellement la pierre angulaire, une cérémonie dont Carmen Sylva nous a laissé la description suivante : «Ce grand jour venu, les prêtres dirent des prières et aspergèrent les fondations avec de l'eau bénite, afin que ni sorcières, ni lutins, ni gnomes, ni ondines ne vissent plus y toucher et les endommager; la musique militaire jeta des marches triomphales à travers la forêt; les échos cachés au fond des gorges et des bois répétèrent les cantiques des enfants de chœur, et il y avait là des hommes d'Etat et des officiers, des ambassadeurs et des ministres, des paysans et des boyards, des ouvriers et des artistes; et nous avons mis le costume du pays avec le long voile et la chemise brodée; pour me faire plaisir, on m'avait donné un très beau bouquet, et je restais debout, cachant mon visage dans les fleurs pour qu'on ne vît pas mes larmes. «Je ne veux pas d'un château vide, d'un château sans enfants,» disais-je à mon bouquet. Et j'étais bien triste; mais les fleurs me murmurèrent à l'oreille des consolations : «Calme-toi, ne pleure pas de la sorte, tu pourras faire bien des heureux dans ta nouvelle maison.»

Pour compléter ces annotations poétiques, empruntons encore au *Moniteur Officiel* quelques détails sur cette fête mémorable.

Ce jour-là, la matinée fut, paraît-il, superbe. Après avoir assisté à la liturgie dans l'église du couvent, le clergé, suivi de Leurs Altesses, des dignitaires de la Cour et des dignitaires de l'Etat, se rendit en cortège sur le chantier de construction. Au-dessus de la pierre angulaire, on avait élevé un pavillon de feuillage, gracieusement décoré de drapeaux et de tapis. Un détachement d'infanterie avec musique était rangé en ligne devant cet édicule.



Sur toutes les hauteurs environnantes, la foule s'était groupée en masse compacte. Outre l'équipe des quatre cents ouvriers occupés à la bâtisse, il y avait là beaucoup de paysans et de paysannes des environs, vêtus du costume national, dont l'éblouissante blancheur ne contribua pas peu au joyeux éclat de la fête. A dix heures, le cortège arriva sur les lieux. Après que le prieur eut béni les murs de fondation, en récitant les prières d'usage, le prince Démètre Ghica lut l'acte de fondation suivant, rédigé dans le style et selon la formule traditionnelle au pays :



Les communs.

« Nous, Charles I<sup>er</sup>, par la grâce de Dieu et la volonté nationale, Prince de Roumanie, à tous, présents et à venir, salut !

« Nous, Charles de Hohenzollern, Prince de Roumanie, avec la Princesse Elisabeth, notre chère épouse, et l'assistance du Tout-Puissant, avons aujourd'hui, dimanche 10 août 1875, dans la trente-sixième année de notre âge, posé la pierre fondamentale du château de Pelesch, sur notre terre de Piatra-Arsa, près du saint monastère de Sinaïa, construit en l'an 1695 par le spatar Michel Cantacuzène. La construction de ce castel a été commencée dans la dixième année de notre règne, M. Lascar Catargi étant président du Conseil des ministres, S. S. le Métropolitain-Primat Callinique Miclesco président du Sénat, le prince Démètre Ghica



président de la Chambre des députés, et l'archimandrite Onuphre prieur du saint monastère de Sinaïa.

« La construction de la ligne ferrée qui doit relier, par la vallée de la Prahova, Ploiesti à Brassov a été également commencée la même année.

« En foi de quoi et pour perpétuer notre mémoire dans les siècles futurs, nous avons signé le présent acte. »

Ensuite le Maréchal de la Cour, M. Th. Vacaresco, lut le document suivant, relatif à la construction, qui fut également signé par Leurs Altesses et par les principaux personnages de l'assistance :

« Nous, Charles de Hohenzollern, Prince de Roumanie et Elisabeth de Wied, Princesse de Roumanie, avons ordonné d'édifier le château de Pelesch pour qu'il nous soit, durant l'été, une résidence saine et bénie. A cet effet, nous avons chargé l'architecte Guillaume Doderer, professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique de Vienne, d'élaborer les plans de notre château et de ses dépendances, et d'en diriger l'exécution. Comme conducteur de l'œuvre, nous avons désigné l'architecte Jean Schultz de Lemberg, à qui nous avons confié la surveillance immédiate des travaux techniques. Nous avons, en outre, nommé un comité de construction, composé de notre sculpteur de la Cour Martin Stöhr et de nos secrétaires privés Georges Coulin et Louis Basset, afin qu'ils contrôlent la gestion financière.

« Les dépendances du château, projetées en même temps, comprennent les bâtiments pour la domesticité, le pavillon de chasse, les écuries, les fontaines avec les conduites d'eau, et le parc. Afin d'assurer à l'édifice une grande durée et pour qu'il conserve après de longues années le souvenir de notre nom, on a mis à profit pour le bâtir les meilleurs procédés de construction : ses fondations ont été assises dans de profondes couches de béton et protégées par de puissantes maçonneries contre la poussée de la montagne. Pour les matériaux de construction, ils ont été autant que possible extraits de notre propre domaine : la maçonnerie a été faite de moellons de la Prahova cimentés à la chaux ; la pierre de taille a été extraite en partie des carrières de Piatra-Arsa, en partie des carrières de Lunca Mare dans le voisinage du monastère de Brébou ; la pierre verte a été amenée de Slanic ; les bois de charpente ont été coupés dans nos forêts, les briques ont été moulées et cuites sur le chantier même. Comme le pays ne fournissait pas de fer, nous avons dû l'importer de l'étranger. Selon notre désir, on a employé de préférence des Roumains comme maçons et comme charpentiers ; mais il y a là beaucoup d'ouvriers accourus du dehors. Les salaires payés sont les suivants : les maçons et les charpentiers, selon leurs capacités, de cinq à sept francs par jour ; les manœuvres trois francs ; les tailleurs de pierre sont rétribués selon la nature et la quantité de leur travail : la taille d'un mètre cube de pierre tendre revient à peu près à deux cents francs. Le kilogramme de fonte coûte à pied d'œuvre quarante centimes, celui de fer forgé soixante. Un mètre cube de moellons se paye six francs cinquante centimes. La chaux vaut vingt-six francs le quintal métrique, le sable de la Prahova cinq francs le mètre cube. Le millier de briques revient de trente-cinq à quarante francs ; les travaux de terrassements coûtent un franc dix centimes le mètre courant.

Nous avons consigné ici ces données pour laisser à nos descendants un témoignage des conditions actuelles du travail dans le cher Pays dont les destinées nous ont été confiées par Dieu, Que nous ne cessons d'invoquer pour qu' Il l'ait toujours en Sa sainte garde.»

Ces deux parchemins furent ensuite serrés dans un tuyau de verre qui fut lui-même glissé dans un étui de plomb hermétiquement clos et déposé dans la pierre angulaire avec une collection de monnaies du pays. Ces pièces, devenues très rares aujourd'hui, avaient été frappées à un petit nombre d'exemplaires et portaient — fait à noter — comme une sorte de proclamation d'autonomie avant la lettre, l'effigie du Prince, à qui le droit de battre monnaie avait toujours été contesté par la Sublime Porte.

Après que l'on eut scellé dans la muraille tous ces documents contemporains, le Prince et la Princesse revêtirent le tablier des maçons et étendirent avec la truelle du mortier sur la pierre angulaire qui fut ensuite mise en place. Puis le Prince saisit un marteau et, le brandissant, prononça ces paroles : «Que ce château s'élève et devienne le berceau de notre Dynastie dans le pays!» Après quoi il fit retentir la pierre des trois coups sacramentels; la Princesse fit de même, pendant que les troupes présentaient les armes, que la musique jouait l'hymne national, que par monts et vaux se répercutaient au loin les acclamations frénétiques de la foule. Le clergé, les invités et un grand nombre d'assistants frappèrent, à leur tour, sur la pierre, se passant le marteau de main en main, et, tout en défilant, présentèrent au couple souverain leurs vœux et leurs hommages.

La cérémonie terminée, le Prince et la Princesse rentrèrent au monastère, tandis que le public se dispersait de tous côtés, joyeux d'avoir pris part à la fête inaugurale de ce château dont la seule construction répandait déjà la vie et le mouvement dans la vallée de la Prahova.

Vers deux heures de l'après-midi, toutefois, le ciel s'ennuagea peu à peu et une forte pluie, qui dura jusqu'au soir, empêcha les paysans d'exécuter devant le couple princier la grande *hora*<sup>1)</sup> et les divers jeux nationaux inscrits au programme.

Un grand banquet offert aux hôtes de marque termina cette solennité à la fois nationale et princière.

---

<sup>1)</sup> La *hora* (*chorus* des anciens) est une danse populaire, à laquelle peuvent prendre part, en une ronde immense, autant de danseurs et de danseuses qu'il en est.

## V.



Les deux années qui suivirent la pose de la pierre angulaire, on travailla très activement; les murs à fleur de sol atteignirent hauteur d'homme, accusant déjà le plan des divers corps de l'édifice, quand, brusquement, la guerre avec la Turquie éclata et vint interrompre les travaux. Pendant deux ans, la vallée naguère retentissante du heurt des outils, des détonations des mines, des appels des ouvriers rentra dans son ancien silence. Confiant dans l'avenir, on eut soin, toutefois, d'exécuter les travaux nécessaires à conserver l'œuvre commencée. Ce chaumage dans la bâtisse eut d'ailleurs pour précieux résultat de mettre à l'épreuve la solidité des fondations et des terrassements déjà achevés. On constata bien quelques dégâts dans les canalisations, qui s'étaient obstruées; mais les murs ne montrèrent ni fissures ni tassements.

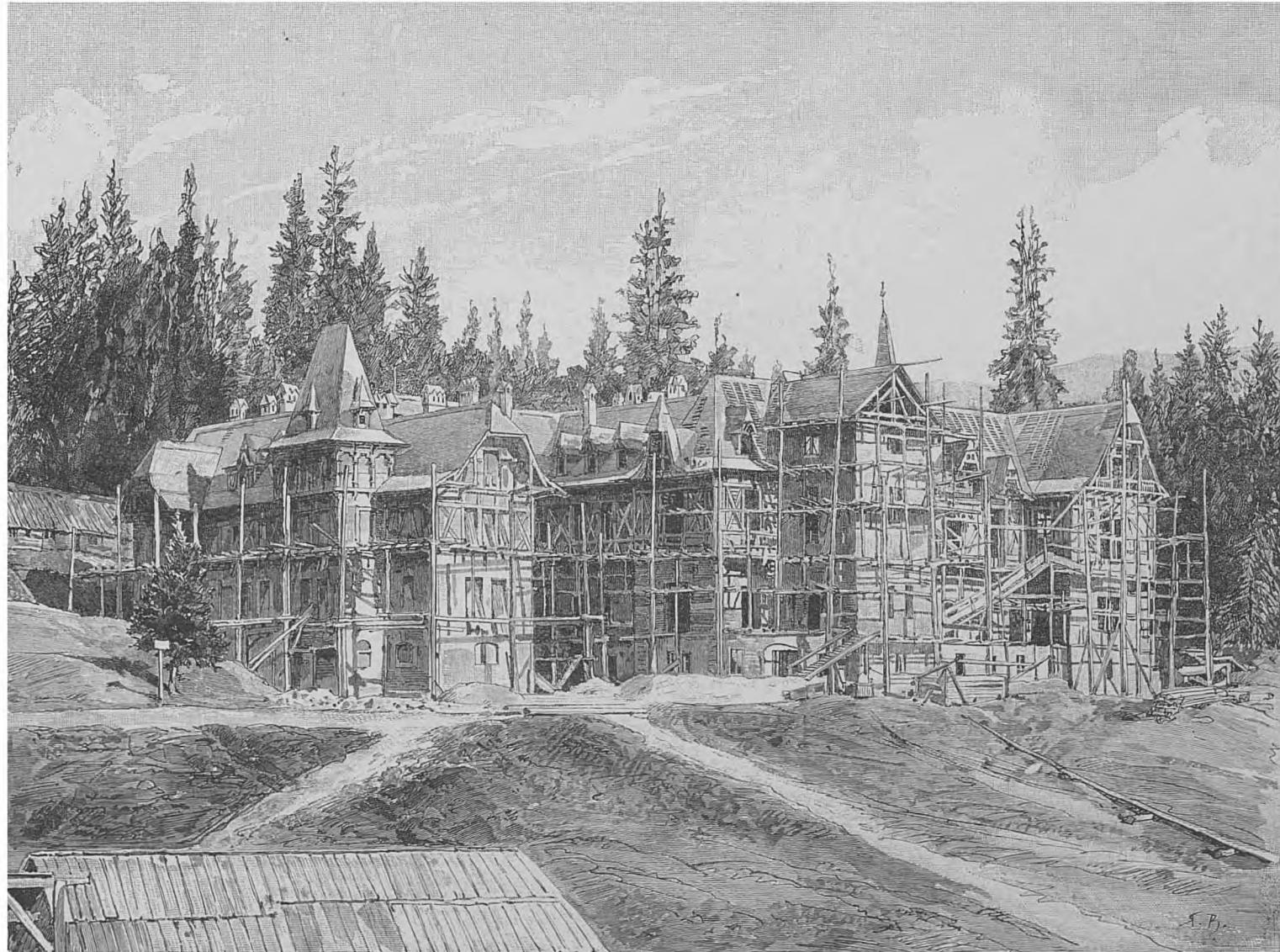
Enfin, au printemps de 1879, l'on put se remettre à l'œuvre avec un nouveau zèle<sup>1)</sup>. L'édifice s'élevait à vue d'œil dans sa grande cage d'échafaudages. Déjà comme à travers une ébauche, on devinait les façades, les tours et les galeries du futur castel.

Dans cet intervalle, la Roumanie avait conquis l'indépendance sur les champs de bataille : le château, commencé pour un Prince vassal du Sultan, allait être achevé, plus fier, pour le Roi autonome d'une nation libre.

En attendant de pouvoir entrer dans leur nouvelle résidence, c'est au pavillon de chasse, terminé en 1881, que le Roi et la Reine, tout en continuant à habiter le monastère, se plurent à recevoir. Chaque jour ils s'y rendaient pour le déjeuner, et c'est déjà dans ce charmant chalet que les envoyés extraordinaires du Portugal, du Brésil et de la Suède furent reçus officiellement, quand ils vinrent présenter au souverain leurs hommages pour la proclamation de la royauté.

<sup>1)</sup> Sur l'importance des travaux, exécutés d'année en année, les chiffres pourraient au besoin parler. Tandis que les dépenses faites pour la construction dépassèrent 800.000 francs pour 1875 et 1876, les frais réunis des trois années suivantes ne s'élevèrent pas à un total de 100.000 francs. A partir de 1879, on affecta à la construction en moyenne un demi-million par année; de sorte que, tout compte fait, la somme de crédits prélevés sur la cassette royale pour l'achèvement, l'aménagement et l'ameublement du château et des dépendances atteignit à peu près six millions et demi de francs.





Le château en construction, 1882.

5\*

Sur la seconde période de la construction, de 1879 à 1883, rien de spécial à consigner, à part les difficultés inhérentes à toute grande entreprise de ce genre.

Notons toutefois qu'à partir de la reprise des travaux, M. Doderer avait cessé de les diriger. Les plans primitifs subirent de radicales modifications, de sorte qu'il ne subsiste de son projet à lui que les seules fondations. Toute la partie supérieure de l'édifice — profil et élévation — a été élaborée ensuite, au fur et à mesure que l'œuvre avançait, sur les indications mêmes du Roi, qui est, en vérité, le principal architecte du château tel qu'il est aujourd'hui.

Pour conduire les travaux, le Souverain s'en remit avant tout à M. Stöhr, qui, plus encore que M. Schultz, fut le fidèle et intelligent exécuteur de sa pensée. L'ardeur avec laquelle il consacra à ce travail son talent et son savoir lui assure une place à part dans l'histoire de Castel-Pelesch, comme dans la reconnaissance du Roi. Mais si grands que soient ses mérites comme maître de l'œuvre, il en a de plus considérables encore comme artiste, que nous exposerons en temps et lieu.

Pour l'heure, laissons-le commander aux équipes diverses des ouvriers, diriger leurs manœuvres, stimuler leur zèle, ne se sentant heureux qu'en voyant la besogne avancer.

Et ce qu'était l'activité déployée sur les chantiers pendant les dernières années de la construction, c'est encore Carmen Sylva qui nous l'apprendra : « Il y avait, dit-elle, des Italiens pour la maçonnerie, des Roumains pour les terrassements, des Tsiganes pour porter la pierre et la chaux. Des Albanais et des Grecs travaillaient aux carrières, des Allemands et des Hongrois au charpentage. Des Turcs cuisaient la brique. Il y eut des contre-maîtres polonais et des piqueurs tchèques. Des Français dessinaient; des Anglais mesuraient et arpentaient. De sorte que sur le chantier on rencontrait cent costumes nationaux et on parlait quatorze langues; dans tous les idiomes, et sur tous les tons on chantait, on jurait, on se querellait; c'était une mêlée pittoresque et bruyante d'hommes, de chevaux, de boeufs et de buffles.

« Pour le Roi, il était constamment sur les échafaudages les plus vertigineux, dirigeant en personne les travaux... Je n'ose pas dire que je n'y grimpai pas de loin en loin, moi aussi, mais seulement pour le plaisir d'avoir retrouvé mes jambes et d'en faire usage; et je redescendais bien vite jaser avec mon vieil ami le Pelesch. »

Un fait curieux, relevé aussi par la Reine-poète et qui montre assez combien le site où l'on bâtissait était encore sauvage, c'est que les ours venaient souvent pendant la nuit rôder sur le chantier, et, le matin, on trouvait autour des fours à briques les massives empreintes de leurs pattes marquées dans la glaise.

Grâce au nombre des ouvriers employés et à l'ardeur des maîtres et contre-maîtres, on parvint à achever l'œuvre — édifice et dépendances — pour l'automne 1883. Il y avait dix ans qu'on y travaillait; maintenant enfin le château allait ouvrir ses portes aux Souverains, et, bien qu'on l'ait encore considérablement enrichi et embelli depuis, il contenait déjà pour les recevoir, avec un mobilier très confortable, un grand nombre d'antiquités, de



tableaux anciens et d'œuvres d'art des plus remarquables. Il ne restait donc plus qu'à inaugurer la nouvelle résidence, solennité qui fut fixée au 7 octobre du calendrier grégorien.

Il y eut de nouveau une grande fête à laquelle on accourut de toutes les parties de la Roumanie et même du dehors. La cérémonie commença selon l'usage par un service divin à neuf heures du matin, à l'église monastique de Sinaïa, en présence de S. S. le Métropolitain-Primat, de nombreux dignitaires de l'État, de l'étranger et de l'armée. Devant le castel, resplendissant dans sa vêtue toute neuve, un bataillon de chasseurs, drapeau déployé et musique sonnante, rendait les honneurs. Dans la cour du château, décorée de verdure et de bannières, le Métropolitain-Primat, assisté de son vicaire et accompagné des moines du monastère de Sinaïa, procéda à la traditionnelle bénédiction de l'eau, qui fut suivie d'un *Te Deum*; après quoi le général Crétzeano, chef de la Maison militaire du Roi, donna lecture du document suivant:

«Nous, Roi Charles I<sup>er</sup> et Reine Elisabeth, sommes parvenus, après deux ans de lutte incessante avec un terrain mouvant, infiltré de sources, à poser au pied des Bouceci la première pierre de cet édifice, en l'an de grâce 1875, neuvième de notre règne. Pendant la guerre pour l'indépendance de la Roumanie, les travaux furent suspendus. Nous sommes entrés dans notre maison en l'an de grâce 1883, dix-septième de notre règne et nous lui avons donné le nom de *Castel-Pelesch*.»

Ce document — qui résume brièvement les phases de la construction, transcrit sur parchemin en lettres artistiques par la Reine elle-même — se trouve actuellement dans un des corridors du château. Il fut signé, séance tenante, par les Souverains, le Métropolitain-Primat et tous les personnages de marque présents qui reçurent à cette occasion, ainsi que d'autres assistants, une médaille commémorative, œuvre du graveur berlinois Kullrich, frappée en souvenir de ce jour et dont on trouvera en tête et à la fin de ce livre une reproduction.

Pendant que la musique entonnait l'hymne national et que les soldats jetaient de joyeux vivats à tous les échos, l'assemblée se dirigea vers l'entrée du château. Là, le maître de l'œuvre, M. Stöhr, présenta au Souverain, sur un coussin de velours, la clef du castel enfin achevé. Avec cette clef artistement travaillée, le Roi entra dans sa résidence par la porte d'honneur qui, pour le dire en passant, est de tous points une merveille, tant pour les vantaux en bois sculpté que pour l'armature métallique.<sup>1)</sup>

La clef remise au Maître de la maison et la grande porte solennellement ouverte, le cortège gravit le grand escalier, précédé du Métropolitain-Primat, qui procéda selon le rite usuel à la bénédiction de toutes les salles du château. Cette sainte action accomplie, on servit un magnifique repas qui réunit tous les hôtes de distinction et au cours duquel le Roi porta le toast suivant: «J'ai construit ce château pour attester d'une façon durable que la Dynastie

<sup>1)</sup> La boiserie, artistement travaillée, est sortie des ateliers du sculpteur de la Cour, M. Stöhr; la serrurerie, particulièrement remarquable, de ceux de M. Pulz, à Berlin. Cette dernière, un spécimen dans son genre, a été exécutée sur les ordres du Roi en deux exemplaires, dont le second a été donné au Musée des Arts industriels de Berlin.





Le pavillon de chasse.

librement élue par la nation est profondément enracinée dans ce beau pays; pour qu'il témoigne que nous sommes en communauté d'amour avec notre peuple et que nous avons une confiance sans bornes en l'avenir de notre chère patrie. C'est pour moi un devoir sacré et en même temps l'accomplissement de l'un des vœux les plus sincères de mon coeur que d'élever dans notre nouvelle maison ce premier verre rempli de vin roumain, à l'honneur et à la prospérité de la Roumanie. Dieu protège notre chère Patrie!»

Ces paroles furent accueillies avec enthousiasme par l'assistance, qui acclama le Roi et la Reine par de chaleureux vivats. En réponse à ce toast, le prince Démètre Ghica, président du Sénat, porta, comme représentant de la nation, la santé de la Dynastie. Puis le poète Alexandri, alors dans tout l'éclat de son talent, prononça les paroles suivantes: «Du temps de nos ancêtres, quand un prince ou un grand boyard entrait dans une maison neuve, le peuple se rassemblait devant la porte et lui exprimait ses vœux en cette forme: «Que vous ayez autant d'honneurs et de victoires qu'il est à la maison de poutres et de briques, autant de bonheur et de gloire qu'il est aux murs de grains de sable.» Tel le souhait traditionnel qu'à notre tour nous présentons aujourd'hui à Leurs Majestés au nom de la nation toute entière... Que la bénédiction divine et l'amour du peuple soient à jamais Leurs hôtes dans leur nouvelle demeure, féerique comme un *Conte du Pelesch!*» Ensuite ce fut le tour de M. C. A. Rosetti, le président de la chambre des députés. Dans une improvisation aussi brillante qu'inattendue, il porta la santé du couple royal, en mêlant à ses paroles des hommages particuliers à l'adresse de la Reine Elisabeth, à la fois Princesse de grâce et Princesse de lettres. Pour finir vinrent deux toasts: l'un de S. Ș. le Métropolitain-Primat, qui parla au nom du clergé, l'autre du général Cernat, qui parla au nom de l'armée «formée par le Roi Charles et conduite par lui aux victoires de la guerre pour l'indépendance.»

Avant de se lever de table, le Souverain remercia encore l'Éphorie des Hôpitaux de la gracieuse hospitalité qu'elle lui avait accordée, durant tant d'années, au monastère de Sinaïa ajoutant que le couple royal en garderait toujours le meilleur souvenir.

Le soir de ce même jour, où ils avaient pris définitivement possession de leur nouvelle demeure, le Roi et la Reine daignèrent bien recevoir encore, en dépit des fatigues de la fête, une soixantaine de personnes, amenées par le train-éclair de Paris-Constantinople, inauguré à cette même date. C'étaient des ingénieurs, des directeurs de chemins de fer, des hommes d'état, des journalistes à qui les Souverains voulurent bien faire les honneurs de leur nouveau château.

Ainsi fut célébrée, huit ans après l'inauguration des travaux, la pose de la dernière pierre de Castel-Pelesch, de cette belle résidence à laquelle un grand nombre d'artistes et des milliers de bras avaient travaillé pendant dix ans; mais, maîtres ou manœuvres, tous n'ont concouru qu'à réaliser une seule pensée, la pensée du Roi Charles lui-même, conçue avec hardiesse et voulue avec fermeté.

Les chapitres suivants, où nous décrirons les dedans et les dehors du castel, vont nous faire voir comment cette pensée a été actualisée.





## VI.



Si le château était terminé, le parc toutefois était loin de l'être. Il suffit de songer que toutes les avenues et les promenades de Castel-Pelesch ont été établies sur des pentes qui avaient en moyenne une inclinaison de 30 degrés et plus, pour imaginer quels importants ouvrages de nivellement il restait encore à exécuter, pour leur donner l'aspect avenant qu'elles offrent aujourd'hui. Mais ce n'est qu'après coup, la construction une fois achevée, et quand l'enchantelage du gros matériel eut cessé, qu'on put se mettre, sans risque d'être trop dérangé, à cette tardive et dernière besogne.

On commença par agrandir, devant et derrière, la plate-forme sur laquelle se dresse le castel, afin de le dégager de la montagne où il était acculé, et d'élargir l'étroit plateau où il était assis. Grâce à ces développements apportés au projet primitif, on parvint à aménager, en amont du château, un accès aux voitures, tout en créant en aval, sous la façade même, une terrasse assez large pour jouir, avec le recul nécessaire, d'une vue totale de l'édifice.

Mais ce n'est pas sans peine que cet heureux résultat a été obtenu; car les déblais, reportés du flanc de la montagne au pied de la façade, où la pente tombait presque perpendiculairement vers la vallée, furent loin de suffire à la création de la plate-forme voulue. Force fut, pour l'achever, d'amener, coûte que coûte, de la terre de plus loin: c'est sur la montagne en face du château qu'on dû l'aller quérir, on devine au prix de quels travaux. Les gens de Sinaïa se rappellent, du reste, encore le funiculaire aérien qu'on construisit à cet effet, et sur lequel, comme sur un pont suspendu, flottant très haut au-dessus de la vallée, roulèrent, pendant des mois, les vagonnets chargés de terre. La forêt elle-même s'en souvient aussi, puisqu'elle garde, encore visibles, les traces de la percée, pratiquée alors pour tendre les câbles de transfert, qu'étaient de hauts échafaudages. Un seul fait dira, d'ailleurs, l'importance de ces charriages: c'est que la crête de la montagne en fut dénudée sur une étendue telle qu'on put, dans la suite, y installer toute la place d'armes du bataillon de chasseurs caserné, chaque été, à Sinaïa. On ne s'étonnera pas de ce résultat inattendu, si l'on songe qu'on a remué de la sorte plus de 20,000 mètres cubes de terre: ce n'est qu'à ce prix qu'on est parvenu, non seulement à achever la plate-forme du château et à déployer les avenues qui y mènent, mais à installer encore dans toute la vallée des promenades aussi faciles qu'agréables,



et à créer, enfin, entre les diverses dépendances — corps de garde, pavillon de chasse, communs — ces heureuses alternatives de prairies et de massifs boisés, si ingénieusement combinées qu'elles font à la fois l'agrément de la vie et le plaisir des yeux. Quant à la terrasse qui s'éploie devant le château, admirablement exposée au soleil, on n'a pas tardé à la transformer en un



Terrasse avec jardin devant le château.

jardin de luxe des plus élégants, orné d'un superbe jet d'eau, dont la mouvante fusée agite dans l'air, à une hauteur vertigineuse, un gracieux et fier panache d'écume.

Mais, en exécutant ces multiples terrassements, on ne rencontra pas de moindres difficultés qu'en posant les fondations mêmes du château : à chaque coup de pioche les sources, dont la montagne était comme moulinée, sortaient de leurs repaires; l'eau jaillissait menaçante,

causant dans les tranchées des éboulements tels que nombre des tuyaux déjà posés en furent déjetés et même brisés comme verre. Ce fut une seconde campagne, plus opiniâtre encore que la première, contre les éléments déchaînés. Et de rechef on n'en vint à bout qu'en les disciplinant : le sol fut drainé sur une grande échelle et sillonné d'un vaste réseau de canaux, établis tous à une profondeur de 4 à 5<sup>m</sup>, sur la couche d'argile imperméable à l'eau. Mais nul ne devinerait aujourd'hui, en voyant les rampes aisées qui montent au château, et les pentes douces qui en descendent, que tous ces terrains-là sont aussi parcouru d'aqueducs qu'une main l'est de veines. Il faut en être prévenu pour s'en douter. J'ajoute encore qu'en faisant ces drainages on reconnut la nécessité de protéger à nouveau les murs de fondation du castel : pour empêcher la montagne de glisser sur l'édifice et de l'ébranler, on construisit, à un mètre environ du mur principal, et plus robuste que celui-ci, un mur de soutènement en appareil polygonal ; et c'est entre ces deux murs que court actuellement le canal qui collecte toutes les infiltrations environnantes, en même temps qu'il égoutte toutes les eaux superflues du château. Voûté, profond de 5<sup>m</sup>, sur 1<sup>1</sup>/<sub>2</sub><sup>m</sup> de large — ce qui permet de le tenir, sans peine, en bon état — ce canal garantit définitivement les substructions du bâtiment de toute atteinte par l'humidité.

Si certains travaux — tels ceux dont nous venons de parler — étaient commandés par des nécessités pratiques, d'autres, que l'on ne saurait encore moins passer sous silence dans cette monographie, répondaient à des exigences esthétiques. Ce n'était pas tout que d'avoir drainé et nivelé, il s'agissait maintenant de refaire aux surfaces gagnées une robe verte et fleurie. Or, il y avait là plus de six hectares de terrain inculte, couvert de gravats, de cailloux, de briques, de copeaux et de tous les débris de la construction plus ou moins bien écobués. Dans l'impossibilité de faire pousser le moindre brin d'herbe sur un sol pareil, il fallut, avant tout, le revêtir d'une couche de terre végétale. Et même cette besogne faite, c'eût été peine perdue d'y répandre des semences : les fréquentes averses auraient trop vite lavé terre et graines. Il ne restait donc, pour obtenir des pelouses, qu'à tapisser cette vaste surface, pied à pied, de plaques de gazon ; mais ces plaques elles-mêmes, c'est sur un alpage éloigné, à 500 mètres au-dessus du château qu'on dût aller les chercher, et c'est de là qu'on les amena dans la vallée — on voit d'ici ces interminables caravanes — à dos de cheval ou sur des traîneaux de branchages.

A ce propos, on ne saurait assez regretter que les plantes alpines, délogées avec leurs mottes de gazon — tels la gentiane jaune, les saxifrages blancs, les digitales pourpres — n'aient pas survécu dans leur nouvel habitat. Toutes, une à une, ont succombé, en effet, sur ce sol nouveau, étouffées par les graminées et les mousses plus fortes, en cette muette bataille pour la vie que les plantes elles-mêmes se livrent entre elles. Ainsi furent créées, néanmoins, entre les parties boisées du parc ces pentes gazonnées, d'un vert si gai, au bord desquelles les sapins sombres montent leur garde séculaire, en d'héroïques et fières attitudes.

Et personne ne se douterait, à voir ces ruisseaux idylliques, ces prairies alpestres, ces horizons forestiers, qu'il s'agit ici d'une œuvre achevée à grande peine ; chacun prendrait plutôt



cet ensemble, tant il est romantique et conforme au site, pour un caprice de la nature — alors qu'il est, bel et bien, un triomphe de l'art.

Tout en aplanissant les escarpements qui entourent la résidence, on construisit aussi les grandes voies d'accès qui y mènent. La principale, qui part de la chaussée, est bâtie en corniche sur la rive gauche du Pelesch; pénétrant dans la gorge au-dessus de la buanderie et de la scierie, qu'on aperçoit au bord du torrent, elle passe à côté des écuries; et, commode aux piétons non moins qu'aux voitures, ombragée d'arbres sur presque tout son parcours, elle gravit l'esplanade où se dresse le château, avec une inclinaison maximale de 10% sur une longueur de plus d'un kilomètre. Praticable dès le début de la construction, quoique laissée fruste à l'origine, elle fut plus tard corrigée encore, puis macadamisée avec soin. Du côté de la montagne qu'elle prend en écharpe, un mur de soutènement, ayant hauteur d'homme,



Parc avec les canons de Plewna devant le corps de garde et les communs au second plan.

la garantit des éboulements sur presque toute sa longueur; de l'autre côté, au revers du ravin, elle est munie d'un élégant garde-fou en fer, le long duquel sont échelonnés les réverbères électriques. Telle qu'elle est, aussi féerique le soir que de jour, c'est une route de montagne pour le travail d'art et une avenue de parc pour l'agrément décoratif.

En-dessous du château, un pont en grès bleu des Carpathes enjambe le torrent en trois sauts de voûte. Ici débouche, dans la chaussée principale que nous venons de suivre, une seconde route. Bâtie sur la rive droite du Pelesch, elle a pour point de départ la gare; prenant en lacets la colline où s'élève le monastère, elle traverse le nouveau préau du couvent, et, décorée depuis là du nom d'avenue Carmen Sylva, elle longe la forêt jusqu'à ce qu'elle atteigne au pont mentionné. En cet endroit elle rejoint la grande avenue, qui nous amènera graduellement, en passant auprès de l'usine électrique dissimulée dans les arbres, et devant



le corps de garde, posté comme une sentinelle au bord de la route, par une belle courbe, à la plate-forme du château. A remarquer aussi, érigée dans l'amplitude de cette courbe, la stèle commémorative, offerte au Roi par ses plus proches parents, à l'occasion du 25<sup>me</sup> anniversaire de son règne.

Il faut avoir assisté à une fête à Castel-Pelesch, pour se représenter combien tout cet aménagement est bien compris : arrivées d'hôtes princiers salués au passage par la garde alignée derrière les canons de Plewna; défilé de cavaliers en grande tenue et de riches équipages en grand gala; parade de la garde montante et descendante, — tout a été disposé pour permettre aux pompes officielles de se déployer avec la plus d'aisance et de magnificence possibles.

Mais, en temps ordinaires même, le parc, libéralement ouvert au public, ne manque pas d'animation : les robes d'été des mondaines en villégiature à Sinaïa, les habits clairs de leurs cavaliers, les costumes nationaux des paysans, les caravanes bizarres des touristes, les uniformes des officiers, tous ces passants et ces promeneurs mettent de jolis groupes et de joyeuses couleurs parmi les verdure des prés et des forêts. Ajoutez à cela, comme *Leitmotif* inséparable de ce tableau moitié mondain et moitié sylvestre, les perpétuelles sonneries des clairons militaires qui s'exercent et remplissent les grands bois comme de lointains appels de chasse.

Outre les deux chaussées principales que nous venons de mentionner, le parc est sillonné par plus de 3500 mètres d'autres chemins : les uns mettent en communication les dépendances du château, les autres sont de pures promenades d'agrément. Pour être complet, il faudrait citer aussi les innombrables sentiers, percés dans la forêt. L'un des plus aimés, surtout de Carmen Sylva, suit le cours romantique du Pelesch et s'enfonce dans la gorge, au long de cascates, presque jusqu'aux rochers où le torrent prend sa source; de cet endroit, il monte en zigzags jusqu'à la «Prairie-de-la-Reine», située à 1500 mètres d'altitude — un bel alpage, où paît, tout l'été, dans le bruit harmonieux de ses cloches, un beau troupeau de vaches du Tyrol. On y trouve aussi une laiterie modèle, d'où proviennent le lait et le beurre exquis que l'on sert au château.

D'autres sentiers, moins pénibles, conduisent sous bois à la cascade de l'Urlatoare; il en est aussi un qui, tracé par le Roi lui-même, longe l'orée de la forêt, au-dessus de la chaussée nationale, et présente, à chaque méandre, de ravissantes échappées sur la montagne et la vallée de la Prahova.

Quant aux dépendances — une dizaine de bâtiments, nécessaires à un train de Cour aussi largement hospitalier — elles sont réparties dans le parc, d'une façon à la fois pratique et pittoresque : les plus essentielles, comme le corps de garde et les grandes écuries, heureusement mises en vedette; les moins importantes, comme la buanderie et l'usine électrique, masquées par les arbres. On remarquera particulièrement, pour leur gracieuse architecture et leur charmante situation, les communs et le pavillon de chasse, sis davantage vers le haut de la vallée et qui imitent, comme style, les chalets suisses, aux longues galeries découpées à jour.

Pour le pavillon de chasse, on sait que l'on est occupé actuellement à l'agrandir pour en faire la résidence des héritiers de la Couronne, le Prince Ferdinand et la Princesse Marie de Roumanie.<sup>1)</sup>

Tout ce qui précède aura, sans doute, fait voir que le tracé du parc n'est pas moins bien approprié au milieu que l'architecture même du château. Il est dû à M. Knechtel qui, en sa qualité d'ancien jardinier-chef de feu l'empereur Maximilien, avait déjà fait ses preuves, en créant les remarquables jardins du palais de Mexico.

Il va sans dire qu'il ne pouvait être question ici, ni d'un aménagement dans le style Le Nôtre, ni d'un jardin à bassins et à terrasses symétriques comme ceux des villas renaissance ou des palais français du XVII<sup>e</sup> siècle. On n'a pas songé non plus à rivaliser avec la nature ambiante, en parodiant en rocaille les grottes, les antres et les cascades, chers au goût baroque. On a, d'autre part, également écarté les enfantillages romantiques, en évitant les chaumières, les ermitages, les kiosques fantaisistes, les petites chapelles gothiques. Le seul caprice de ce genre, qu'on se soit permis, c'est de donner au corps de garde l'aspect d'un modeste manoir en ruine. Pour le reste, on a respecté le site, en rendant seulement plus accessibles les beautés dont il est si richement doté; en perçant des chemins à travers la futaie séculaire; en captant les sources jaillissantes qui maintenant s'épanchent en fontaines et en jets d'eau; tandis que, çà et là, on a barré le cours d'un ruisseau pour créer une nappe bleue sous les arbres. Il faut avoir erré, de massif en massif et de site en site, par tous les sentiers qui sillonnent le parc royal, pour se faire une idée des environs du château et des ravissantes surprises qu'il réserve aux promeneurs.

Installé dans une forêt, il n'a naturellement pas nécessité de grandes plantations d'arbres. L'architecte s'est surtout appliqué, par l'importation de quelques essences exotiques, — conifères d'Amérique et de l'Himalaya, qui n'ont d'ailleurs pas tous supporté le changement d'habitat — à combiner pour l'œil d'habiles transitions entre la haute forêt primitive et les prairies verdoyantes. Seul le parterre qui avoisine immédiatement le château, a été traité dans le goût du XVI<sup>e</sup> siècle italien. Un beau banc en style renaissance, rappelant l'exèdre de Mamia à Pompéïa, s'arrondit à l'une des extrémités de la terrasse et l'enclôt par une belle courbe qui met, dans le romantisme général du site, une ligne et une note classique aussi discrète que charmante. Un jet d'eau monumental, dont la fusée s'élève à 22 mètres, des statues à demi-voilées dans les verdure, un portique à voûtes surbaissées tout enguirlandé de vigne vierge, d'élégants candélabres électriques répartis avec à-propos le long des chemins, des vases en majolique échelonnés dans les massifs, des plates-bandes de fleurs affectant l'apparence d'une moquette artistement composée, tout cela — avec un couple de canons enlevés aux Turcs dans la guerre de l'indépendance et placés comme trophée héroïque devant la cour d'honneur — forme un ensemble à la fois très varié de couleur et très significatif d'aspect. Parmi tant de choses curieuses, j'oubliais de mentionner une intéressante salle d'armes, située sous la

<sup>1)</sup> Ce travail a été confié à MM. Eisenlohr et Weiglé de Stuttgart qui sont aussi les architectes des grandes écuries et de la buanderie.

grande tour. On y verra, à travers une belle grille, à côté de vieilles armures, montant la garde, de bizarres vantaux de bois, blindés de fer : c'est la porte de Widdin — relique patriotique de la guerre pour l'indépendance — conservée là, toute trouée par les balles et les obus et telle que les soldats roumains l'arrachèrent de ses gonds pour l'offrir en prémice de victoire à leur chef le Roi Charles.



Parterre de fleurs devant le château.

Pour en revenir à la terrasse au pied du château, c'est à l'embellir que le jardinier a mis le plus de soin et d'art. Mais établir des plates-bandes à une altitude de 1000 mètres au-dessus de la mer n'était pas une tâche aisée, et le maître-fleuriste qui s'en est acquitté, a dû se livrer à bien des épreuves infructueuses avant de reconnaître quelles plantes supporteraient les rigueurs du climat. Il a commencé par organiser un petit jardin d'essais, où il poursuit, du reste, encore



aujourd'hui, ses expériences en vue de varier, de plus en plus, sa flore horticole. Inutile d'ajouter qu'il dispose de grandes serres pour conserver les plantes pendant l'hiver. C'est là aussi qu'il prépare les semis et les boutures dont il a besoin pour la saison et qu'il doit avoir sous la main, dès le mois de juin. Et comme la saison est très courte sur ces hauteurs et, par conséquent, la croissance végétale minime, il se voit réduit à n'employer pour ses massifs et ses boulingrins que de petites plantes naines comme celles des Alpes. Mais en les groupant, très près les unes des autres, il parvient néanmoins, tant par le feuillage que par la fleur, à produire de fort jolis effets de couleur. Parmi les espèces de stature plus développée — sans parler des nombreuses plantes décoratives gardées en serre ou sous paillis en hiver — on verra sur la terrasse de Castel-Pelesch de très complètes collections d'asters, de dahlias, de chrysanthèmes, et surtout de roses. Dans les conditions que nous venons d'indiquer, on comprendra que, sans être spacieux, ce jardin de luxe puisse réclamer, pour être dignement entretenu, plus de travail et d'attention que bien d'autres. Plus de 33,000 plants, élevés en pots, sont mis en terre au printemps et groupés dans des plates-bandes, où ils s'épanouissent, tout l'été, dans l'encadrement des pelouses, en d'agréables dessins et de joyeuses floraisons; ils demeurent là jusqu'au mois de septembre; aux premières gelées, on les couvre de toiles pendant la nuit en vue les conserver plus longtemps, mais, le plus souvent, c'est en vain.

Pour nous résumer — sauf la terrasse du château qui rappelle les jardins classiques — le parc dans son ensemble est traité plutôt à l'anglaise, c'est-à-dire que, loin de violenter la nature, on l'a respectée, mais en l'apprivoisant — si je puis dire ainsi — en y établissant des chemins pour les piétons et pour les voitures, en y ménageant de belles perspectives, ici sur le château, là sur la montagne, ailleurs sur quelques fonds de gorge pittoresques.



## VII.



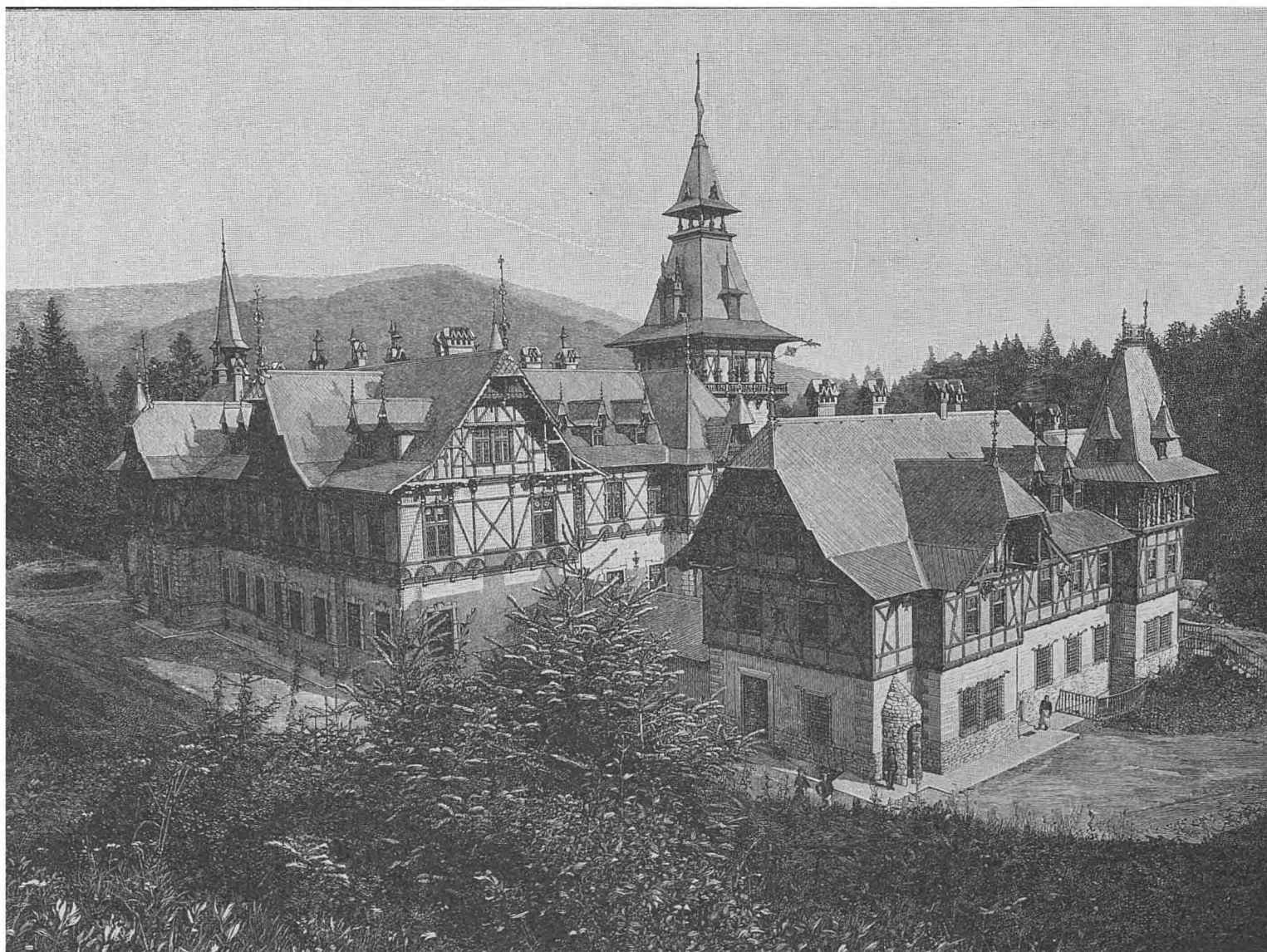
es lecteurs qui voudront bien, pour s'orienter, jeter un coup d'œil sur la vue à vol d'oiseau de Castel-Pelesch, verront que le château se compose d'un édifice central avec cour intérieure, flanqué à droite d'une méniane à double étage, et à gauche d'une aile accrochée au corps principal par deux galeries, qui enceignent une deuxième cour, la cour d'honneur, à laquelle nous reviendrons à l'instant.

Pour la méniane, rattachée du côté sud-est au corps principal, elle enclôt un ravissant jardin qui, tout l'été, embaume l'oranger et l'héliotrope; formant en bas un promenoir à voûte surbaissée, en haut une terrasse à ciel ouvert, ce portique offre, selon l'heure et la saison, un égal agrément : par la grande chaleur, on pourra y prendre le frais sous d'ombreuses arcades; le soir, y respirer la brise des monts à l'air libre. Pittoresquement envahi de vigne vierge, il a pris déjà un cachet de vétusté qui évoquerait l'idée d'un vieux manoir abandonné, n'étaient les plates-bandes qu'il enserme et dont les dessins minutieux, dominés par un élégant jet d'eau à figurines, dénotent des soins très actuels.

Comme pendant à ce portique, on a réservé, ainsi que nous l'avons annoncé déjà, au nord-ouest du corps central un espace carré pour la cour d'honneur, fermée de toutes parts, sauf du côté de la façade, où deux grandes voûtes servent d'entrée et de sortie aux voitures. Au-dessus de ces voûtes, il y avait naguère aussi une terrasse ouverte qui est remplacée aujourd'hui par la nouvelle salle de fêtes.

En pénétrant au milieu de cette cour, on aura, comme nous venons de l'indiquer, à droite, l'édifice central avec la grande porte qui accède à l'escalier d'honneur; à gauche, le bâtiment d'aile qui renferme dans les sous-sols les caves, la cuisine et l'office et, à l'étage, les appartements destinés au personnel de la Maison Royale. Ces deux grands corps de bâtiment sont reliés entre eux : du côté de la vallée, par la salle de fêtes, dont nous parlerons plus tard; du côté de la montagne, par un corridor en style germanique, sorte de galerie dont les fenêtres à vitraux sont caractéristiquement décorées de types de chasseurs d'autrefois.

Tel est, pour les quatre côtés, l'encadrement de cette cour qui n'est guère animée qu'aux jours de réception; car c'est sur la façade postérieure qu'est située l'entrée ordinaire du château. Un perron de quelques marches la signale à l'œil. De l'antichambre on passe



Le château vu de la hauteur, façade nord-ouest.



aussitôt dans un magnifique corridor richement décoré d'œuvres d'art et formant comme une galerie fenêtrée autour de la cour intérieure du castel.

Sans bruit l'on foule l'épaisse moquette rouge d'un tapis de Smyrne, les yeux tantôt retenus par les vitraux qui ornent les croisées, tantôt attirés par les tableaux accrochés aux parois; et parmi ces derniers il en est de fort remarquables, tout à fait dignes d'un palais



Terrasse au-dessus du portique sud-est.

royal. Je n'en citerai que quelques-uns : deux *Madones*, l'une de Juan Juede de Joannès, entourée d'anges mélodieux, qui surpassent, en douceur de ligne et de physionomie, les plus candides figures de Raphaël; l'autre de Murillo, rappelant à s'y méprendre le chef-d'œuvre du Louvre; un *Concert* de Schœnjans, où, dans une belle patine noire, rougeoient d'opulentes toilettes de femmes. A noter aussi un médaillon à fresque, acquis en Italie et muré dans un des trumeaux; c'est une *Tête de Christ*, auréolée d'or, d'Oliviero da San Giovanni, ferme de dessin et encore très vive de couleur.

Outre ces originaux, on remarquera encore dans ce corridor, arrangé avec tant de luxe, d'excellentes copies d'après Van Dyck, Rubens et Titien. Quelques-unes d'après Martin Schoengauer et Lucas Cranach perpétuent les traits d'illustres ancêtres des Hohenzollern.

Au nombre des souvenirs de famille, il faut ranger aussi un relief tombal,

encastré dans la muraille, qui représente, répercuté en bronze, le monument funèbre d'Eitel-Frédéric II, mort en 1512, et de son épouse, Madeleine de Brandebourg, décédée en 1490; on sait que le tombeau original, une des plus belles œuvres de Peter Fischer, se trouve dans l'église d'Héchingen, au pied du château de Hohenzollern.

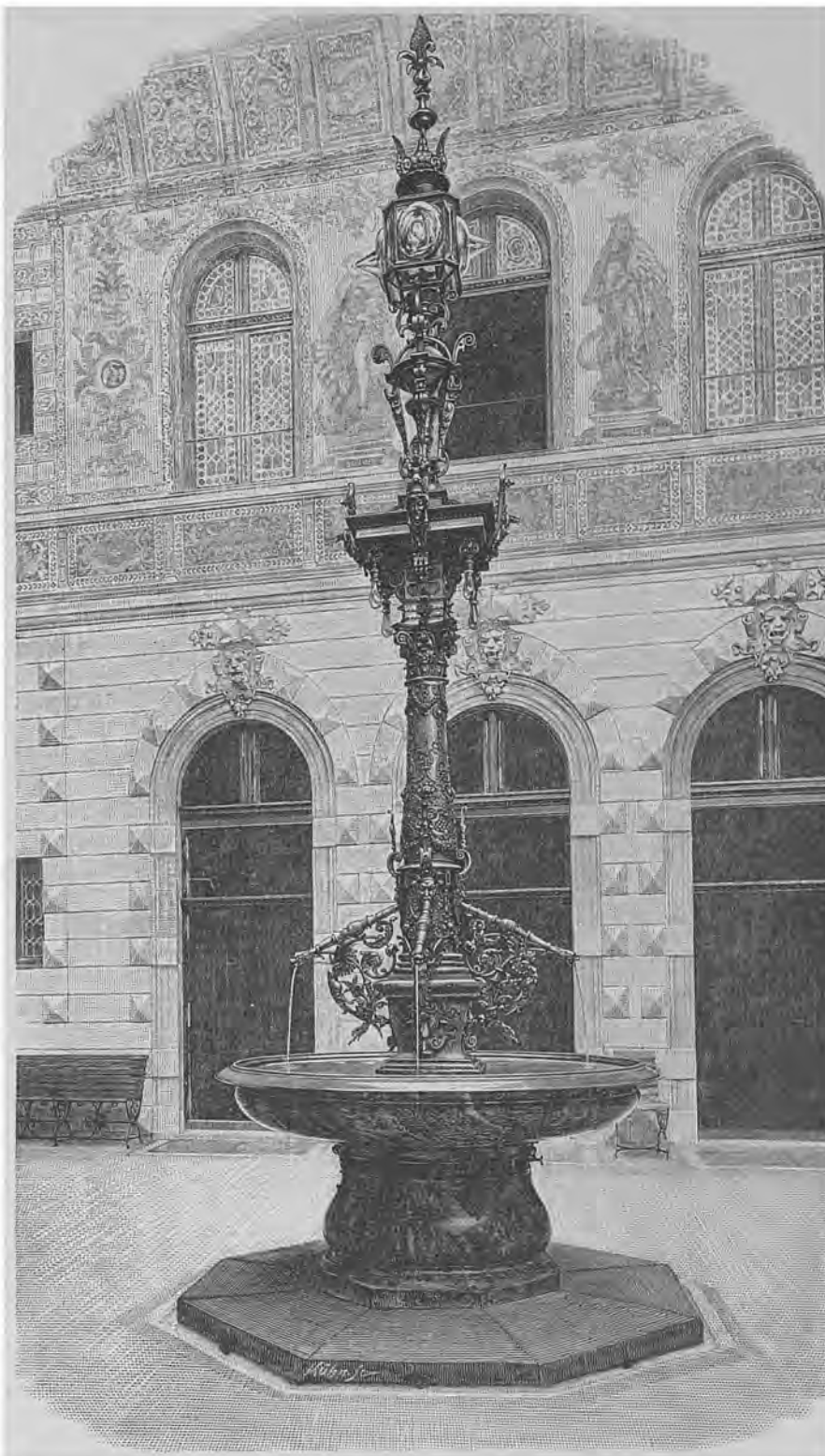
Parmi les curiosités du mobilier, à noter encore un vieux siège à bascule, provenant de l'atelier de Rubens, et dans lequel on aime à s'imaginer que le grand maître flamand s'est reposé jadis.



Rien de plus agréable que la lumière colorée qui tombe des vitraux, rayonne à travers les couloirs voûtés, joue sur les murs peints à fresque, s'accroche aux armes et aux vases du mobilier, vibre sur les tapis et chatoie sur les brocards, les velours et les grenats des grands fauteuils. De vastes glaces, opposées l'une à l'autre, aux deux bouts de l'un des promenoirs, en reflètent et multiplient à l'infini les magnificences et les somptueuses perspectives.

Varié comme il est, ce corridor ne met pas seulement en communication les principales salles du rez-de-chaussée sur lesquelles il ouvre; il sert encore, en cas de réception, de déambulateur mondain et de pièce de dégagement. Des bahuts anciens, des armoires sculptées, des aiguières artistiques, des guéridons émaillés, des cabinets en marqueterie, des crédences ornées de poteries sont alignés le long des murs. A chaque pas, des escabeaux renaissance ou de grands fauteuils invitent à s'asseoir.

Pour peu qu'une des fenêtres soit ouverte, on percevra, dans la placide quiétude qui règne toujours ici, le gazouillis voisin d'une fontaine — une vague et douce musique, un bruit d'eau tombant dans l'eau,



Fontaine dans la cour intérieure.

qui chante monotonement à ce paisible manoir la chûte introublée des heures. Elle provient d'une altièrre et gracieuse fontaine en bronze sculpté<sup>1)</sup>, seule parure architectonique de cette cour centrale. Et si l'on veut bien y jeter un coup d'œil, dans cette cour, on la verra gaîment étoffée de plantes et de fleurs, et les façades tout à l'entour animées de graffitis ingénieux: élégants dessins, sobrement colorés, s'accordant, à ravir, avec l'architecture de la façade et du toit; gracieuses figures, héraldiquement cambrées, évoquant les héros de l'histoire et de la légende allemandes.<sup>2)</sup> Le soir, quand cette cour est éclairée par la lumière électrique, qui filtre, diaprée, des fenêtres environnantes, ou qui l'irradie du haut du pilastre de la fontaine, l'effet n'est pas moins heureux que le jour — quand les rayons et les ombres y promènent, en silence, leurs muettes poésies.

Si de l'entrée, tournée vers la montagne, on arrive, presque de plain-pied, dans le grand corridor, il n'en est pas de même lorsqu'on y pénètre de la cour d'honneur, située en contre-bas, à l'angle ouest de l'édifice.

Les hôtes royaux, qui descendent là de leurs équipages, devant la grande porte d'entrée, ont, pour se rendre aux salles de réception, à franchir d'abord un vestibule d'aspect monumental, luxueusement décoré de vieux bahuts et de sièges anciens. Bien clos et chauffable, ce vestibule s'harmonise, par la forme trapue de ses voûtes surbaissées et de ses lourds pilastres, avec la construction massive et les robustes murailles des souterrains. Son architecture, tout ensemble sévère et cossue, dit assez qu'il marque la transition entre le sous-sol frustement appareillé et les sveltes élégances de l'étage. Comme une préface bien conçue, il avertit les visiteurs qu'ils entrent dans un château royal, car il est à la fois somptueux et grave, et, jusqu'en son ordonnance régulière, il annonce un certain cérémonial. Si luxueux qu'en soit du reste l'ameublement, cette entrée n'est pas encombrée et soutient bien son caractère spécial de passage.

D'un côté, une grande cheminée occupe la muraille; de l'autre, s'ouvre le vestiaire. Comme par une allée de pilastres en marbre coloré, on arrive, sur un chemin de tapis, à l'escalier d'honneur. A droite et à gauche, des portraits ancestraux des Hohenzollern, droits et muets dans leurs armures, vous reçoivent, au nom de leur descendant, le Roi actuel. On aperçoit aussi, encastrée dans les lambris, une plaque en bronze, où a été gravé le lapidaire quatrain suivant, composé par le poète Alexandri pour l'inauguration du château:

Moi, le Roi Charles, J'ai bâti,  
De coeur et d'âme avec mon peuple,  
En temps de guerre mon royaume,  
En temps de paix ma résidence.

<sup>1)</sup> Cette fontaine, pour le dire en passant, sort des ateliers de M. Paul Stotz, à Stuttgart, qui a aussi livré plusieurs garnitures de cheminée fort réussies, sans oublier la pendule du grand salon, dont le travail est aussi distingué que le motif en est génial.

<sup>2)</sup> Tout cet ensemble décoratif est l'œuvre de M. Kott, de Vienne, un ornementiste émérite, à qui sont dus, d'ailleurs, la plupart des plafonds peints et caissonnés du château; pour les peintures ornementales qui les parent, en guise de tapisserie, elles ont été exécutées par de jeunes artistes viennois MM. Matsch, Gustave et Ernest Klimt, alors à son service, et dont nous retrouverons les noms plus loin.



Basses, solennellement larges, les marches montent en pente douce entre de belles boiseries; à partir du palier, l'escalier se divise en deux rampes opposées qui débouchent, parallèlement, sur le corridor même que nous avons parcouru tout à l'heure. Ici, la cage est supportée par de gracieuses colonnes, entre lesquelles la balustrade s'évase en tribune, d'où l'on domine l'ensemble de l'escalier : en face, les superbes fenêtres à vitraux, dont il reçoit le jour; à droite et à gauche, des parois ornées d'une série de portraits de famille.

Cette galerie d'ancêtres commence, comme je viens de l'indiquer, dès le vestibule, par les premiers comtes de Zollern: Wolfgang (948), si ancien qu'il appartient plutôt à la légende qu'à l'histoire, et Bourckardt (1080), mieux connu déjà; elle se continue au bas des marches par leurs descendants Frédéric I<sup>er</sup> (980) et Frédéric IV (1195), et se développe à l'étage en une lignée de princes qui ont vécu du XIII<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, et qui, jusque dans leur costume — les plus anciens bardés de fer, les plus récents vêtus de velours et de soie — trahissent le passage des mœurs guerrières d'autrefois aux habitudes plus douces des temps modernes. Parmi les premiers, il convient de citer Eitel-Frédéric I<sup>er</sup>, qui frappe par sa martiale stature et sa grande épée : célèbre surtout, parce qu'il fut désigné par la diète de Francfort pour aller offrir à Rodolphe de Habsbourg, son beau-frère, la couronne du Saint-Empire; puis Eitel-Frédéric VI, représenté ici dans la cuirasse historique<sup>1)</sup> qu'il portait, comme lieutenant de Charles-Quint, en mourant à Pavie au champ d'honneur. Aussi le peintre a-t-il placé à côté du prince, sur un coussin de velours, l'ordre de la Toison-d'Or, dont l'empereur honora le défunt, pour sa suprême vaillance en cette mémorable bataille.

Tel qu'il se présente, cet escalier forme un très noble ensemble : les colonnes de marbre — dont deux en marbre de Sinaïa — qui en supportent la couverture lambrissée lui donnent de la majesté; les vitraux à personnages qui tamisent la lumière lui prêtent une richesse extraordinaire, de sorte qu'il est, en effet, solennel et superbe. La seule boiserie tient du chef-d'œuvre, tant panneaux, balustres à colonnettes et pilastres de la rampe ont été moulés



Vitrail dans le petit escalier.

<sup>1)</sup> Conservée encore au Musée Impérial, des Beaux-Arts, à Vienne, où elle a passé avec la collection Ambras, dont elle faisait partie.

et sculptés avec art. Le fait est que M. Stöhr, l'émérite sculpteur de la Cour, a réussi là un travail qui, par le style et le goût, fait autant d'honneur au maître artiste qu'au maître ouvrier qu'il est.<sup>1)</sup>

Parvenu au haut de l'escalier d'honneur, nous sommes en face de la salle à manger, où nous allons entrer, non sans jeter, en passant, un coup d'œil, à droite et à gauche des chambranles, sur les deux peintures<sup>2)</sup> d'une belle note colorique qui en ornent la porte : l'une inspirée par la nouvelle *Le Hêtre à feuilles rouges*, l'autre par le roman *d'Hammerstein*, de Carmen Sylva.

Quant à la salle à manger, elle peut passer pour une des pièces les mieux réussies de ce château, pourtant si riche en merveilles. La boiserie en style renaissance est d'une somptuosité extraordinaire : portes et fenêtres sont tout alentour flanquées de colonnes et de frontons ; parois et plafonds offrent, dans leurs lambris, une heureuse combinaison de bois clair et de bois foncé ; et le grand buffet à colonnes, où l'officier de bouche sert le repas, semble une échoppe luxueuse du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'œil se plaît à regarder les caissons tapissés de cuir de Cordoue, à considérer les fenêtres, dont les vitraux figurent des scènes variées de la vie seigneuriale — noces et festins, départs et arrivées, véneries et tournois — à moins qu'il ne s'oublie à contempler les hautes cheminées décoratives qui meublent la muraille, les belles natures mortes dont elles sont surmontées ou à détailler les vieux hanaps en faïences, les coupes en verre de Venise, les calices d'or et d'argent, les multiples poteries d'art, dont consoles et corniches sont parées. Mais aucun de ces détails, si divers qu'ils soient, ne détonne dans l'ensemble ; car ils sont comme noyés dans les superbes tons chauds et sombres que répand l'entourage foncé des boiseries, des tentures et des vitraux plombés, où toute note trop vive s'atténue. Et, grâce aux parois qui constituent un repoussoir aux teintes neutres, pareil à celui d'un fond de tableau, il n'est pas de toilette — de l'habit noir le plus correct à la robe la plus pimpante — qui ne se trouve ici mise en valeur ; empreinte, d'autre part, d'un caractère bien déterminé, cette salle finira par vous transporter à l'âge poétique des vieux châteaux ; et, si tout aménagement de style n'a d'autre but que d'incanter l'esprit en une époque mémorable du passé, la salle à manger de Castel-Pelesch, qui évoque si bien la vie noble d'antan, ne laisse rien à désirer.

Il faut vraiment les toilettes des dames, le satiné des robes claires, les chatoyances des velours, les vives couleurs du costume national — que la Reine porte broché d'or avec la grâce d'une impératrice byzantine — l'éclat plus grave des uniformes militaires, le scintillement joyeux de l'argenterie et des cristaux sur l'éblouissante blancheur du nappage, pour vous rappeler à l'actualité ; mais encore dirait-on, à voir cette table royale ainsi servie, une fête brillante toute moderne, féeriquement envoûtée dans la pénombre d'un milieu d'autrefois. Le

<sup>1)</sup> On pourrait en dire autant de la salle de musique, de toutes les croisées et de toutes les portes du château si admirablement ouvrées, puisqu'elles sortent toutes de l'atelier du même artiste.

<sup>2)</sup> Ces deux panneaux symétriques sont dus au pinceau de M<sup>lle</sup> Hitz, dont nous reparlerons plus tard.



soir, surtout, l'effet est surprenant: les lampes électriques qui constellent le plafond et luisent le long des corniches, répandent une lumière qui, tombant de haut, est loin de paraître crue; absorbée et atténuée par les ressauts et les saillies de la boiserie, elle plane diffuse, immobile et harmonieuse comme un rayon de lune intense, sur les couverts, les meubles et les convives.<sup>1)</sup>

De la salle à manger, une porte admirablement sculptée — encore une merveille de M. Stöhr — conduit à la salle de billard, très confortablement installée. Le long des murs, des banquettes surélevées permettent aux assistants de suivre la lutte engagée, sans gêner les joueurs. Les parois sont couvertes, à hauteur d'homme, d'une agréable parqueterie de bois blanc et brun; au-dessus de cette plinthe, la muraille est habillée de cuir gaufré et étampé qui prend, surtout le soir, de chauds reflets de bronze. Un vieux portrait représentant *Andrea Doria* de Cambiaso, une copie de Van Dyck, et un beau cartel debout dans un angle complètent l'ameublement, enrichi encore par des faïences et des vases précieux, alignés sur les corniches.

Du billard on peut passer, par un bout de galerie vitrée, embaumée de fleurs et de verdure comme une serre, dans une élégante pièce arrangée en chambre turque. Toute tendue de tapis à dessins bleus et rouges, rehaussés d'arabesques d'or, cette chambre orientale est d'une tonalité très gaie, et les sièges — de larges divans installés le long des murs, de fauteuils bas groupés autour d'escabeaux en marqueterie — offrent toute la commodité désirable aux quêtes causeries d'après les repas.<sup>2)</sup>

Le billard communique, en outre, par une grande porte vitrée à plusieurs battants, avec la nouvelle salle de fêtes récemment construite, comme nous l'avons dit, sur une des anciennes terrasses ouvertes du château. La décoration et le mobilier ont été traités ici dans le style mauresque, et, pour un moment, l'on se croirait transporté dans quelque portique de l'Alhambra. Plafond et parois sont tout à l'entour couverts de dorures, sauf une plinthe en carreaux émaillés qui, avec son joli dessin bleu et jaune, forme une heureuse transition entre le dallage et les lambris. Au fond de la salle blanchie dans les ors des parois une fontaine arabe, en marbre de Carrare marqueté de rinceaux rouges et noirs. C'est l'exacte copie d'une fontaine trouvée en Egypte et conservée maintenant au Musée d'Art et d'Industrie de Vienne. L'eau limpide et pure du Pelesch glisse sur le marbre ornementé et met un frais murmure de source dans la salle.

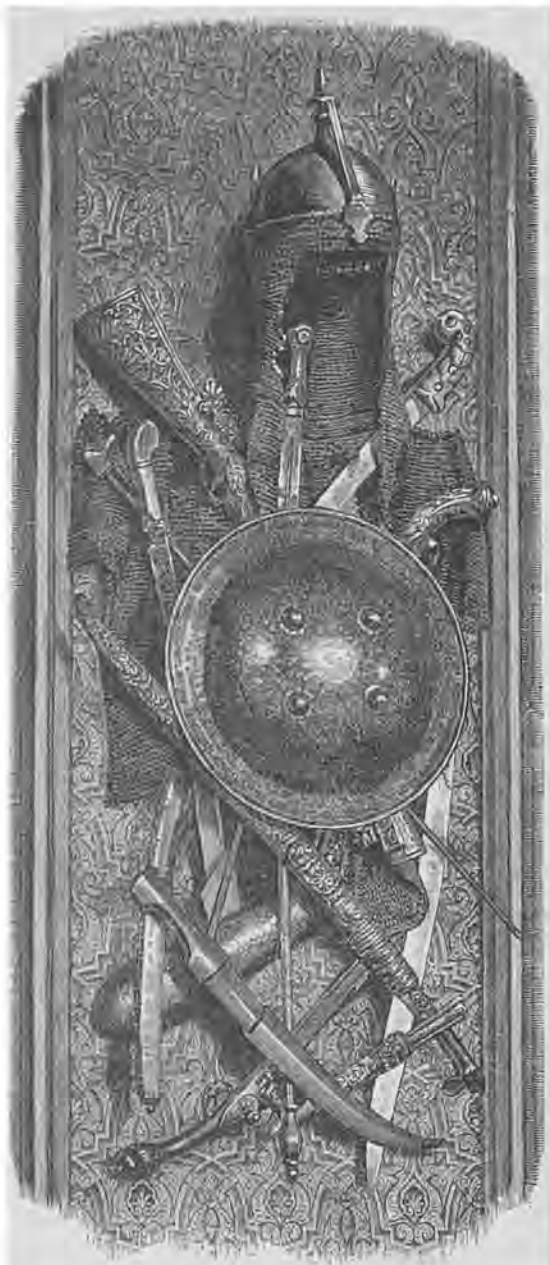
Les grandes fenêtres, dont la lumière un peu vive est adoucie par d'amples rideaux en soie olivâtre, sont noblement encourtinées de lambrequins brochés d'or. Le long des murs s'allongent des banquettes capitonnées, dont le velours aux teintes effacées a été également enrichi de broderies d'or dans le goût mauresque. L'aire même de la salle, laissée vide, est couverte de beaux tapis orientaux — moquette de Smyrne et tissus persans. A tous les trumeaux,

<sup>1)</sup> Cette salle à manger a été aménagée de la sorte par la maison A. Bembé, de Mayence, fondée en 1780 et dont la réputation est allée grandissant. C'est la même maison qui a composé l'ameublement du grand salon, du théâtre, du billard, du boudoir de la Reine, des appartements privés du Roi et du Prince de Roumanie.

<sup>2)</sup> L'ensemble de cette chambre, à laquelle on a réservé une place spéciale dans la grande tour, constituait, pour le dire en passant, une des merveilles de l'ameublement à l'exposition de Vienne en 1873.



décorés de consoles à tablettes d'onyx, sont accrochés de pittoresques trophées d'armes orientales<sup>1)</sup>; et parmi tant de symboles vainqueurs, alignés triomphalement dans toute la longueur de la pièce, on ne manquera pas de reconnaître plusieurs queues de pacha d'autrefois et quelques



Trophée d'armes orientales dans la salle mauresque.

étendards turcs, conquis dans la dernière guerre. A signaler encore, d'entre les curiosités du mobilier, un grand encensoir persan, minutieusement travaillé à jour, ainsi que quelques vases mauresques en cloisonné qui ornent les niches pratiquées dans les parois. Le plafond, surtout, est charmant, avec ses caissons fleuronnés et sa poutraison enjolivée de gracieuses arabesques, or, azur et carmin; cinq lustres y pendent symétriquement, — des lustres tels qu'il en est dans les mosquées, en forme de cloche, mais où flambe, le soir, au lieu d'huile sainte, une couronne de lampes électriques, discrètement teintées de rouge et d'orange. Tel qu'il est, avec l'or ruisselant partout — en arabesques sur les parois, en astragales le long des solives, en broderies sur le mobilier — ce hall oblong fait véritablement l'impression d'une salle de fêtes luxueuse et brillante. Le jour, quand la lumière y entre à flots par les grandes fenêtres en encorbellement, il reluit et resplendit comme les palais féeriques des *povestes*<sup>2)</sup> roumaines; le soir, quand l'éclairage électrique y épand ses clartés colorées, l'effet n'est pas moins merveilleux; — seulement les ors, au lieu de s'aviver de reluisances jaunes et claires, s'embrasent de tons rouges et chauds qui sont des plus harmonieux; de sorte qu'à toute heure cette salle, en style oriental, où les toilettes sont comme noyées dans un poudroiment de soleil levant, a vraiment de radieuses magnificences.

Le grand salon, dans lequel on parviendra, d'ici, en traversant de nouveau le billard et le corridor, est beaucoup plus froid et cérémonieux. On devine tout de suite qu'il doit servir à des réceptions officielles; si tout y est brillant, tout y est aussi correct et réservé, fastueux sans

<sup>1)</sup> L'ameublement de cette salle est dû à M. W. Stöger de Vienne, qui a aussi composé les trophées avec des armes de la collection royale. La décoration picturale est de M. Kott, déjà cité, et l'ornementation sculptée de M. Diez, de Vienne.

<sup>2)</sup> Contes populaires roumains.

rien d'abandonné, poli sans rien d'intime. Le meuble, turquoise, chatoie entre le vert clair et le bleu tendre, moiré d'argent sous la lumière frissante. Les grands lustres et les glaces, en verre de Venise, se teintent de polarisations insaisissables. Le parquet luit, barré des reflets lumineux qui tombent des fenêtres, et l'on pressent que les paroles, échangées dans cette salle, doivent être, elles aussi, courtoises, nuancées et indéfinies, comme les étoffes, les tentures et les draperies qui en gardent le secret.

Le problème compliqué qu'il s'agissait de résoudre, en composant tous ces appartements, c'était d'accommoder le caractère d'un style ancien aux dernières exigences du confort. Et l'on conçoit facilement qu'asservir les formes de la renaissance allemande à l'éclairage électrique et au chauffage aérien, qu'on ignorait parfaitement au XVI<sup>e</sup> siècle, n'était pas chose aisée. A force de chercher, cependant, les artistes ont fini par trouver d'heureuses adaptations, notamment pour les appareils d'éclairage. Ils ont réussi, en effet, à donner des formes particulières non seulement aux lampes à incandescence, mais aussi aux lustres eux-mêmes, où elles flambent, de façon à les approprier au style et à la décoration des divers locaux qu'ils éclairent.

Mais cet accommodement des formes anciennes aux inventions nouvelles n'a pas été réalisé partout avec le même bonheur; c'est, en particulier, le cas dans le grand salon où nous sommes. Tandis que, dans la plupart des autres pièces, le mobilier, de structure robuste, s'harmonise parfaitement avec le décor fixe des parois, il y a ici un peu de disparité entre la parure architecturale de la salle et sa parure mobile; entre les plinthes, les portes, les plafonds et les fenêtres d'une part, et les courtines de soie, les divans en peluche, les tentures de satin et l'élégance toute moderne des fauteuils et des sièges d'autre part. On a eu beau, pour atténuer ces contrastes, dorer les moulures, orner le plafond d'une belle allégorie de la science et de l'art, peindre dans les voussures des portes des paons aux plumes miroitantes: ils demeurent sensibles malgré tout, et les belles toiles qui décorent la salle ne sont pas de nature à les masquer davantage.

Dans ce salon si clair, si brillant, si propre aux réceptions diplomatiques, où tant de questions actuelles se sont posées et se poseront encore, on s'attendrait à trouver des portraits de souverains ou d'hommes d'Etat, des tableaux historiques, un peu officiels même, représentant les principaux événements — batailles, congrès ou jubilés — de notre temps. Si le portrait d'*Isabelle des Pays-Bas* par Rubens, si celui d'un *Doge vénitien*, en manteau grenat, de Tintoret, répondent en quelque sorte à ce désir, les autres peintures qu'on y admirera — car elles sont très remarquables — détonnent un peu dans ce milieu moderne et mondain. Une *Sainte Famille* de Vasari, très fraîche encore de couleur, un *Calvaire* de Bassano, aussi harmonieux de ton que touchant d'invention, un *Saint Georges* de Luini, d'une belle patine brune, une *Jeune Mère* de Vouët, ombrée et éclairée avec une rare vigueur, mettent, en effet, dans ce grand salon une note grave et religieuse qui jure un peu avec la destination de la pièce.

Mais cette dissonance sera atténuée de beaucoup, quand cette salle aura reçu l'ameublement François I<sup>er</sup> qu'on doit y installer.



Inondée de lumière, elle ouvre de toutes ses fenêtres sur une longue véranda, d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la vallée du Pelesch. Mais quels que soient les embellissements qu'y apportera l'avenir, elle conservera sans doute toujours un caractère plus solennel que la salle des fêtes, et, spacieuse comme elle est — avec la symétrie de ses portes



Véranda devant le grand salon.

et de ses fenêtres, avec sa haute cheminée au milieu de la paroi principale — elle demeurera toujours la grande pièce de réception.

Par la sortie du fond, elle communique avec un petit boudoir Louis XV, pimpant et coquet comme une sonate de Haydn. Des porcelaines de Saxe mettent de jolies taches blanches sur les murailles, tendues de damas rouge; de galantes bergeries du peintre Lancret, de gracieux portraits de famille, une profusion de bibelots, de poteries, de figurines, épars sur les guéridons et les consoles, font de cet anticabinet un joli musée du XVIII<sup>e</sup> siècle. A remarquer aussi un clavecin historique dont le mécanisme date déjà du XVI<sup>e</sup> siècle, tandis que l'extérieur, transformé avec le temps, orné de peintures par Joseph Vernet, ne remonte qu'au XVIII<sup>e</sup>, époque à laquelle ce curieux instrument, qui doit avoir appartenu à Madame

Elisabeth, sœur de Louis XVI, faisait partie du mobilier du château de Montreuil.

De ce délicieux boudoir, qui est une annexe et une pièce de dégagement, nous allons entrer dans la salle de musique, dont nous réservons la description pour le chapitre suivant.





## VIII.



Déjà historique par les soirées musicales et littéraires que Carmen Sylva s'est plu à y donner, cette salle de musique — très haute, boisée à mi-hauteur et entourée le long des parois de stalles surélevées — offre, avec les fenêtres à vitraux qui l'éclairent, avec l'orgue qui en domine le mobilier, l'apparence d'une chapelle. N'est-elle pas, du reste, un véritable sanctuaire des choses de l'art? — Une harpe, deux pianos à queue et d'autres instruments de musique la meublent et l'ornent. Sur les tables, des œuvres imprimées ou manuscrites de Carmen Sylva. Ici, sur des lutrins de forme renaissance, de vieux missels d'église; là, sur les fauteuils et les guéridons, des cahiers de musique, — partitions de maîtres anciens et modernes, sonates classiques, hymnes religieuses, chants populaires — sans oublier les poèmes de la Reine, rapsodiés par le compositeur bâlois Auguste Bungert.

Tout, d'ailleurs, dans cette salle parle de la Fée couronnée qui en est l'âme, de la noble protectrice des arts et des lettres: les panneaux qui couvrent les murs au-dessus des lambris d'appui, reproduisent tous des motifs empruntés à ses ouvrages, sauf un, qui est une allégorie, mise en évidence au-dessous de l'orgue, à la place d'honneur et représentant, comme de juste, la Muse vénérée en ce lieu, la *Musique*, assise sur un trône, la lyre en mains, avec deux amours à ses côtés: l'un qui chante et l'autre qui écoute. Pour les autres toiles groupées à l'entour, elles forment un cycle d'une dizaine de compositions, toutes dues, comme celle-là au pinceau de M<sup>lle</sup> Dora Hitz, une jeune artiste qui a joui pendant plusieurs années de la protection de la Souveraine. Pour plus de précision, nous allons brièvement en indiquer les sujets: voici *Ahasvérus* à genoux dans l'herbe et se réconciliant, devant la nature en fleur, avec la destinée — illustration picturale du beau poème de *Jéhova*. — Une *Prière* nous montre, d'après la nouvelle du même titre, la scène où Berthalda confesse sa faute et son crime à Raoul: «Ce n'est pas à mon frère, dit-elle, c'est au prêtre que je dois mes aveux.» La *Sorcière*, imaginée d'après une paraphrase épique inspirée à la Reine Elisabeth par la statue de Kauer, rappelle le passage, où la magicienne à la chevelure rutilante, éparse, aux grandes ailes noires éployées, apparaît triomphante et tragique au milieu des nuées d'orage, au haut d'un rocher, — tandis qu'un autre panneau nous la fait voir, au contraire, désespérée et se roulant de rage et d'angoisse dans les sables du désert. — *Sapho*: ce personnage, emprunté

au poème du même nom, évoque la célèbre poétesse, recrée par Carmen Sylva, errant le long de la plage et reprochant aux Dieux impitoyables de l'avoir fait naître malgré elle. C'est, pour le sentiment et l'idée, le pendant d'Ahasvérus en femme. — Les trois tableaux suivants incorporent, l'un à côté de l'autre, tous les personnages du *Pèlerinage de la Douleur*: la *Paix*, symbolisée par un jeune homme couché auprès d'un lac de montagne, d'un calme et d'une pureté insondables; — la *Légende*, figurée par une naïve enfant retirée dans une



Vitrail dans la salle de musique.

vallée et qui, songeuse, joue du bout de son pied mignon avec l'eau du torrent qui flue; — la *Douleur*, personnifiée par une jeune fille, élancée de taille, aux longs cheveux noirs, au visage blême, aux grands yeux tristes comme la mort et qui, sans patrie et sans repos, erre «sur le grand chemin du monde». Restent à mentionner encore la *Vie heureuse* que représente une vierge insouciante, née du soleil et dotée de toute force et de toute félicité; — puis *Sakri*, qui nous révèle un épisode de l'histoire encore inédite d'une princesse de Nubie, ravie par les pirates, qui, après l'avoir attachée au mât du bateau, sont en train de jouer son sort aux dés. Pour le dernier panneau, vide encore jusqu'à ce jour, il sera rempli par une composition tirée des *Contes du Pelesch* et qui sera achevée sous peu.

Qu'il nous soit permis, après avoir détaillé le décor et l'aménagement de cette chambre de musique, de rappeler une page où la Reine Elisabeth a consigné quelques souvenirs qui s'y rattachent.

«Nous étions, dit-elle dans son ouvrage *Au cours de deux siècles*, rassemblés dans la salle de musique de Castel-Pelesch, ayant autour de nous, au-dessus des murs lambrissés, les tableaux inspirés par les récits de Carmen Sylva, et, dans l'encadrement de plomb des fenêtres, les radieux vitraux, où sont représentées les plus gracieuses fables du

folklore roumain: celle de *Marguerite*, qui, mariée à un prince, obtint, grâce aux fées, des jumeaux beaux comme le jour, mais les vit bientôt ravis dans les étoiles, comme les Dioscures de la légende grecque; celle de la belle *Lia*, qui, unie à un fils du soleil, fut précipitée dans la mer, d'où elle s'envola sous la forme d'une alouette; celle de la princesse *Anna*, qui, enlevée par le roi tartare Mirza, a vu son nourrisson jeté aux loups, pour être sauvé en suite par les anges, tandis qu'elle poignardait le ravisseur — toutes histoires interprétées pittoresquement d'après les récits populaires, recueillis par Alexandri ou racontés par Carmen Sylva.

«Le crépuscule illuminait mystérieusement la salle, faisant grandir dans l'ombre l'orgue placé vis-à-vis des fenêtres et les stalles alignées le long des parois. Dans un de ces sièges



était assis le poète Alexandri au fin profil et, autour de lui, Carmen Sylva et sa suite de demoiselles d'honneur, toutes en costume national roumain. Et ce cercle de personnes formait un ensemble des plus agréables à voir, unissant les charmes de la jeunesse à l'éclat harmonieux de la couleur, et dans l'air semblait passer de nobles pensées et de poétiques rêveries comme d'invisibles génies. Lilia Schubert avait joué du Bach et du Hændel; sa belle voix d'alto vibrait encore dans le silence recueilli comme la sonnerie prolongée d'une cloche après vêpres. Nathalie avait posé le pinceau avec lequel elle enrichissait un missel de dorures, et songeait... tandis qu'Aléca travaillait avec zèle à la broderie d'une tenture liturgique pour la cathédrale de Courtéa d'Argesch.<sup>1)</sup> Les traits fins de Zoé, frappés de lumière, s'enlevaient de la boiserie sombre avec une précise délicatesse, tandis que Catherine jouait nonchalamment avec les longues nattes soyeuses de Ketti, qui traînaient jusqu'à terre.

«Quant à Carmen Sylva, elle faisait lecture de quelques ballades d'Alexandri, afin que le poète pût apprécier jusqu'à quel point la traduction en prose, révélait l'âme de l'original. Pour lui, il avait à peine fini de raconter l'histoire de *Dragomir*, de *Benjamina* et de *Cassandra*, qu'on lui en demandait une autre. Toute l'assistance l'avait écouté avec une attention croissante, et c'était bien amusant que de voir graduellement le cercle se rétrécir autour du captivant narrateur, que d'observer les têtes de plus en plus curieuses et les yeux de plus en plus intrigués par les péripéties du récit. De temps en temps, un malin sourire glissait sur les lèvres du poète et trahissait son bonheur d'avoir une fois de plus réussi à capter l'intérêt par ces récits populaires qu'il aimait au point de vouloir les faire aimer de tous. Aussi bien les colorait-il de sa vive imagination comme s'ils étaient tous — histoire, légende ou fable — des contes des *Mille et une Nuits*. Et c'était surtout le cas, quand il racontait à des enfants du Pays Roumain les hauts faits de leurs ancêtres. Alors sa voix devenait vibrante et poussant, parfois, des incursions à travers l'histoire nationale jusqu'aux temps modernes, il énumérait avec émotion les luttes heroïques et les souffrances subies pour conquérir l'indépendance et la liberté et, avec soulagement, il ajoutait en regardant la Reine: «Maintenant ce rêve est réalisé!»

«A un moment donné, Carmen Sylva fit observer au poète qu'on avait peine à croire qu'il n'eût pas inventé, en partie, les ballades qu'il a publiées. Insistant de plus en plus, elle finit par lui demander, si vraiment elles étaient toutes authentiques? — Une des demoiselles d'honneur s'empressa alors d'intervenir: «Dans ce cas, dites nous comment vous les avez trouvées?» —



Marguerite, vitrail dans la salle de musique.

<sup>1)</sup> Célèbre église du XVI<sup>e</sup> siècle, un des plus beaux monuments de l'architecture néo-byzantine, restauré sous le règne du Roi Charles par M. Le Comte de Nouy, architecte français du plus haut mérite.



«A ce moment-là, le courant électrique afflua dans les lampes fixées au plafond qui, silencieusement, s'embrasèrent, puis brillèrent, comme allumées par des mains invisibles. Peu à peu, toute la salle s'emplit, comme par enchantement, d'une lumière magique, où les charmantes physionomies des jeunes filles, ainsi que les tableaux des parois, s'éclairèrent à ravir.

«Le poète sourit et considéra avec satisfaction les regards attentifs qui l'assiégeaient, et continua de la sorte :

— Courir après des ballades a été une des grandes passions de ma vie, presque une marotte; pas de montagne que je n'aie gravie pour épier la chanson des bergers, pas de cabaret, si misérable fût-il, où je ne sois entré pour surprendre les chants des *loutars*<sup>1)</sup>, pas de *mère-grand* à qui je n'aie fait chanter et conter ce qu'elle savait.

— Mais vous n'avez pas pu mettre à profit tout ce qu'on vous a dit, objecta Carmen Sylva.

— Non, certes, répondit le poète; il y avait avec le bon grain beaucoup d'ivraie, et ce n'a pas été un mince travail que de séparer l'un et l'autre.

— Comment avez-vous trouvé la ballade de *Mioritza*, demandèrent plusieurs voix juvéniles à la fois?

— Je voulais faire l'ascension du Tschachlau; mais m'étant mis en marche trop tard, je fus surpris par la nuit. Dans la bergerie que je rencontrai au sein de cette solitude, je trouvai des pâtres qui tiraient de leur long *boutchoum* appuyé sur terre, des sons merveilleux, auxquels les bergers répondaient des montagnes environnantes, noyées dans le crépuscule. L'un d'eux prit une flûte et joua une *doïna* plaintive; alors je les interrogeai: Ne sauriez-vous pas me chanter quelque chose? — Comment donc? — Et aussitôt, s'accompagnant de la *cobsa*<sup>2)</sup>, un des bergers me chanta une ballade, qui n'était autre que *Mioritza*. Comme je ne sortais jamais sans crayon, je recueillis, mot pour mot, les vers charmants qui s'échappaient des lèvres du pâtre, me faisant répéter, pour les transcrire avec plus d'exactitude, les passages que je n'avais pas bien compris. Puis je demandai aux *ciobans*: En savez-vous encore d'autres? — Non, fut leur réponse, nous pas, mais le berger sur la montagne d'en face en sait une très belle: *Troïan și Decepal*. Je compris tout de suite qu'il s'agissait de Trajan et de Décébal, et me mis dès le lendemain, par monts et vaux, à la recherche de la ballade promise, mais, hélas! je ne l'ai jamais trouvée.

— Consolez-vous, cher maître, *Mioritza* est la plus belle de vos trouvailles, fit observer une voix. —

«A ces mots, les yeux du vieux poète brillèrent d'un éclat juvénile.

— Oui, c'est vrai, reprit-il vivement, et je vous avouerai que je n'ai jamais craint la mort, moi qui la craint si peu, que le jour où je la fis cette trouvaille; car je frissonnais à la pensée qu'il pourrait m'arriver malheur, avant d'avoir mis en lieu sûr le trésor dont j'étais le porteur. Jamais le chemin, qui mène des monts à Jassy, ne m'a pas paru plus long et plus

<sup>1)</sup> De *lauta*, la flûte, le nom des ménestriers populaires en Roumanie, presque toujours des Tziganes.

<sup>2)</sup> Instrument à cordes qui rappelle en plus grand la mandoline.

périlleux que pendant le trajet que je fis alors. Sans cesse je mettais la main sur mon cœur, pour savoir si j'avais encore la précieuse copie dans la poche de ma veste.

«Le poète finissait son récit quand l'heure du dîner sonna. Chacun se rendit à l'appel de la cloche et nous prîmes place autour de la nappe blanche, ornée de fleurs et de verdure, du milieu desquelles jaillit un fin jet d'eau qui agite au-dessus de la table une blanche et fraîche aigrette d'écume.

«Mais il est bon de vous dire que la salle à manger de Castel-Pelesch est pleine d'intimité et de mystère. Des parois boisées la font grave, et des colonnes la rendent monumentale; des tapis épais y étouffent les pas des laquais qui servent; à chaque lambris du plafond pendent, comme autant de gouttes de lumière, des lampes électriques qui illuminent l'or des cuirs de Cordoue dans les caissons et dispersent — on dirait des rayons de lune — de placides et douces clartés parmi les magnificences sombres des parois et des tentures. Sur la table, jamais de flambeaux qui aveuglent les convives, s'interposent entre eux et empêchent les jeunes visages de paraître, en tout l'éclat de leur beauté, au-dessus de la nappe et des fleurs. Carmen Sylva trouve que manger et boire sont de piètres occupations; il faut, pour les rendre supportables, de la grâce et de l'esprit, des fleurs répandues partout, de jolis minois et d'agréables causeries. C'est pourquoi elle permit à peine au poète, assis à côté d'elle, de manger sa soupe, et, renouant aussitôt le fil de la conversation, elle poursuivit:

— Et quand vous ne trouviez que des fragments de ballade, qu'en faisiez-vous?

— Je les complétais de mon mieux, je l'avoue, et à ce propos, il m'est arrivé une aventure bien amusante, que je demande la permission de raconter. J'avais, avec beaucoup de peine, sur des fragments recueillis çà et là, recomposé la ballade de *Stefanitzza-Voda*; il ne me manquait qu'une douzaine de vers que j'avais imaginés au petit bonheur — une véritable interpolation, comme disent les érudits. Or, un jour que je descendais le Danube en barque, par une de ces soirées tranquilles et pures où le son le plus faible se propage au loin sur l'eau, j'avisai sur le rivage un petit feu et je perçus, venant de ce feu, comme un chant accompagné de musique. Il n'en fallu pas davantage pour mettre ma curiosité en éveil. Flairant déjà dans l'air, avec cet instinct qu'affine l'habitude, une chanson populaire, j'ordonnai aussitôt au pêcheur d'atterrir. Arrivé sur la berge, j'y trouvai trois soldats qui remuaient leur *mamaliga*. A peine les avais-je abordés, que je leur demandai ce qu'ils chantaient:

— *Stefanitzza-Voda*, fut leur réponse. — Eh bien! leur dis-je, en prenant mon crayon, recommencez encore une fois, si cela ne vous fâche pas, et, à mon grand étonnement, ils chantèrent la ballade d'un bout à l'autre, et j'y retrouvai même, presque textuellement, les douze vers manquants que j'y avais introduits de mon chef. Ils n'eurent pas plus tôt fini que je me mis à les questionner: De qui tiens-tu cette chanson? — De mon père. — Et tu sais lire? — Non, monsieur. — Et ton père, de qui la tient-il? — De son père à lui. —

«Il va sans dire que je ne fus pas peu fier de m'être assez familiarisé avec la poésie populaire pour la réinventer, au besoin.

«Après le repas, le clair de lune nous attira sur la véranda. On entendait dans le fond de la vallée bruire le Pelesch; en haut, sur la terrasse, murmurait le jet d'eau, et, en face de nous, les sapins séculaires se dressaient sur le ciel, comme une procession de fantômes silencieux. L'éclairage intérieur faisait luire les vitraux dont les sujets devenaient reconnaissables du dehors et, dans le parc, des promeneurs allaient et venaient, curieux de voir ce château féerique au clair de lune. Quant à nous, nous rentrâmes au bout d'un moment dans la salle de musique, où Carmen Sylva joua sur l'orgue le *Stabat mater* de Pergolèse.

«Pour terminer la soirée, deux demoiselles d'honneur exécutèrent un concerto de Beethoven à deux pianos. Puis l'assemblée se sépara, non sans avoir pris la résolution de noter dès le lendemain, les intéressants entretiens de la veille. Sur cette proposition, chacun regagna sa chambre, à travers les corridors tendus de tapis de Smyrne rouges et par le bel escalier qui conduit à l'étage et qu'éclairaient de petits gnomes en bois sculpté : dont le premier, au bas de la rampe, tient une lanterne; le second, au palier, une torchère; et le troisième, au haut des degrés, un morceau de cristal de roche, dans lequel luit une lampe à incandescence.»





## IX.



La salle de musique communique par un couloir avec la bibliothèque et le cabinet de travail du Roi. Dans ce couloir, on remarquera — outre d'éclatantes études de Tiepolo — un portrait de la Reine, très familier, sans rien d'officiel, portant en riant sa petite fille sur le dos. On y trouvera aussi l'acte de fondation de Castel-Pelesch, dont j'ai parlé plus haut, couvert des signatures de tous les hommes d'Etat qui ont collaboré avec le Souverain à la création de la Roumanie moderne.

Passons donc dans la bibliothèque et dans le cabinet de travail du Roi; l'un et l'autre, d'un style très pur, et — malgré la richesse du décor — d'apparence plutôt grave<sup>1)</sup>, grâce aux vitraux, à la boiserie sombre et à l'ameublement aux teintes foncées.

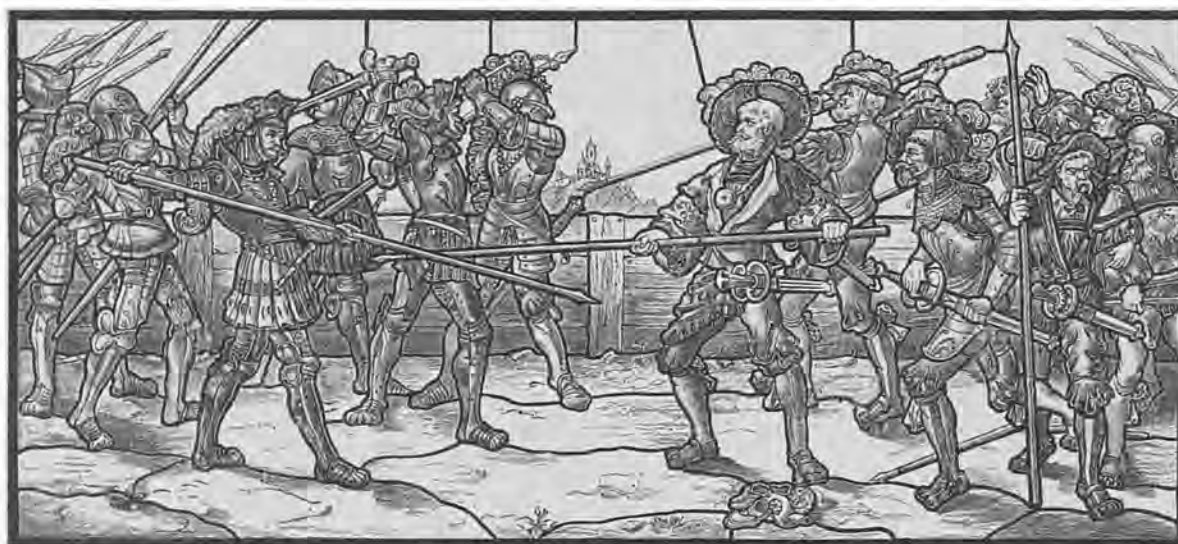
La bibliothèque, pour n'être pas aussi grande que celle du palais de Bucarest, n'en est pas moins bien disposée. Au milieu, une belle table, bâtie pour supporter des in-folio et recevant le jour d'une large fenêtre à triple meneaux occupant tout un côté de la pièce. Les trois autres parois sont garnies de rayons qui ont pour socle une suite d'armoires réservées aux portefeuilles et aux livres rares. Le corps supérieur de la bibliothèque est accessible par une galerie, où l'on monte par un escalier en spirale dissimulé dans un angle. Les beaux ouvrages, rangés sur leurs tablettes, forment, par la variété des reliures, un décor charmant à l'œil et l'on peut d'emblée, à leurs vêtements, à leurs dimensions diverses, reconnaître de quoi ils traitent: ici, les livres d'histoire; là, les livres d'art; tel rayon renferme des mémoires et des monographies; tel autre des œuvres littéraires ou des rapports officiels.

Si l'arrangement des livres trahit un homme d'ordre et de méthode, la composition même de la bibliothèque révèle bien le goût et les prédilections de celui qui l'a constituée. Collectionnée par un Roi et pour un Roi, elle renferme essentiellement des livres d'histoire — ces guides des destinées des peuples et des princes — et des ouvrages d'art et d'archéologie, dont le Souverain se délecte de préférence à ses heures de loisir. Quelques vieux tableaux,

<sup>1)</sup> L'aménagement, l'ameublement et la boiserie, proviennent de la maison D. Heymann, de Hambourg, à laquelle sont dus aussi les appartements privés du couple royal et plusieurs des chambres destinées aux hôtes d'honneur.

de robustes sièges où l'on peut entasser des livres, çà et là une faïence, complètent l'aménagement riche et sévère de cette pièce qui, bien close et retirée comme une cellule, invite à la méditation studieuse.

Plus vaste que la bibliothèque, le cabinet de travail est, cependant, lui aussi, une retraite et un sanctuaire. Moins isolé toutefois et plus abordable — puisqu'il communique avec le grand corridor central — on devine qu'il sert aussi de cabinet de réception. C'est là que le Roi accorde ses audiences. A l'accoutumée, c'est le cabinet de travail qui trahit plus que toute autre pièce de la demeure les goûts préférés, la vocation et les idées dominantes de celui qui en fait son séjour habituel; c'est lui qui, façonné aux exigences particulières du maître, en marquera avec le plus de fidélité les habitudes et l'esprit. Eh bien! rien de caractéristique ici : on peut hésiter et se demander si l'hôte de céans ne serait point quelque



Tournoi pédestre : vitrail dans le cabinet du travail du Roi.

diplomate, quelque lettré ou quelque mondain, homme de goût et passionné d'art. Rien n'accuse dans cet appartement, ni un âge, ni une profession déterminée; rien, si ce n'est les actes officiels et les volumineux rapports rangés bien en ordre sur les tables ou dans les embrasures des fenêtres. Une chose est certaine, pourtant, c'est que cette pièce porte avant tout, dans son aspect à la fois somptueux et sévère, dans sa tenue grave et cérémonieuse, le sceau non d'un homme de futils loisirs, mais d'un homme de devoir, qui a pris au sérieux ce que Louis XIV appelait déjà «son métier de Roi», et ce que Bossuet nomme «une mission providentielle».

Le jour inonde les deux meubles qui tiennent la première place dans un cabinet de travail: un secrétaire fortement sculpté et un pupitre à travailler debout. Le reste de la pièce est baigné dans une pénombre chaude et vibrante qui enveloppe les objets d'un voile léger, de façon à ce qu'ils soient toujours présents, sans jamais s'imposer.

On remarquera cependant, en y regardant de plus près, quelques chefs-d'œuvre de premier choix : dans la tourelle en ressaut sur la façade, une *Sainte Famille* de Botticelli; près de la cheminée monumentale, un excellent portrait en pied de la Reine; à droite, au-dessus des lambris d'appui, une remarquable *Vénus* de Palma le Vieux, épanouissant ses belles carnations sur un fond de paysage brun; plus bas, à côté d'une frise de Signorelli, une *Tête de vieillard* de Rembrandt et, au trumeau, entre la porte et la fenêtre, un *Portrait* en pied, blême comme un Lenbach — bien qu'il soit de Greco — et qui représente Caravubias, un des jurisconsultes de Philippe II d'Espagne. Inutile d'ajouter que sur les consoles et les corniches le décor ne manque pas non plus; on y verra s'enlever de la boiserie sombre, des armes, des faïences, des vases et des poteries, dignes d'un Roi épris de bibelots artistiques.

Malgré cette profusion de belles choses, rien de voyant, de clinquant, de papillotant n'inquiète ou ne sollicite le regard; l'œil devine les beaux objets plutôt qu'il n'en est obsédé. Répandus dans la pièce avec discrétion, sans capter l'attention par des symétries déterminées, ils ne ramènent pas toujours la pensée au même point; ils lui laissent, au contraire, sa libre errance.

Situé à l'écart, du côté du levant, le cabinet de travail est entouré de tout le silence désirable; pour tout voisinage: sous les fenêtres, un jardin, fermé au public par un portique arcadé; et, plus loin, les pentes boisées de la montagne.

Tous ceux qui ont eu l'honneur d'y pénétrer et d'y être reçu par le Roi Charles<sup>1)</sup> auront été surpris de se trouver en face d'un homme qui, de prime abord, ne frappe que par sa parfaite distinction. Rien de l'apparat théâtral et du faste conventionnel qui en imposent au vulgaire. Rien dans la stature, qui est moyenne; dans l'attitude, qui est réservée; dans le geste, qui est sobre, ne proclame avec ostentation le Roi et le Souverain. Nature trop droite et trop sincère pour chercher à fasciner les regards ou à surprendre les cœurs par de vaines apparences, ce monarque, qui sait pourtant qu'il est quelqu'un dans l'histoire, dédaigne de le faire sentir autrement que par sa suprême affabilité. Et c'est, sans doute, en songeant à son époux que Carmen Sylva a écrit cette pensée qui le peint en deux lignes : « Pour que vous soyez grand, il faut que votre personne disparaisse sous vos œuvres. » L'observation est si vraie pour le Roi Charles qu'il se révèle, à première vue, comme l'homme de sa mission, comme le personnage de sa destinée. En lui, en effet, nul désaccord entre le corps et l'âme, entre l'apparence extérieure et le caractère intime, tant l'un manifeste l'autre d'une façon saisissante et complète; car, pour ne pas éclater aux yeux des profanes, pour être discrètement cachés sous un manteau de modestie, les mérites du Roi Charles n'en sont pas moins marqués, en traits irrécusables, sur sa personne et jusque dans sa vêtue, — et qui sait conclure du physique au moral, aura bientôt fait de les découvrir.

<sup>1)</sup> Tout ce portrait moral a été librement rédigé d'après un article de la revue mensuelle *Nord und Süd* (mai 1893) intitulé *Le Roi Charles de Roumanie*.



Aucun artiste, en effet, ne considérera cette physionomie régulière, dont le profil est accentué par un nez aquilin de vieille race, sans y lire la finesse et l'énergie. Pour les yeux, dont aucun peintre n'a su rendre, jusqu'à ce jour, la particulière expression, ils sont à la fois scrutateurs et pénétrants; — et, mobiles comme la pensée elle-même, ils semblent toujours préoccupés d'envisager les questions sous toutes leurs faces, et n'arrivent à se fixer, en un regard assuré, qu'au moment de la décision.

Voici, du reste, un portrait du Roi Charles, tracé par Pierre Loti dans une notice célèbre sur Carmen Sylva. «Et, puisque j'ai prononcé son nom, qu'il me soit permis de dire aussi un mot de son aspect à la fois bienveillant et grave. Des traits d'une régularité et d'une finesse extrêmes, encadrés dans une barbe très noire. Au front un pli de réflexion profonde, de préoccupation peut-être, assombrissant habituellement le visage; mais le sourire éclairant tout, un sourire bon et attirant comme celui de la Reine. Et tant de simplicité distinguée, tant de naturel dans la majesté royale. Et pour ses hôtes une si parfaite courtoisie.»

Dans la cinquantaine, ayant par conséquent atteint le complet épanouissement de sa personnalité, le Roi Charles est parvenu très jeune encore à cet équilibre de l'esprit et du cœur, du vouloir et du pouvoir, qui a fait de lui, dès le début de son règne, un Souverain modèle, maître de lui-même, au point que jamais aucune passion n'a pu le déconcerter ou le troubler. Si cette remarquable possession de soi-même est un don de nature, elle est aussi le résultat d'une solide éducation et d'une longue vie d'efforts. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à cette qualité vraiment souveraine — l'empire sur soi-même — que le Roi Charles règne depuis vingt-sept ans sur les hommes et les choses de Roumanie, au lieu d'en subir l'entraînement.

Avec l'amour de son pays pour guide et une foi inébranlable en sa mission pour soutien et consolation, il est une sorte de Marc-Aurèle moderne, par ses vertus d'homme et de souverain; n'ayant jamais obéi qu'à la voix du devoir et de la raison, c'est délibérément, non d'aventure ou par indécision, qu'il a su, tour à tour, selon les circonstances, intervenir ou temporiser, user de patience ou d'audace. Et aussi courageux dans la conception qu'avisé dans l'exécution, il a réussi, à force de vraie diplomatie et de persévérance résolue — alors que tout le monde en doutait — à faire des Provinces Danubiennes, si longtemps piétinées à l'envi par leurs puissants voisins, si longtemps déchirées par la discorde intestine, un royaume uni et indépendant, de façon à ajouter un nouvel état au concert européen.

Monté sur le trône à l'âge de vingt-six ans — on sait au milieu de quelles complications politiques — il n'a pas eu à se maîtriser lui-même pour l'emporter sur autrui. Mais que de sagesse il a dû déployer pour dominer les orages des partis! Que de vaillance pour mener sa jeune armée aux victoires de Grivitza et de Plewna! Que de tact délicat pour assurer, dans une récente crise, le prestige et l'honneur de la couronne! Quelle attention de tous les instants, enfin, pour élever le nouveau royaume roumain, fondé par lui, de progrès en progrès, à la dignité d'un état moderne!



Portique arcadé sous les fenêtres de la bibliothèque et du cabinet de travail du Roi.



«Charles est une noble nature, lisons nous encore dans une lettre confidentielle de la Reine à sa mère la Princesse de Wied. Je le compare souvent à Guillaume d'Orange. Les plus pénibles expériences ne font qu'affermir son sang-froid et équilibrer ses facultés. En face de preuves d'une noire ingratitude, il se contente de hausser les épaules et pardonne. Il lui est indifférent qu'on le méconnaisse. Quand il ne sera plus, on l'appellera «le Sage».

Tel est bien le titre historique que mérite ce monarque qui, par son impeccable correction en toute circonstance, a su rendre sa couronne à jamais auguste et glorieuse.

Si les déconvenues ont pu ôter au Roi Charles bien des illusions, si la crainte d'être déçu dans ses espérances l'a rendu circonspect et prudent, les rudes épreuves de la vie — et elles ne lui ont pas été épargnées — n'ont pourtant pas endurci son cœur, resté compatissant à toutes les misères, accessible à toute noble pensée. Mais qu'il secoure des malheureux ou subventionne des entreprises utiles, qu'il restaure des églises ou bâtit des écoles, qu'il protège ou fonde, lui-même, des institutions de haute culture — comme la Fondation universitaire Charles I<sup>er</sup> —, jamais il ne le fera avec la pompe et l'éclat d'un monarque qui vise à éblouir les masses. Généreux avec discernement et libéral à bon escient, il s'est plu à pratiquer, même sur le trône, le précepte évangélique selon lequel votre gauche doit ignorer le bien que fait votre droite.

Affable avec chacun sans jamais s'abandonner, d'humeur égale dans le bonheur comme dans l'adversité, il est capable de rester de sang-froid, aussi bien sous le feu de l'ennemi que devant le tumulte de la rue. Toujours aussi ponctuel au travail que correct en sa mise, ce gentilhomme, doublé d'un héros, n'abandonne jamais son uniforme de général roumain qui sied du reste à merveille à sa taille svelte, à sa démarche dégagée, à son geste bref, à sa parole précise.

Si ses journées n'étaient pas réglées comme celles d'un militaire, elles ne compteraient pas assez d'heures (de sept heures du matin à onze heures du soir) pour lui permettre, tout en suivant le mouvement contemporain et tout en étant, sans cesse, bien informé sur les hommes et les choses de son royaume, d'expédier la besogne accablante dont il est assailli : audiences à accorder, projets de loi à étudier, décrets à signer, rapports à examiner, pétitions à dépouiller, lettres à écrire. Lorsqu'on songe qu'il prend au sérieux cette tâche énorme et qu'il en vient à bout à force de conscience, on se dira qu'être roi, même roi constitutionnel, n'est pas une sinécure, comme tant de gens se plaisent à le croire, mais bien le plus compliqué des devoirs — pour peu que l'on ait à cœur d'approfondir toute question pour la trancher en connaissance de cause et afin de se prononcer, en dernière instance, comme suprême conseiller et suprême arbitre des destinées d'un peuple. —

Sur le même étage, il nous reste encore à visiter un petit théâtre qui est comme le complément de la salle de musique. Au parterre et sur les gradins, il y a place pour une centaine de personnes. La décoration même du local, à la fois très gaie de couleur et très gracieuse d'invention, est tout à fait digne des fêtes de l'esprit auquel cette salle de spectacle





Le théâtre de Castel - Pelesch.

est vouée; elle est due à MM. G. et E. Klimt et Th. Matsch<sup>1)</sup>, trois artistes que nous avons déjà cités et qui depuis se sont fait un nom par les belles peintures décoratives qu'ils ont exécutées au Musée Impérial des Beaux-Arts et au Théâtre de la Bourg, à Vienne. Au plafond, venant d'un ciel d'azur vaguement vapoureux, une Muse et un Amour descendent vers un poète vêtu en troubadour, comme évoqués par lui pour l'inspirer. La frise, qui court le long de la corniche est composée d'allégories et d'emblèmes dramatiques: masques tragiques, masques comiques, lyres, instruments de musique. A remarquer surtout deux panneaux d'une fraîcheur juvénile, où l'on voit de toutes jeunes filles cueillir, comme des pensées exquis, des fleurs printanières. Quant à la scène, sans être grande, elle est fort bien aménagée; c'est là qu'ont été jouées, ces dernières années, presque toutes les plus fines comédies du théâtre français et allemand, ainsi que de nombreuses saynètes inédites, improvisées avec une verve étourdissante ou un pathétique grandiose par Carmen Sylva. Inutile d'ajouter que la variété des coulisses suffit à tous les besoins de ces représentations choisies.

L'éclairage a été de même très soigné; la rampe compte une douzaine de lampes électriques blanches, vertes et rouges, mises en action ensemble ou séparément par un jeu de commutateurs et de rhéostats. A titre de passe-temps pour les jours de pluie, on peut aussi faire fonctionner, sur cette scène, un appareil polyoramique à projections, dont les clichés permettent de faire, du fond d'un fauteuil, d'interminables voyages à travers tous les pays et tous les musées du monde; de sorte que ce petit théâtre peut servir, tour à tour, à charmer l'esprit et à l'instruire.

---

<sup>1)</sup> Des deux frères Klimt, l'un, Gustave, est mort l'année passée; c'est lui qui a peint la frise dont nous parlons ici et cinq des portraits ancestraux mentionnés plus haut. Les cinq autres sont de M. Matsch, qui est également l'auteur du plafond du théâtre. Ce jeune artiste, qui a fait une très belle carrière, est actuellement occupé à la décoration de l'Achilléum de Corfou, bâti avec tant de luxe par l'Impératrice d'Autriche. Quant à Ernest Klimt, il est l'auteur de la composition *La Science et l'Art* qui plafonne le grand salon de Castel-Pelesch. — Ce n'est assurément pas un des moindres mérites du Roi Charles pour les beaux arts que d'avoir pressenti le talent de ces jeunes artistes et de s'être fait leur protecteur à leurs débuts.



## X.



u rez-de-chaussée, on monte à l'étage par un escalier très noble de style. Les parois sont couvertes de panoplies que surmontent de magnifiques bois de cerf. Sur le palier, on passe devant deux statues en bois sculpté, représentant, l'une Eitel-Frédéric I<sup>er</sup>, comte de Hohenzollern, mort à Pavie en 1525, comme nous l'avons dit plus haut; l'autre Jost-Nicolas, le fondateur du château de Hohenzollern, dont il porte, à la façon des vieilles images, le modèle sur la main.

Du haut de la rampe à balustres, de petits gnomes, armés de lampes électriques, éclairent, le soir, les personnes qui montent et descendent. Tout ce décor de statues et de statuettes en bois sculpté est l'œuvre d'un huchier émérite de Munich, Fischer, décédé depuis. En s'élevant de degré en degré, on peut suivre de trophée en trophée les transformations des armures qui, du moyen-âge au XVII<sup>e</sup> siècle, ont revêtu de fer et d'acier tant de peuples et de monarques: de l'espadaon à deux mains à la fine lame damasquinée, de l'arquebuse de parade au mousquet à pierre à feu, du poignard espagnol au yatagan oriental, de la hallebarde du reître à la fine lame de l'Osmanli. Pour couronner ces panoplies, il y a des casques et des visières; pour les épingle, des boucliers ciselés et des cuirasses; pour les étoffer, des cottes de mailles et des selles, des gantelets et des éperons, des poires à poudre historiées et des fusils plaqués d'ivoire. Et toutes ces curiosités précieuses armorient les panneaux d'une suite de faisceaux qui, avec les vieilles bannières flottant à chacun d'eux, donnent à cet escalier quelque chose d'héroïque comme une voie triomphale.

La disposition du corridor supérieur, où nous arrivons, est semblable à celle que nous avons notée au rez-de-chaussée — avec cette différence toutefois, que la place de l'escalier d'honneur est occupée par une bibliothèque commune. Les hôtes du château y trouveront, à côté des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, toutes les plus belles publications illustrées de notre temps: de quoi se distraire ou s'instruire. Des tables attendent les lecteurs qui veulent prendre des notes; des fauteuils sont disposés pour les lectrices nonchalantes.

Trop pressé pour nous y oublier, poursuivons notre course à travers ce corridor, aussi riche en objets d'art et en peintures de maître que celui de l'étage inférieur. A signaler notamment la *Guerre et la Paix* par Van Thoulden, des *Portraits* de Carbone, une *Grandesse*



*espagnole* de Coëlle, encadrée de roses dans son ample robe de velours, un *Charles IX* de Clouet et les *Trente martyrs* de Greco. J'en passe et des meilleurs.

Autour de ce corridor sont groupés également une série d'appartements. Voici d'abord ceux qui sont destinés aux hôtes de distinction et meublés, en leur honneur, avec un luxe particulier. C'est là, dans l'enfilade de chambres et de salons qui donnent sur la vallée, qu'ont logé l'Impératrice d'Autriche, l'Archiduc Albert, l'Archiduc Rodolphe et l'Archiduchesse Stéphanie, le Duc de Nassau, le Prince de Galles, la Reine de Suède, la Princesse, mère du Roi, le Prince Léopold, son frère, et bien d'autres personnages de haut rang. Parmi les toiles de maître qu'ils ont pu y admirer, il convient de citer des paysages de Ruysdaël, de Hobbema, de Van Breughel, de Karl Dujardin; des bambochades de Téniers, des allégories de Prudhon et de David, des scènes religieuses de Van Dyck et du Dominiquin, de Rembrandt et de Greco.

A l'angle sud-est, cette série de pièces aboutit à un salon des plus agréables, muni sur l'une et l'autre façade d'un balcon. C'est là que la famille royale se plaît à prendre le premier déjeuner: dans la salle, s'il fait froid; à l'air libre, s'il fait beau. Non seulement on jouit des fenêtres d'une superbe vue sur Sinaïa — qu'on aperçoit, par delà le monastère — et sur les grandes montagnes boisées qui ferment l'horizon; mais, sans regarder au loin, on trouvera, dans cette pièce elle-même, tout ce que l'œil et l'esprit peuvent désirer; car tous les murs sont couverts des plus notables tableaux de la galerie royale, si bien que cette salle peut être considérée comme le salon carré de la collection. Les amateurs s'y attarderont à admirer une adorable *Assomption* de Péréda, une très poétique *Annonciation* de Raffaello da Colle, une vigoureuse peinture de Hemessen représentant la *Vocation de saint Marc*, une *Cléopâtre* de Schœnjans, deux frises à la fois naïves et géniales de Signorelli, un *Christ* très vigoureux de Goltzius et un autre non moins expressif de Mantegna, sans compter d'innombrables tableautins de Wouwerman, de Claude Lorrain et de Téniers.

Cet étage renferme aussi les appartements privés des Souverains. Les connaisseurs y remarqueront encore des œuvres d'art; les indiscrets le luxe hygiénique du cabinet de toilette. Et comme nous voilà loin du temps de Louis XIV, à qui une simple détersion à l'eau de Cologne suffisait, chaque matin, pour toute toilette!

«Mais fuyons de Dangeau l'importun bavardage»,

et hâtons-nous d'arriver à la plus connue des pièces de cet étage, au boudoir de la Reine, dont les revues illustrées ont donné, à l'envi, des gravures, et que plusieurs hommes de lettres nous ont décrit déjà.

Autant le cabinet du Roi est sobre de couleur, presque sévère d'aspect, autant le boudoir de la Reine est riche en étoffes chatoyantes, en belles tentures, en draperies de peluche et de satin. A ce poème coloré de soies et de velours, on reconnaît le poète à l'imagination ardente et pittoresque.

Une petite bibliothèque, étroite comme une cellule monastique, précède la pièce principale, et c'est là, dans l'embrasement d'une fenêtre, en face d'une *Flagellation du Christ* d'Alonzo





10 \*

Façade est du château.



Cano — peut-être le chef-d'œuvre de la collection royale — et auprès d'une gracieuse composition du Dominiquin, que Carmen Sylva a passé de longues heures solitaires à peindre, à méditer, à écrire. Dans le boudoir, en revanche, elle aime à travailler en compagnie de ses



Vitrail du salon sud-est.

demoiselles d'honneur, des savants et des artistes en séjour au château. « C'est une de mes originalités, écrit-elle à sa mère, que ce besoin d'être entourée d'intelligences qui travaillent. Le tête-à-tête m'est insupportable; la présence de trois personnes me paraît nécessaire même pour une causerie. Aussi mes portes demeurent-elles constamment ouvertes, pour qu'on se sente libre de pénétrer à toute heure chez moi. Cela comble, en partie, le vide que laisse dans ma vie l'absence d'enfants. Il n'y a que les heures matinales que je réserve au travail solitaire. Je m'impose une tâche quotidienne; et, cette tâche achevée, j'autorise chacun à me déranger, à commencer par les soins du ménage et les menus du majordome. Il m'arrive souvent d'être accaparée par mes visiteurs de dix heures du matin à sept heures du soir.

« Le Roi aime à me trouver chez moi, dès qu'il peut dérober un instant aux affaires; c'est pourquoi je ne sors presque jamais. Tant de questions et tant de gens le sollicitent, qu'il faut mettre à profit les rares quarts d'heure d'intimité qui nous sont laissés. »

Ce que la Reine veut bien nous raconter de l'emploi de ses journées, a été confirmé cent fois par les relations des hôtes qu'elle a reçus. Il est notamment une page de Pierre Loti que ne manqueront pas de citer les futurs biographes de Carmen Sylva et qui me paraît avoir aussi sa place dans cet ouvrage. « De tout le château de Sinaïa qui semble, au milieu de la grande forêt, quelque vision d'artiste devenue réalité par la vertu d'une baguette magique, rien n'est resté si nettement gravé dans ma mémoire que le boudoir de la Reine; il y a déjà du vague dans les images qui me reviennent de ces longues galeries, aux tentures pesantes, aux panoplies d'armes rares; de ces escaliers où circulaient des dames d'honneur, des huissiers, des laquais; de ces salles renaissance qui faisaient songer au Louvre habité, à un

Louvre du temps des rois; de cette salle de musique, favorable aux rêves, haute et obscure, à merveilleux vitraux, où était le grand orgue dont la Reine jouait le soir... tandis que je retrouve tout de suite d'une manière complète cet appartement où Sa Majesté voulait bien quelquefois m'admettre auprès de son chevalet ou de sa table de travail.

« Il semblait, quand on avait été autorisé à franchir ces doubles portes et ces draperies d'entrée, qu'on eût pénétré dans une haute région de sérénité, où tant de gens et de choses



n'avaient plus le pouvoir d'atteindre. Et c'est toujours là de préférence que je me représente en pensée cette Reine dont j'ai été l'hôte. Lorsqu'elle marchait à travers le boudoir, la blancheur de son costume tranchait sur le fond sombre des tentures ou des boiseries rares fouillées à tout petits dessins par des armées de sculpteurs. Lorsqu'elle était assise à travailler, de la place qu'elle m'avait indiquée le premier jour et que j'avais coutume de reprendre, je voyais son visage et son voile se détacher en avant d'une grande et superbe toile de Delacroix, la *Mise au tombeau du Christ*.<sup>1)</sup> Et toujours de chaque côté d'elle, assises, les jeunes filles au costume oriental, complétant le tableau que j'aurais voulu peindre. — De temps en temps, elles se remplaçaient, elles changeaient, ces petites demoiselles d'honneur, toutes très différentes, les unes des autres, par l'esprit et la physionomie. Quand l'une était partie, là-bas, à l'entrée, soulevant les portières aux grands plis lourds, il en apparaissait une nouvelle qui s'avancait sans bruit sur les tapis, après avoir fait d'abord le grand salut de cour, puis venait baiser la main de la Reine, — et quelquefois s'asseyait par terre à ses pieds, appuyant la tête sur ses genoux avec une câlinerie respectueuse. — Et la Reine alors expliquait, avec un sourire maternel plein de mélancolie: «Ce sont mes filles.» — Je crois que ce qui faisait surtout l'attrait unique de ce sourire, encore plus que tous les autres charmes, c'était l'extrême bienveillance, l'extrême bonté.

«Et comme j'ai bon souvenir aussi de toutes ces jeunes filles qui, pour le premier bonjour de la journée, me tendaient la main avec une simplicité et une grâce si franches, de si bon aloi! J'avais été surpris, en arrivant à cette cour, de les entendre toutes, malgré leur costume d'Orient, causer en pur français de toutes les choses intelligentes et nouvelles, comme des Parisiennes de la sphère la plus élevée, — peut-être même mieux que les vraies Parisiennes de leur âge, avec plus de sérieux, avec moins de convenu et de banalité. On sentait que la Reine avait formé à son école cette pépinière de l'aristocratie roumaine dont le français est la langue usuelle.»

S'il ne paraissait pas pédant après cette poétique description de revenir sur certains détails que le délicat écrivain a noyés dans l'impression d'ensemble, nous noterions quelques-unes des curiosités artistiques qui décorent ce boudoir réginal; nous citerions entre autres une admirable esquisse en grisaille de Rubens, ébauche du grand tableau la *Famille de Rubens*, un des chefs-d'œuvre de la Pinacothèque de Munich; un pastel exquis de Greuze, le *Portrait de Mozart enfant*, caché dans un des recoins de la pièce, sur une petite galerie; — à moins que manœuvrant la grande tenture en peluche feuille-morte qui sert à capter et à conjurer le jour, nous ne pénétrions dans la tourelle d'angle pour considérer à loisir une série de tableaux préraphaéliques, accrochés entre les fenêtres, ou les figures mêmes des vitraux, inspirées par les contes de fée germaniques.

<sup>1)</sup> Il y a là une légère confusion; la *Mise au tombeau* est de Douffet et non de Delacroix, dont il n'y a dans le boudoir de la Reine qu'une étude, un des damnés cramponnés à la *Barque du Dante*, mise en évidence, comme elle le mérite, sur un chevalet élégamment drapé.

Mais surtout nous nous arrêterions devant les divers portraits de la petite Princesse défunte qui ressemblait tant à sa mère : il y en a de petits et de grands, suspendus aux parois ou posés sur les tables ; et tous, entourés de feuilles mortes ou de guirlandes funèbres, attristent ce mobilier somptueux du deuil perpétuel dont la vie royale de la Reine elle-même est demeurée à jamais assombrie. Et c'est peut-être auprès d'une de ces tables que Carmen Sylva s'est abandonnée à cette mélancolique chanson du printemps, touchante litanie de son bonheur perdu :

«Le beau mois de mai vous comble de joie:  
Pour vous, il fleurit, il chante, il verdoie;  
Pour moi, le printemps, cruel et léger,  
Ne fait que passer comme un étranger...

«Chaque an, il revêt vos forêts chenues  
De feuilles sans nombre et de fleurs menues,  
Et vient faire éclore, à foison, des yeux  
Dans le fin duvet de vos nids joyeux...

«Ma soif de bonheur, je l'étanchai toute,  
En un seul instant, d'une seule goutte,  
Quand m'échut du ciel une fleur d'amour,  
Mignonne, aux grands yeux plus clairs que le jour...

«Où s'en vont les fleurs —, ma fleur est allée...  
De ce jour, je suis triste et désolée.  
Le beau mois de mai, de mon sort jaloux,  
Ne prodigue plus ses trésors qu'à vous.

«Mon nid est désert, muet mon bocage,  
Et je chante seule au fond d'une cage, —  
Et le gai printemps, cruel et léger,  
Toujours, près de moi, passe en étranger.»

Pour terminer notre course à travers les appartements du château, il nous reste à monter encore dans la *Trinkstube*, au haut de la grande tour ; c'est une de ces tavernes à l'allemande, intimes et boisées, comme il y en avait dans les vieux manoirs et dans lesquelles les anciens chevaliers aimaient à se reposer des luttes féodales, en jouant d'interminables parties de trictrac auprès d'un hanap bien rempli. Avec sa décoration pittoresque, ses vidrecomes et ses pots de grès alignés sur les corniches, ses devises en lettres gothiques au long des frises, son vieux poêle en faïences vertes, cette pièce a beaucoup de caractère. Des fenêtres et du balcon circulaire, sur lequel elle ouvre, on jouit d'une vue grandiose sur monts et vaux.

A peu près à la même hauteur, mais du côté sud-est, se trouvent dans les combles les appartements du Prince Ferdinand, héritier présomptif de la Couronne, également aménagés

dans le vieux style germanique et richement meublés de bahuts anciens, de banquettes sculptées, d'escabeaux à moulures et de poêles en briques glacées. L'architecte et le tapissier ont très bien su tirer parti des sou-pentes et des fenêtres en mansardes pour installer là un cabinet de travail, un fumoir, une toilette et une chambre à coucher des plus confortables. Notons, pour finir, que cet appartement communique directement par un escalier dérobé avec le cabinet de travail du Roi.

Comme on a installé aussi des chambres dans les combles, il y a dans ce château beaucoup plus de place et d'appartements qu'on ne pourrait s'y attendre, eu égard à sa grandeur; non seulement on peut y loger aisément tout le personnel de la Cour, mais encore de nombreux hôtes.

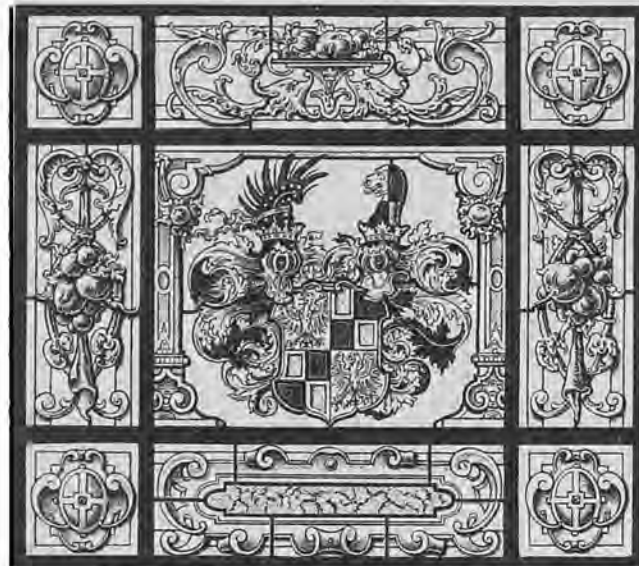
Tels sont à l'heure présente la distribution et l'aspect des divers appartements de Castel-Pelesch. Ils s'embelliront sans doute encore avec le temps; mais, dès aujourd'hui, ils offrent cet agrément tout particulier d'unir les perfectionnements les plus raffinés de notre civilisation aux charmes artistiques des époques anciennes, mariant avec bonheur ce que la science peut fournir de confort à la vie, à ce que l'art peut lui donner de prestige et de beauté.



Vitrail dans la *Trinkstube*.







Vitrail dans le salon sud-est.

## XI.

**N**ous avons vu, dès le début de ce livre, comment l'architecte de Castel-Pelesch s'est inspiré de la renaissance allemande pour silhouetter le château sur le site; il nous reste à faire voir encore de quelle façon il a appliqué les principes du style choisi à l'arrangement interne de l'édifice.

Si ce style réclamait à l'extérieur, comme caractère essentiel, des silhouettes capricieuses, des profils variés, de la diversité dans les élévations, il exigeait à l'intérieur, comme trait distinctif, l'emploi combiné des boiseries et des vitraux. Ces deux éléments décoratifs se complètent même si bien qu'ils semblent indispensables l'un à l'autre pour produire une réelle impression de rétrospective authenticité, et c'est incontestablement à eux que les intérieurs renaissance allemande doivent tout ensemble ce qu'ils ont de riche et d'intime. Des lambris de chêne et de noyer donneront, sans doute, aux appartements une apparence familiale et cossue, mais, appliqués seuls, ils les assombriront d'une certaine mélancolie que le mobilier le plus somptueux ne parviendra jamais à dissiper, malgré les bibelots qui accrochent la lumière, en dépit des tapis et des draperies qui la polarisent. Il n'y a que le vitrage coloré qui possède la magie d'égayer les boiseries. On l'a si bien senti, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il devint dès lors le corollaire obligé du lambrissage. Et non seulement les vitraux ont le don d'égayer et d'animer les revêtements sombres, mais ils servent aussi à fondre harmonieusement tous les éléments décoratifs. C'est par eux uniquement que l'accord entre la menuiserie et le meuble a pu se faire, et au château de Pelesch cet accord est des mieux réussis, comme nous allons voir.



Il est évident que de grandes fenêtres aux glaces transparentes auraient jeté une lumière crue et dure dans tout l'édifice et sollicité les regards au dehors, au lieu de les retenir au dedans. Qu'on se représente n'importe quelle pièce, dépouillée de ses verrières, aussitôt le charme harmonieux du demi-jour rêveur et des ambiances teintées s'évanouira. Avec ce tact esthétique qui le distingue, le Roi a reconnu d'emblée que des verreries colorées étaient, pour le château qu'il édifiait, un élément d'absolue nécessité, et il chargea alors l'Institut de F. X. Zettler, de Munich, d'élaborer et d'exécuter pour Castel-Pelesch un fenêtrage artistique complet. Cette maison a mis à exécuter cet ordre tous ses soins<sup>1)</sup>, de sorte qu'il n'est point, sans doute, de château au monde, où l'emploi des vitraux ait plus d'unité et soit plus général: pas une croisée qui n'ait son motif et sa tonalité à part, et si toutes ne sont pas historiées de figures, toutes, au moins, ont un vitrage spécial, plus ou moins teinté et chevé, où les bornes et les liens de plomb traditionnels ne manquent jamais.

Grâce à ce fenêtrage multicolore, le soleil et la lune ont été enrôlés au service du château: en artistes capables des effets les plus variés et les plus surprenants, pareils à d'éternels peintres décoratifs, toujours en activité, ils répandent dans les corridors, les salles et les salons les clartés qu'exige chaque milieu, illuminant, çà et là, un détail, tout en enveloppant, poétiquement, l'ensemble du décor d'un jour irréel.

Je ne saurais mieux rendre l'effet de ces verrières qu'en rappelant un billet laconique de M. Stöhr, daté du 28 décembre 1882: «Les vitraux sont arrivés. Je viens de les déballer. Je les ai aussitôt mesurés: toutes les dimensions sont justes, pas une erreur. La peinture est superbe et l'effet merveilleux. Depuis qu'ils sont posés, il semble que la paix et la bénédiction de Dieu ont fait leur entrée dans cette maison...»

Non seulement ces vitraux, appliqués à toutes les baies, donnent à Castel-Pelesch une originalité particulière, ils méritent aussi d'être signalés pour eux-

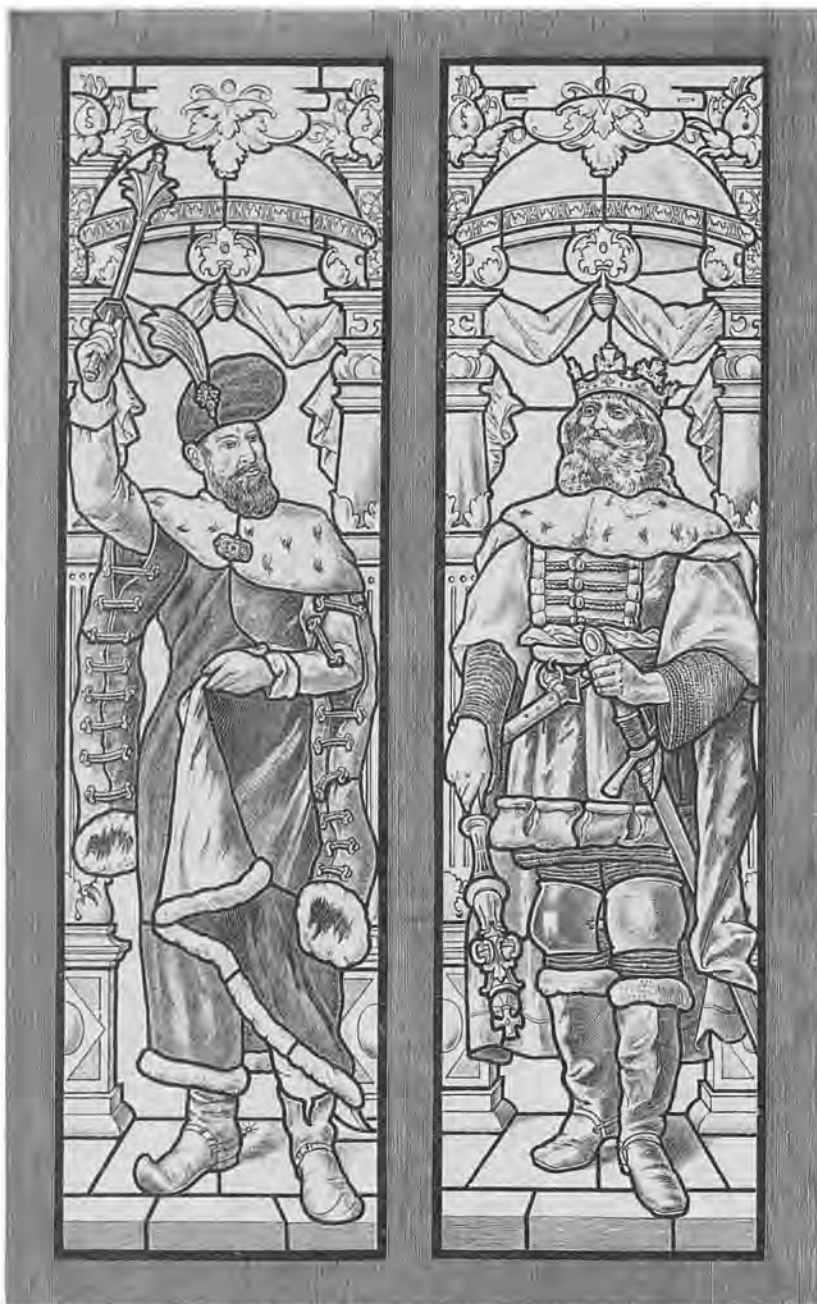
<sup>1)</sup> Voir le volume qu'elle a publié à ce sujet (en allemand): *Les Vitraux peints du Château de Pelesch à Sinaia*. Munich, 1887.



*La Musique, vitrail du grand corridor.*



mêmes, indépendamment de leur importance ornementale, comme ensemble artistique digne d'attention. Appropriés à la destination des divers locaux qu'ils décorent, ils forment mieux qu'une parure de transparents colorés; ils constituent déjà par leurs motifs un cycle de



Michel le Brave et Étienne le Grand, vitrail dans le grand escalier.

significatives images, rappelant, par une suite de compositions, d'allégories, de symboles, les idéales préoccupations qui remplissent la vie et l'âme en ce château royal.

Quarante artistes et techniciens ont travaillé, pendant trois ans, à dessiner et à exécuter ces verrières, dont le Roi et la Reine se sont plu souvent à indiquer les sujets et à revoir toutes les esquisses, avant la mise en œuvre définitive.

Sans sortir des généralités, notons encore que tous les encadrements des vitraux et des fenêtres sont conformes au style général du château, ce qui ne les empêche pas d'être d'une inépuisable variété, grâce à l'heureuse combinaison d'éléments décoratifs empruntés, tour à tour, à l'architecture, au règne végétal, à l'héraldique, à la figure humaine.

Si les filotières et les encadrements offrent déjà, dans leur choix, une telle diversité, les images mêmes des vitraux en présentent une plus grande encore, bien qu'elles aient, elles aussi, leur unité, puisqu'elles reproduisent avec exactitude la couleur locale

du moyen-âge et de la renaissance pour tout ce qui est des mœurs, du costume et de l'armement; ne font exception à cette règle que les personnages historiques, représentés selon leur époque, et le cycle d'images consacrées aux légendes roumaines, dans la salle de musique.

La plupart des projets ont été esquissés en couleur par les professeurs F. Widmann et Julius Jürs; quelques-uns par le peintre F. X. Barth, cet émérite rival de Schwind pour



la fécondité imaginative. Sans vouloir cataloguer, par le menu, cette ample collection de vitraux, aussi élégants de facture que gracieux d'invention, nous mentionnerons cependant, par catégorie, les principaux ouvrages dont elle se compose.

Le vestibule une fois franchi, vous vous trouverez, dans l'escalier d'honneur, en face des deux héros nationaux de l'ancienne Roumanie, Etienne le Grand et Michel le Brave, qui resplendissent à la fenêtre du milieu. Fièrement campés, le bonnet de fourrure ou la couronne d'or en tête, ils vous frapperont par leur vêtue orientale, où le blanc neigeux de l'hermine éclate sur l'émeraude et l'écarlate d'un ample cafetan. A droite et à gauche de ces deux célèbres hospodars, quatre écuyers, qui semblent leurs cavaliers servants, arborent les armoiries des provinces roumaines.

Dans les corridors et les couloirs, à toutes les fenêtres — des carreaux des portes aux baies des tourelles — vous rencontrerez de gracieuses figures de châtelains et de châtelaines; des couples juveniles qui s'offrent des fleurs et des couronnes; des chasseurs et des chasseresses, l'arbalète en mains ou le faucon au poing; des lansquenets en costumes divers — ici en vedette, là fendus pour l'assaut, ailleurs faisant de la musique ou jouant aux dés. Dans le corridor du rez-de-chaussée, de médiévales allégories représentent les sciences et les arts, les vertus et les puissances qui font le bonheur et la gloire des nations : la Foi et la Religion, la Justice et la Loi, l'Etude et la Sagesse, la Musique et la Poésie, la Peinture et la Sculpture; et comme pour symboliser les fleurs écloses sous leur empire, vous verrez se joindre au chœur de ces aimables allégories la Courtoisie et l'Elégance sous les traits de « chevaliers féaux » et « gentes châtelaines ».

Rien de plus divertissant, en faisant antichambre, que de s'arrêter de fenêtre en fenêtre à considérer ces diverses figures, les encadrements où elles rayonnent, les motifs qui ornent les cartouches carrés au-dessus des petits-bois ou les emblèmes inscrits avec une aisance parfaite dans l'éventail des voussures.

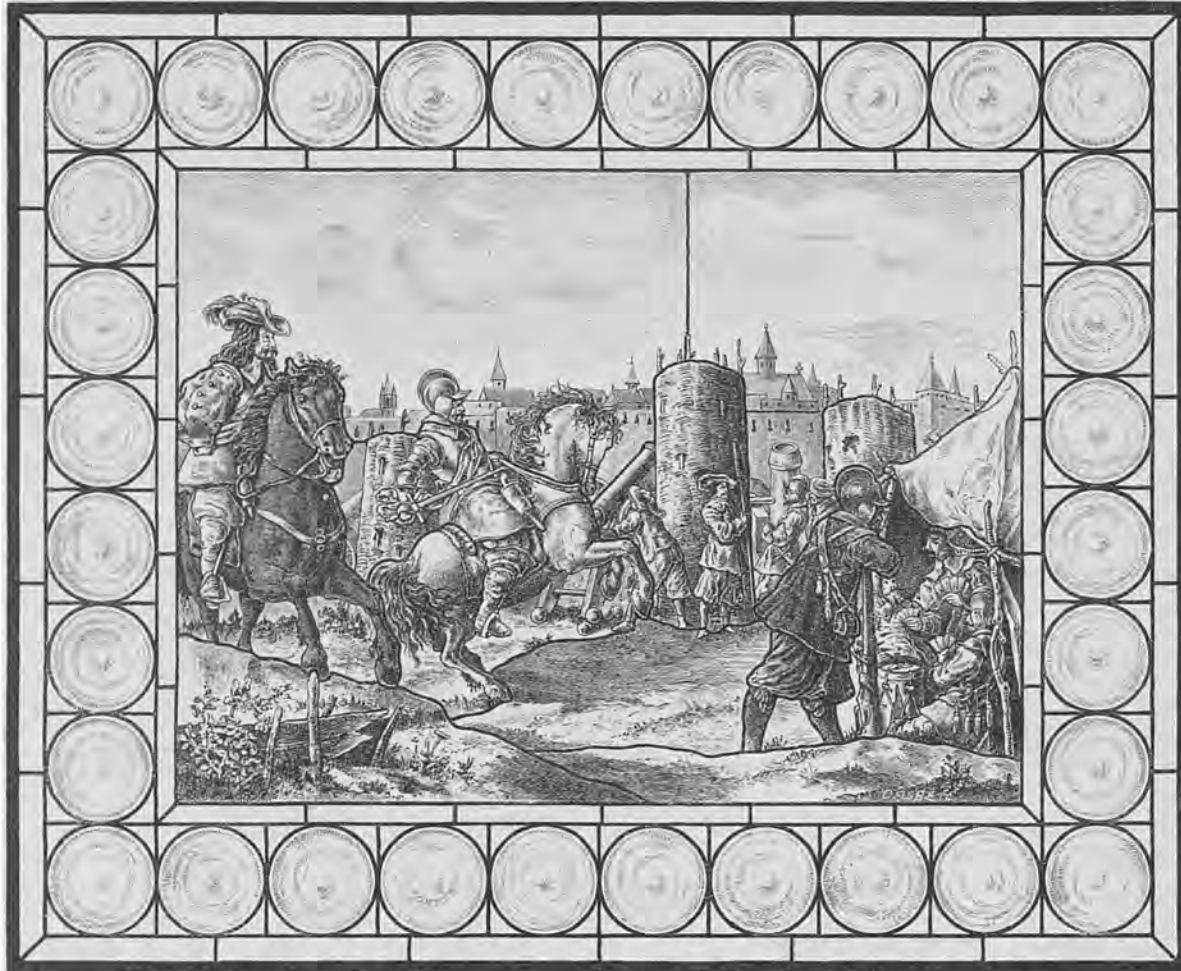
Dans la salle à manger — autre sujet de surprise — les vitraux, d'une richesse colorique qui est, à elle seule, une fête pour l'œil, sont consacrés aux scènes les plus brillantes de la



Écuyer, vitrail dans le grand escalier.



vie féodale: voici un mariage, voilà un départ pour le combat; à droite, des chevaliers vont à la chasse; à gauche, ils reviennent d'un tournoi; plus loin, ils célèbrent un triomphe. — Chaque fenêtre forme un ensemble avec un motif principal qui se parcelle en petits tableaux et en images épisodiques dans les croisillons supérieurs — autant de compositions charmantes qui s'enlèvent avec un éclat superbe sur la lumière extérieure.



Vitrail dans la chambre à coucher du Roi.

Au grand salon, les fenêtres, vides d'images au centre afin de donner plus de jour, ont de jolis encadrements qui célèbrent, par leurs guirlandes de fleurs et de fruits, l'exubérance joyeuse de la nature: un motif tout à fait propre à orner une salle de fêtes. Il en est de même des petites têtes comme cravatées de feuillage qui vous regardent du haut de chaque croisée: elles représentent à la fois les quatre saisons et les quatre âges de la vie, qui passent et passeront, tour à tour, à travers ce salon.

Dans la bibliothèque du Roi, c'est l'héroïque passé des Hohenzollern qui est évoqué: une série de bannerets portent des cartouches où sont figurés les vieux manoirs, berceaux



des différentes branches de la famille : Hohenzollern, Sigmaringen, Heerenberg, Hohenfels, Achberg, Haigerloh, Zæhringen, Héchingen.

Dans la bibliothèque de la Reine, apparaissent au-dessus de groupes d'enfants qui symbolisent la Poésie et la Science, les nobles images d'Ulphilas, l'apôtre chrétien de la Roumanie, et de Dante, le créateur de la poésie occidentale. Dans le boudoir contigu, qui est un sanctuaire de l'art, les fenêtres sont peuplées des génies et des emblèmes de la peinture et de la musique, ainsi que d'une série de sujets légendaires.

Si nous montons dans les appartements destinés aux hôtes princiers, nous y trouverons une suite d'armoiries qui resplendissent dans la lumière et racontent, avec leurs surcharges héraldiques, la descendance et le parentage illustres des familles du Roi et de la Reine. Dans le salon d'angle, ainsi que dans la chambre à coucher, on trouvera des portraits des plus célèbres ancêtres des deux familles. — Une jeune fille servant des fruits, un page apportant du vin, un échanton tenant une cruche pleine, les types des quatre âges de la vie, également chargés de calices caractéristiques — marquent une des destinations de cette pièce; il en est de même des «joyeuses beuveries» qu'on voit au second étage dans la chambre de la tour et qui révèlent la taverne médiévale. Il n'en est pas autrement dans la chambre de toilette, où les vitraux nous montrent: ici, une dame recevant une parure; à côté, l'essayant devant son époux, tenant galamment le miroir.

Mais, de toutes les peintures sur verre de Castel-Pelesch, il n'en est point qui soient plus profondément senties et d'un plus radieux éclat que celles qui décorent la salle de musique. Les sujets, comme la Reine elle-même vient de nous l'apprendre, sont empruntés aux poésies d'Alexandri.

Ce que nous venons de dire, aura suffisamment fait voir avec quelle ingéniosité les sujets des verrières ont été choisis pour caractériser les pièces qu'ils ornent, et de quelle façon ils ont été traités et distribués, afin de produire les effets décoratifs réclamés: ici plus riches, là plus modestes. Dans cette répartition de la lumière colorée qui n'était pas chose facile, on a su garder, avec beaucoup de tact, la juste mesure : nulle part on n'a commis la faute de laisser entrer trop de lumière ou trop de couleurs crues. Partout on a réussi à étoffer à point le vitrage en vue de l'impression cherchée.

Tel est donc l'ensemble de ce fenêtrage coloré : l'histoire, la nature, la poésie, la vie humaine, les arts de la paix et les arts de la guerre y figurent, chacun en leur lieu et place, et ces représentations constituent un monde merveilleux d'idées, de formes et de couleurs, bien digne de ce château féérique. Rien de plus fantastique, d'ailleurs, si l'on veut bien y réfléchir, que ces images sur verre qui semblent avoir, comme les pierres fines, une vie mystérieuse; qui semblent, comme elles, participer à tous les phénomènes de la lumière: évoquées de l'ombre quand le jour se lève, étincelant quand le ciel est radieux, escarbouclées si le soleil les frappe, pâlisant s'il s'en va, s'assombrissant s'il passe un nuage, et comme inanimées pendant la nuit, — à moins que la lune ne leur prête de blêmes reflets de fantômes.

Et voilà pourquoi nous avons dit que le soleil et la lune ont été pris à gages pour embellir ce château, entouré déjà des beautés de la nature et enrichi de celles de l'art. Mais ils ne remplissent pas seulement cette servitude esthétique en faveur de l'intérieur de l'édifice, ils l'accomplissent aussi pour l'extérieur. Pour comprendre cela, il faut avoir vu le jour se lever

au-dessus des pics sourcilleux des montagnes et irradié de ses rayons dorés le faitage du château, lustrant la couverture ardoisée, accrochant ses reflets à l'or des gargouilles, allumant le vitrage, projetant sur les façades les ombres portées des tourelles, des colonnettes, des balcons, des appentis et des avant-toits.

Et le soir, quand l'astre à son déclin empourpre ces mêmes cimes, enveloppant le castel d'une atmosphère rouge, et incendiant les fenêtres de ses derniers feux, le spectacle n'est pas moins surprenant. Il n'a d'égal peut-être en sa poésie que les effets merveilleux que produit le clair de lune dans ce site, quand il répand ses clartés blanches et métalliques sur les cimes des hêtres et des sapins, lorsqu'il argente le panache cristallin du grand jet d'eau, en mettant dans le poudrolement des gouttelettes de flottants arcs-en-ciel.

C'est par ces belles nuits d'été,

« où l'esprit du monde est dans l'air »

que la Reine se plaît parfois à faire éteindre les lumières de la chambre de musique et à y donner de poétiques concerts,

« sous l'obscur clarté qui tombe des étoiles. »

Et ceux qui ont eu le bonheur d'y assister ne l'oublieront de leur vie.

Mais le clair de lune a pour concurrent — ou si vous voulez pour complément — l'éclairage artificiel. Dès que la nuit tombe, des lumières s'allument partout, à l'intérieur comme à l'extérieur du château: le fond noir de la vallée s'étoile de points lumineux qui brillent le long des avenues sombres, resplendent sur la terrasse devant le château, tranchent sur l'ombre impénétrable

des bosquets et des grands bois. Impossible d'imaginer, si on ne l'a pas eue, la surprise que cause à l'œil et à l'esprit l'éclat radieux de cet éclairage tout moderne au sein de cette nature alpestre et fruste, de se représenter le castel éclairé à giorno, flambant de toutes ses fenêtres sur la noirceur des forêts antiques. Ajoutez que les globes dépolis des grands reverbères sont légèrement teintés de rose ou de violet, de sorte qu'ils répandent sur les verdure des clartés insolites qui baignent le paysage dans une féerique atmosphère colorée.



Vitrail dans la chambre turque.



A ce propos nous nous permettons de rappeler que, de tous les souverains de ce temps, le Roi Charles a été le premier qui, rompant avec la tradition obligée des bougies, ait adopté pour sa résidence l'éclairage électrique. Mais ce n'est pas à ce titre seulement, c'est avant tout, parce que l'installation électrique de Castel-Pelesch peut passer pour une installation modèle que nous devons la citer, ici, avec plus de détails.

Organisée en 1883, elle a été augmentée, au fur et à mesure des besoins, d'année en année. L'inauguration en a été faite en 1884, à l'occasion de la visite de l'Archiduc Rodolphe et de l'Archiduchesse Stéphanie d'Autriche. Huit cent cinq lampes à incandescence de 10, 16 et 32 bougies chacune, équivalent ensemble à 11,000 bougies, sont employées au seul



Angle sud-est du château.

éclairage du château. Soixante autres lampes éclairent, pendant le jour, les sous-sols et les endroits sombres et, pendant la nuit, le corps de garde, l'usine électrique et les lanternes extérieures, autour du château. Ajoutez à cela deux lampes à arc qui brillent dans la cour d'honneur et vingt-cinq lampes à incandescence, de 100 bougies chacune, échelonnées sur la route venant de Sinaïa. Quant à l'avenue principale qui mène au château, elle reçoit la lumière de dix foyers Jablokoff ayant une intensité lumineuse de 800 bougies chacun.

Tous ces flots de lumière émanent d'une usine spéciale, située à 120 mètres en contre-bas du château et discrètement cachée par un rideau de sapins. Intéressante à visiter, elle se compose d'une halle aux machines, d'une petite salle, d'une chambre de service et d'un bureau pour l'ingénieur-électricien, un Français très expert en sa spécialité. Dans la grande salle sont installées deux turbines Girard, actionnables à volonté, simultanément ou alter-

nativement par l'eau du Pelesch, sous une chute de 125 mètres, avec un débit de 150 litres à la seconde. Le mouvement et la force que développent ces turbines — 200 chevaux, à la vitesse de 600 tours par minute — est transmis à 5 dynamos, dont trois sont affectés à l'éclairage du château et les deux autres à celui de la route ou du parc. Dans la petite salle, une troisième turbine Girard qui ne développe qu'une force de 4 chevaux, suffit au petit éclairage diurne et nocturne.

Le tableau de groupage des dynamos est placé dans le bureau du directeur, ainsi que les divers appareils pour contrôler, régler et commuer l'intensité des courants. De ce registre, quatre câbles vont au grand tableau général de distribution, installé dans le sous-sol du château et dont un service téléphonique assure la communication avec l'usine.<sup>1)</sup>

Tout ce que nous venons de dire, aura fait voir que, si l'on a mis à profit toutes les découvertes de la science moderne pour faire de Castel-Pelesch une habitation des plus commodes, on n'a rien négligé, d'autre part, pour en faire une œuvre d'art; de sorte que ce château nous montre les ressources de la technique la plus perfectionnée associées dans un but de beauté — et c'est ce qui lui vaut sa principale originalité — au meilleur goût d'autrefois, et l'on ne saurait assez admirer avec quel bonheur les exigences du confort moderne ont été conformées à celles de l'art. C'est notamment le cas pour l'éclairage. Impossible d'imaginer spectacle plus enchanteur que le château par une nuit de fête, illuminé du dedans et du dehors, solitairement radieux de lumière et bruyant de musique, au milieu d'un imposant paysage de montagnes, rêveusement endormies sous le clair de lune; ici, des éclats de lumière colorée; là, des ombres noires; ailleurs la claire réverbération des lampes à incandescence, épandant en silence leurs clartés placides sur les fontaines, la vasque du jet d'eau, l'exèdre de la terrasse; et, comme repoussoir à ce premier plan lumineux, la forêt primitive, mystérieusement sombre; puis, au fond, de grandioses montagnes, dressant vers les étoiles leurs cimes chenues; — un spectacle vraiment féerique, tel que l'art le plus raffiné et la nature la plus romantique peuvent seuls en créer dans le songe d'une nuit d'été.

Et voilà comment, où il n'y avait encore, voici quinze ans, qu'une gorge abandonnée, où gîtaient les ours, la culture la plus élégante et les conquêtes de la civilisation la plus moderne ont pris pied, enrichissant la poésie inculte de ce val carpathain de toute la poésie aulique, d'un art conscient et savant.

---

<sup>1)</sup> Toute la canalisation électrique est souterraine et se fait au moyen de câbles sous doubles plombs armés, du système Berthoud, Borel et C<sup>ie</sup>, enfermés dans des caniveaux en briques et des conduites en bois de chêne.





## XII.



Après avoir décrit l'intérieur et l'extérieur de Castel-Pelesch, il nous reste à préciser par quelles innovations et quelles particularités il mérite une place distincte, et une place d'honneur, dans l'architecture des châteaux modernes.

Pur séjour de plaisance, il va de soi que ce n'est pas aux manoirs médiévaux qu'il convient de le comparer. Il n'a rien de commun avec les donjons des bords du Rhin, dressés là comme des sentinelles de pierre, l'œil sur leurs provinces, ou juchés comme des nids d'aigle au-dessus des grands chemins. Ce n'est pas non plus avec les fastueuses résidences princières des derniers siècles qu'il faudrait le mettre en parallèle : Versailles, Saint-Cloud, le Quirinal, Schoenbrunn, le Kremlin, Windsor, l'Escurial sont des palais aux proportions immenses, aménagés pour un train de cour du temps passé, alors que la cour était un rendez-vous général, le résumé de la ville et du pays. Les grandes fêtes officielles que les souverains de l'ancien régime étaient tenus de donner, les innombrables hôtes parasites qu'ils se voyaient dans le cas d'héberger à l'année, ont conditionné aussi bien l'architecture de leurs résidences que celle des parcs et des jardins qui les entourent. De là ce large développement de façades, ces pompeuses symétries d'escaliers, ces allées à perte de vue, ces vastes terrasses, où se massait la foule convoquée pour assister à des feux d'artifices éblouissants ou à des jeux d'eau fantastiques.

Mais, depuis lors, les rois ont changé comme les peuples; et le faste de parade, qui contribuait au prestige d'un Louis XIV, n'est plus indispensable à l'autorité d'un souverain, plus sensible au suffrage des cœurs qu'à celui des yeux. Si donc le château royal de Sinaïa semble modeste de proportion, en regard de ces grandes résidences d'autrefois, on ne verra rien là que de naturel; il paraîtra en revanche d'une belle grandeur auprès des autres châteaux récemment construits, tels que Miramar, Babelsberg, Livadia, les seuls à qui l'on puisse le comparer à titre égal.

Depuis que l'esprit féodal, qui encastrait l'individu — manouvrier, artiste ou prince — dans certaines corporations et l'astreignait à de certaines habitudes presque canoniques, a cédé le pas à un plus libre épanouissement de la personnalité, l'architecture des palais, comme celle des maisons privées, s'est considérablement modifiée: plus de règles uniformes imposant

pour la même étiquette le même aménagement. Les rois aussi ont pu se livrer à leurs caprices et bâtir à leur gré des châteaux selon le style et les prédilections de leur goût. Si les exemples que nous venons de citer n'en faisaient pas preuve, nous mentionnerions encore les châteaux du Roi Louis II de Bavière — Herrenchiemsee, Hohenschwangau, Neuschwanstein, Linderhof, le château de Berg — où le caprice individuel à imiter Louis XIV a été poussé parfois jusqu'à la folie. Le souverain, qui les a bâtis, les avait rêvés trop grandioses pour qu'ils pussent être achevés, et ces superbes résidences, qui attestent une maladive grandomanie, appa-

raissent dans l'histoire architecturale comme un défi jeté au temps présent par un monarque dédaigneux de l'embourgeoisement moderne, ou comme un anachronisme d'une royale désinvolture.

Le Roi Charles, lui, ne s'est point livré à de telles fantaisies inconsidérées. En monarque sage, capable d'achever avec patience ce qu'il a conçu avec audace, il n'a bâti qu'un seul château, mais il l'a terminé, et ce château qui s'élève au milieu de montagnes rebelles à la culture, demeurera comme un monument de la ferme volonté, de l'intelligence pondérée et du parfait bon goût du premier Roi de Roumanie. Tout — des grandes lignes des façades au décor le plus insignifiant de l'intérieur — porte le sceau de ce sentiment des convenances esthétiques qui est un don spécial, de sorte que



Vitrail dans la bibliothèque du Roi.

Castel-Pelesch peut rivaliser en beauté avec les résidences les plus magnifiquement situées et les plus splendidement aménagées — avec Miramar au bord de l'Adriatique bleue, avec les châteaux de Neuschwanstein et de Berg dans les Alpes bavaroises, car il les égale et les surpasse même en originalité pittoresque, par son architecture articulée et grâce au romantisme grandiose de la nature environnante.

Or cette architecture articulée n'est autre, comme nous l'avons indiqué déjà, que celle de la renaissance allemande, en cette particulière variété qui s'est développée en Allemagne au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle. Si, comme on sait, elle a emprunté, en partie, ses formes et ses formules à l'antiquité classique, elle leur a infusé, d'autre part, quelque chose du roman-



tisme chevaleresque du moyen-âge : par cette heureuse alliance, elle unit en elle la grâce des contours aux charmes du relief; au formalisme gréco-romain, correct et froid dans sa tenue, sont venus s'ajouter je ne sais quels éléments de fantaisie pittoresque et de poésie seigneuriale. Aux séductions de la ligne qui réjouissent l'œil — aux colonnes, aux entablements, aux architraves, aux frises, aux rinceaux, aux moulures — se sont associés les agréments de l'imagination qui parlent à l'esprit et au cœur. De là ces recoins de chambre à galerie, ces fenêtres en encorbellement, ces tourelles d'angle qui réservent dans les pièces régulières des retraites où l'on peut s'isoler, et s'accusent sur le champ des façades par des ressauts et des accidents multiples.

Aucun style, d'ailleurs, ne se serait mieux prêté que la renaissance allemande — dont l'architecte s'est d'ailleurs inspiré avec une sobriété pleine de tact — à silhouetter le château sur le paysage romantique et sylvestre qui l'entoure. Grâce à la liberté, à la fantaisie même, que ce style autorise, tant pour l'aménagement intérieur que pour le dessin des façades, il permettait de réaliser, par la couleur, la forme et la ligne, fût-ce dans le site le plus accidenté, les effets les plus gracieux et les plus pittoresques. Avec ses motifs multiformes de tours et de tourelles, de pignons et de galeries, de portes et de fenêtres, avec son faîtage diversifiable et ses garnitures de fer<sup>1)</sup> et de bois, il était seul à même, de s'accommoder de tous les caprices de construction et de décor, tout en créant des silhouettes aussi romantiques que charmantes pour l'esprit, aussi variées qu'harmonieuses pour l'œil.

Nul autre style, aussi, n'était plus propre à produire, grâce aux boiseries et aux vitraux qu'il exige partout, ces intérieurs à la fois distingués et intimes que nous avons vus; nul autre, enfin, n'était plus apte à constituer des appartements agrémentés de corniches, de chambranles et de frontons, où les objets d'art peuvent se répartir pour la joie et l'embellissement de la vie, au lieu d'y être catalogués, pour employer un mot de Goethe, comme dans ces catacombes de l'art qu'on nomme les musées. Aussi a-t-il été facile de faire du château de Sinaïa un digne asile aux innombrables trésors artistiques — meubles, poteries, tableaux, étoffes et armes — dont il s'est enrichi de jour en jour et qui, presque tous de la renaissance, décorent, d'une manière des plus heureuses, les corridors et les appartements de même style, où ils sont répandus.

Tel fanatique de couleur locale pourrait objecter, peut-être, que, dans les Carpathes, un château dans le genre roumain ou transylvain, comme celui d'Hunyadi, aurait été plus à sa place qu'un château en renaissance germanique. Mais il est probable que ce ne sont pas seulement des préférences personnelles qui ont déterminé le Roi Charles à choisir, pour Castel-Pesch, le style que nous avons décrit, mais encore la considération toute pratique qu'aucun autre style n'était mieux à même que celui-là, par la liberté qu'il laisse à l'artiste de satisfaire aux multiples exigences du confort moderne. Même une fois adopté, il était possible à l'archi-

<sup>1)</sup> La plupart de ces ouvrages de ferronnerie et de serrurerie artistiques — garnitures des portes, espagnolettes, grillages en fer forgé ou en laiton — sont sortis des ateliers de M. Gillar, à Vienne.

tecte de changer le plan et l'élévation de l'édifice, de les augmenter ou de les diminuer d'un corps de bâtiment au gré des besoins, en vue de créer tel ou tel aménagement plus simple ou plus luxueux. Il n'en eût, certes, pas été de même, si l'on se fût inspiré de la renaissance italienne, beaucoup plus rigoureuse dans l'emploi de ses formes. Et comme la renaissance allemande jouissait précisément d'un regain de vogue en Allemagne, au moment où l'on construisait le château, le Roi Charles n'eut pas de peine à trouver des artistes et des artisans tout formés à seconder ses desseins.

Grâce à toutes ces circonstances réunies, il a réussi à édifier, dans une vallée jusqu'alors inconnue, au cœur des Carpathes, un château seigneurial qui évoque, en plein Orient, les plus exquises réminiscences du romantisme occidental.

Une autre particularité de la renaissance allemande, c'est qu'elle usait pour les châteaux et les bastilles à la fois de l'appareil en pierres et de la construction en pans de bois, l'un employé pour la platee de l'édifice, l'autre pour les étages supérieurs. A Castel-Pesch, on a procédé de la même façon, et non seulement on a varié la structure maçonnique, mais aussi le matériel employé : en bas la pierre, en haut la brique.

A l'intérieur, l'application de ce même principe constructif et décoratif se manifeste par la présence des lambris sur les murs et des soffites aux plafonds. Toute la boiserie, d'ailleurs, avec ses moulures, ses plinthes, ses tores, ses panneaux est, dans sa correction absolue, d'une incomparable richesse. Nous avons déjà dit de quelle heureuse façon elle s'accorde avec le mobilier.

Et voilà comment Castel-Pesch a pu prendre à la fois le cachet de la contrée où il s'élève, l'empreinte de l'époque à laquelle il a été bâti, et révéler, en même temps, l'esprit et le goût de celui qui l'a fondé.

Ce château, il va de soi, n'a pas vu des siècles défiler sous ses murs. Aucune des grandes époques de l'art n'y a marqué, par des reconstructions et des annexes, les métamorphoses successives de goût et de style qu'amènent les âges; rien n'y rappelle la féodalité guerrière, le manoir en ruine ou les vieux donjons qu'envahit le lierre rudéral, puisque c'est d'un château tout récent qu'il s'agit, moderne de fond en comble, et jusque dans les plus infimes détails de son installation.

Mais la gloire comme «la valeur n'attend pas le nombre des années», et, pour n'avoir pas vingt ans de date, Castel-Pesch est déjà aussi célèbre que s'il en avait trois cents; et cette renommée n'est pas seulement un reflet de la radieuse couronne de ses fondateurs, il la doit aussi à son propre éclat, puisqu'il peut passer, à juste titre, pour un des plus beaux châteaux de notre temps.

Que s'il n'est pas enguirlandé encore du pampre des vieilles légendes, il mérite cependant déjà une place à part: dans l'histoire, comme la résidence du premier Roi de Roumanie; dans la poésie, comme le séjour de Carmen Sylva, la Reine-poète, à qui monts et vaux, pics et abîmes, sources et torrents des Carpathes ont révélé naguère leur âme éternelle. Pour tous les Roumains, il est, enfin, un monument historique, fièrement orné des trophées



de Plewna, trophées qui, pour commémorer de récentes victoires, n'en sont pas moins des plus précieux et des plus vénérables.

Quoi qu'il en soit, en attendant que ce nouveau château, édifié en même temps qu'un nouveau royaume, resplendisse à son vrai rang dans la tradition nationale, nous avons voulu par ce livre, préciser celui qu'il tient, dès aujourd'hui, dans l'histoire de l'art; et pour conclure, nous espérons avoir montré par tout ce qui précède, que le Roi Charles, en bâtissant Castel-Pelesch, a fait à la fois œuvre de souverain et œuvre d'artiste, en créant une des plus belles résidences des temps modernes, une résidence, qui est tout ensemble un château par son architecture, une villa par sa situation et un musée par les trésors artistiques qu'elle renferme.



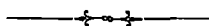
Revers de la médaille inaugurale de Castel-Pelesch.

# TABLE DES ILLUSTRATIONS.





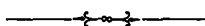
## Gravures sur bois.



	Pages		Pages
Effigie de la médaille inaugurale de Castel-Pelesch .....	1	Véranda devant le grand salon .....	58
Site carpathain: les Bouceci avec Sinaïa, le monastère et le château .....	3	Vitrail dans la salle mauresque (trophée musical) .....	60
École de Bousteni .....	5	Vitrail dans la salle de musique (légende de Marguerite) .....	61
Le château vu du sud-ouest avec l'aile gauche au premier plan .....	9	Vitrail dans le cabinet de travail du Roi (tournoi pédestre) .....	66
Le monastère de Sinaïa .....	13	Portique arcadé sous les fenêtres de la bibliothèque et du cabinet de travail du Roi .....	69
Préau du monastère de Sinaïa .....	17	Le théâtre de Castel-Pelesch .....	71
Avenue Carmen Sylva avec le pont sur le Pelesch .....	20	Facade sud-est du château .....	75
Aile ouest du château avec le grand jet d'eau .....	25	Vitrail dans le salon sud-est (une châtelaine portant des fruits) .....	77
Le château dans ses fondations .....	29	Vitrail dans la <i>Trinkstube</i> (une scène d'auberge) .....	79
Les communs .....	31	Vitrail dans le salon sud-est (armes des Hohenzollern) .....	80
Le château en construction, 1882 .....	35	Vitrail dans le grand corridor (la musique) ...	81
Le pavillon de chasse .....	38	Vitrail dans le grand escalier (Michel le Brave et Étienne le Grand) .....	82
Terrasse avec le jardin devant le château ....	41	Vitrail dans le grand escalier (écuyer) .....	83
Parc avec les canons de Plewna devant le corps de garde et les communs au second plan....	43	Vitrail dans la chambre à coucher du Roi (prise d'une ville) .....	84
Parterre de fleurs devant le château .....	46	Vitrail dans la chambre turque (arabesques)...	86
Le château vu de la hauteur, façade nord-ouest .....	49	Angle sud-est du château .....	87
Terrasse au-dessus du portique sud-est .....	50	Vitrail dans la bibliothèque du Roi (le château de Sigmaringen) .....	90
Fontaine dans la cour intérieure .....	51	Revers de la médaille inaugurale de Castel-Pelesch .....	93
Vitrail dans le petit escalier (une châtelaine avec un faucon) .....	53		
Trophée d'armes orientales dans la salle mauresque .....	56		



## Eaux-fortes hors texte.



- |   |   |
|---|---|
| I. Site carpathain: le monastère de Sinaïa et Castel-Pelesch.           | XIV. Tourelle d'angle dans le boudoir de la Reine.                |
| II. Vue de la façade ouest du château.                                  | XV. Le bibliothèque du Roi.                                       |
| III. Le jardin devant le château avec l'exèdre éclairé à l'électricité. | XVI. La chambre à coucher du couple royal.                        |
| IV. Angle sud-est du château.   | XVII. Le salon de l'angle sud-est avec la tour en encorbellement. |
| V. Angle ouest du château.  | XVIII. Le grand salon.  |
| VI. Façade est avec la terrasse.  | XIX. La salle à manger.   |
| VII. La cour d'honneur.   | XX. La salle de musique.  |
| VIII. Le grand escalier.  | XXI. Appartements pour les hôtes princiers.                       |
| IX. Le corridor devant le cabinet de travail du Roi.                    | XXII. La salle de fêtes.  |
| X. Cheminée dans le même corridor.                                      | XXIII. Un angle de la chambre turque.                             |
| XI. Le cabinet de travail du Roi.                                       | XXIV. Les appartements du Prince Ferdinand.                       |
| XII. Cheminée dans le cabinet de travail du Roi.                        | XXV. La <i>Trinkstube</i> dans la grande tour.                    |
| XIII. Le boudoir de la Reine.   | XXVI. La bissérique de Bousteni.                                  |
|   | XXVII. La méniane de la façade est.                               |



















